



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

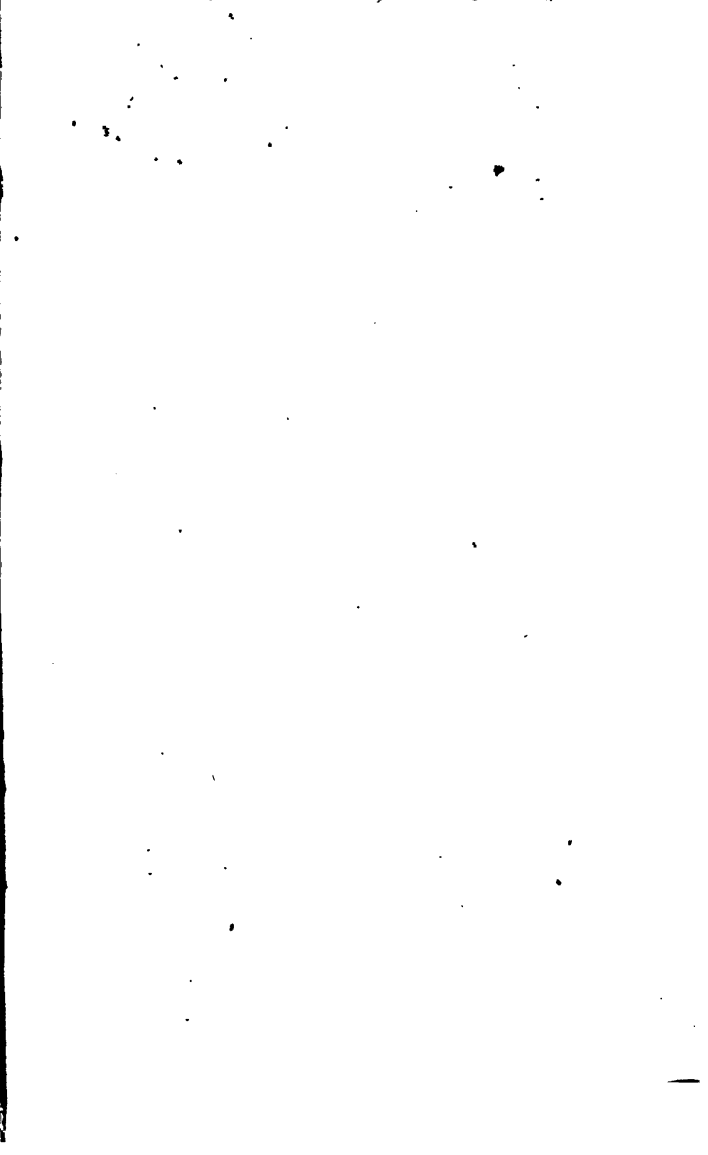


Charles William Packe.



Zah. IV A. 16







IMPRESSIONS
DE VOYAGE.

**IMP. DE HAUMAN ET C^e. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, n^o 8.**

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

Par Alexandre Dumas.

—

TOME IV:

—

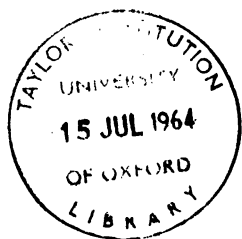
Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET C^o.

—

1841.



LES MUETS QUI PARLENT,

Et les aveugles qui lisent,

En sortant de la bibliothèque , nous allâmes visiter l'hospice des Sourds-muets, fondé par M. Scher. Quelques conversations par signes , que j'avais eues avant de partir, avec un jeune homme de grand talent , sourd-muet lui-même , et professeur à l'Institut royal de Paris , m'avaient familiarisé avec les tentatives faites jusqu'à ce jour pour améliorer l'état de ces malheureux , et les appeler à prendre leur part des biens que promet la société, et des devoirs qu'elle impose. Il avait même eu , avant mon départ de Paris, la complaisance de me donner quelques notes à ce sujet , tout en me priant d'examiner avec soin l'institut de Zurich , où , m'avait-il assuré, on était parvenu à faire parler les élèves. Je me sers

aujourd'hui de ces notes pour donner à mes lecteurs quelques détails assez curieux et assez ignorés, je crois, sur cette singulière et exceptionnelle éducation (1).

A Sparte, les sourds-muets étaient rangés dans la classe des êtres incomplets ou difformes qu'il était inutile de laisser vivre, puisqu'ils ne pouvaient être d'aucune utilité pour la république. En conséquence, aussitôt qu'on venait de s'apercevoir de leur infirmité, ils étaient mis à mort. A Rome, les lois les déshéritaient d'une partie des droits civils; elles les déclaraient inhabiles à gérer leurs biens, leur donnaient des tuteurs et les retranchaient de la société. La religion chrétienne, toute d'amour et de charité, reconnut des hommes dans ces malheureux à qui la nature avare n'avait donné que trois sens; elle leur ouvrit ses cloîtres, où des premiers germes d'éducation commencèrent à leur être donnés: cependant c'était une éducation bien grossière et bien imparfaite, puisqu'un auteur du xv^e siècle cite comme une merveille un sourd-muet qui gagnait sa vie en tressant des filets pour la pêche.

Ce fut Pedro de Ponce, bénédictin espagnol, du couvent de Pabagues, au royaume de Léon, mort

(1) Ce jeune homme est M.-F. Berthier, qui a dû à ses connaissances spéciales sur la matière l'honneur d'être choisi par l'Institut historique pour faire un mémoire sur l'éducation des sourds-muets de toutes les époques et de tous les pays.

en 1584 , qui eut le premier l'idée que les sourds-muets , tout privés qu'ils étaient des organes de la parole et de l'ouïe , pouvaient recevoir des idées et les transmettre. Le hasard lui avait donné quatre illustres élèves : c'étaient les deux frères et la sœur du cardinal de Velasco , et le fils du gouverneur d'Aragon. La méthode qu'il avait employée , et que malheureusement on ignore , puisqu'il ne laissa aucun traité sur cette matière , eut un tel succès , que les écoliers d'une classe inférieure lui arrivèrent de tous côtés ; et , parmi ces derniers , quelques-uns firent de si grands progrès , qu'ils soutenaient en public des discussions sur l'astronomie , la physique et la logique , si bien , disent les auteurs contemporains , qu'ils eussent passé pour gens habiles et savants aux yeux même d'Aristote. Dans le même siècle , et vers la même époque , c'est-à-dire de 1550. à 1576 , un philosophe italien , nommé Jérôme Cardan , s'occupa , mais secondairement , de cette tâche , et ses écrits sont les premiers dans lesquels on trouve consignée la possibilité d'apprendre à lire et à écrire aux sourds-muets.

En 1620 , trente-six ans après la mort de Pedro de Ponce , et quarante-quatre ans après celle de Jérôme Cardan , un livre parut en Espagne , sous le titre de : *Arte para enseñar a hablar a los mudos*. C'était un Français , secrétaire du connétable de Castille , qui , dans le but d'adoucir la position du

frère de ce connétable , devenu muet à l'âge de quatre ans , avait dirigé ses travaux vers ce nouveau genre de professorat. Dans le livre qui reste de lui , et qui , nous l'avons dit , est le premier , Pierre Bonnet se donna comme l'inventeur de sa méthode ; au reste, ce qu'il est impossible de nier , c'est qu'il ne soit pas le premier qui ait introduit dans son ouvrage l'alphabet manuel qu'adopta depuis , à certaines modifications près , le savant et bon abbé de l'Épée.

Vers 1660 , J. Wallis , professeur de mathématiques à l'université d'Oxford , tenta de faire pour l'Angleterre ce que Pierre Bonnet avait fait pour l'Espagne , c'est-à-dire de mettre les sourds-muets à même de comprendre les pensées d'autrui , et d'exprimer les leurs par gestes ou par écrits. Lui-même se félicite de ses succès dans la carrière à laquelle il s'était dévoué , dans une lettre adressée au docteur Beverley. « En peu de temps , dit-il , mes élèves (1) « avaient acquis beaucoup plus de savoir qu'on n'en « pourrait supposer d'hommes dans leur position , « et ils étaient en état , si on les eût cultivés , d'acquérir toutes les connaissances qui se transmettent par la lecture. »

Quelque temps après , un médecin suisse , nommé Conrad Amman , publia un traité intitulé : *Surdus*

(1) *Transactions philosophiques de Londres* , octobre 1696. *Histoire de l'éducation des sourds-muets* , par Ferdinand Berthier , 1830.

loquens, et plus tard une dissertation sur la parole, traité qui fut traduit en français par Beauvais de Preau.

Au commencement du xviii^e siècle, la question pénétra en Allemagne. Kerger adressa une lettre, en date de 1704, à Etmuller sur la manière d'instruire les sourds-muets. Soixante et quatorze ans après, l'électeur de Saxe fondait une école à Leipzig, et en nommait Hinsiken directeur.

Cependant la France était en retard : le Portugais Rodrigue Pereire, qui s'était présenté à Paris comme inventeur d'une nouvelle méthode dactylogique, et qui avait reçu du roi une pension et le titre de secrétaire-interprète, offrit de vendre le secret de cette méthode; mais le prix qu'il en demandait ayant été jugé exorbitant, le gouvernement en refusa la communication. Rodrigue Pereire n'entreprit plus alors d'éducation qu'après avoir fait jurer à ses élèves de ne pas révéler son secret, qui, gardé religieusement, mourut avec lui. Ce fut vers cette époque qu'une circonstance fortuite révéla à l'abbé de l'Épée sa sainte vocation.

Ses devoirs ecclésiastiques l'ayant appelé un jour chez une dame qui demeurait rue des Fossés-Saint-Victor, il trouva ses deux filles occupées à des travaux d'aiguille, et remarqua qu'elles étaient si profondément attentionnées à leur ouvrage, que le bruit de son entrée ne leur fit pas lever les yeux; alors

le bon abbé s'approcha d'elles et leur adressa la parole ; mais ce fut inutilement , les deux jeunes filles parurent ne pas entendre. Le visiteur, ne pouvant croire à une mystification, s'assit près des travailleuses et attendit. Dix minutes après , leur mère entra, tout fut expliqué en deux mots : les jeunes filles étaient sourdes-muettes.

Cette rencontre parut à l'abbé de l'Épée un enseignement du ciel sur la voie chrétienne qu'il avait à suivre ; il demanda la permission de se charger de l'éducation des deux demoiselles , commencée par le père Vanin ; et, sans autre secours que celui des estampes , car il ne connaissait aucune des méthodes adoptées , il entreprit son œuvre de patience et de charité. Mais ne voulant pas s'en tenir à deux élèves particuliers , il commença des cours publics, appelant toutes les intelligences à son secours , et demandant aide aux savants de l'Europe dans la tâche qu'il avait entreprise.

Ce fut pendant un de ses exercices publics qu'un inconnu vint lui offrir un livre espagnol qui traitait de la matière. L'abbé de l'Épée, qui ignorait la langue dans laquelle il était écrit, allait refuser de faire cette acquisition , lorsqu'en l'ouvrant au hasard il tomba sur l'alphabet manuel de Pierre Bonnet, gravé en taille-douce. Ce livre était l'*Art d'enseigner à parler aux muets*.

Dès lors l'abbé de l'Épée partit d'un but et mar-

cha vers un résultat. Sur quatorze mille livres de rente qu'il avait, il n'en réserva que deux pour ses besoins personnels, et consacra le reste à ceux de ses élèves. Enfin, après dix ans de sollicitations auprès du roi, Louis XVI finit par lui accorder, sur sa cassette, une somme annuelle, et la jouissance d'une maison voisine du couvent des Célestins. Deux ans après la mort de l'abbé de l'Épée, par ordonnance des 21 et 29 juillet 1791, cette maison devint institution royale. C'était quelques années auparavant que M. Scher avait fondé l'école de Zurich que nous allions visiter, et qui est attenante à celle des aveugles, fondée par M. Fauck, vers la même époque à peu près.

Il y avait en ce moment à l'institution dix-huit ou vingt sourds-muets, dont quelques-uns, outre l'alphabet manuel, possédaient encore la reproduction labiale. Comme ce genre d'instruction est peu adopté en France, étant jugé inutile, nous donnerons sur lui quelques détails à nos lecteurs.

La reproduction labiale est la faculté qu'acquièrent les élèves de lire sur les lèvres de ceux qui leur parlent, et de répéter mot pour mot les paroles qu'ils ont prononcées. On nous fit venir un beau jeune garçon de quinze ans, au regard intelligent et à la figure mélancolique, qui en entrant jeta les yeux sur son professeur, et qui, en les reportant sur nous, nous dit en français, sans aucun accent : — Bonjour, messieurs.

Nous lui adressâmes alors la parole, et, à toutes les questions que nous lui fîmes, reportant les yeux immédiatement sur son maître, il nous répondit avec ce même ton doux et monotone, sans aucun changement d'intonation, quelle que fût la différence dans la pensée dont les paroles étaient l'expression. Ceci nous paraissait tenir du miracle : c'était tout simplement de la mécanique. Il lisait la réponse qu'il devait nous faire tout haut sur les lèvres de son maître qui la faisait tout bas, et il la reproduisait avec la plus grande exactitude.

Au reste, malgré cette explication, la chose conservait bien encore son côté étonnant. Par quel mécanisme est-on parvenu à faire répéter à un automate des sons que son oreille n'entend pas, et par conséquent ne peut juger? Mais à l'évidence, cependant, il fallut se rendre; notre jeune muet reproduisit textuellement toutes les phrases que nous lui adressâmes en français, en anglais et en italien, mais toujours avec le même ton monotone et mélancolique, semblable à un écho vivant et rapproché; et non-seulement il nous répéta celles que nous adressâmes à lui, soit à haute voix, soit mentalement, en accompagnant cependant toujours la pensée du mouvement des lèvres, mais encore il répéta celles que, le dos tourné de son côté, nous dîmes devant une glace, dans laquelle il allait chercher sur l'image de nos lèvres l'ombre de notre parole.

Lorsque nous eûmes fini avec notre muet, on fit appeler un aveugle. Il entra avec cette physionomie ouverte et cette expression heureuse qu'on lit sur la figure de presque tous les malheureux privés de la vue : c'était comme l'autre un enfant de quatorze ou quinze ans ; il tenait à la main un gros livre, qu'il alla poser sur une table, avec la même hardiesse d'allure que s'il y voyait parfaitement ; puis arrivé là, il se tourna comme par instinct vers son maître.

— Que faut-il que je fasse ? lui dit-il en souriant.

— Mon cher enfant, lui dit le maître, ce sont deux étrangers, l'un Français, l'autre Anglais, qui ont entendu parler de notre institution et qui viennent pour la voir. Voulez-vous bien leur lire quelque chose ?

— Volontiers, dit l'enfant.

— Quel est le livre que vous apportez ?

— Je n'en sais rien, je l'ai pris au hasard dans la bibliothèque.

— Voyez le titre.

L'aveugle ouvrit le livre, passa son doigt sur les lignes écrites sur la première page, et répondit :

— Ce sont les Confessions de saint Augustin.

— En latin ?

— Oui.

— Eh bien ! lisez-en quelque chose à ces messieurs : au hasard, où vous voudrez, peu importe.

L'enfant sauta une quarantaine de pages ; puis, cherchant avec son doigt un alinéa, il lut cinq ou six minutes en suivant du doigt les caractères, et cela aussi vite qu'aurait pu le faire un autre avec ses yeux.

Je ne sais quel est le mécanisme dont on se sert pour les aveugles de Paris, je n'ai jamais vu d'institution de ce genre ; mais ceux de Zurich apprennent par une méthode aussi simple que facile. Les lettres sont piquées d'un côté du papier avec une épingle, de sorte qu'elles ressortent en relief sur l'autre face. C'est en passant le doigt sur ce relief que l'aveugle lit par le toucher, et remplace un sens par un autre.

Nous écrivîmes nous-mêmes, à l'aide d'un alphabet préparé pour ces sortes d'expériences, plusieurs phrases en différentes langues, que l'aveugle lut immédiatement sans hésitation, mais en conservant à chaque langue l'accentuation allemande.

Cette expérience finie, on lui apporta un solfège noté à la même manière, et il chanta plusieurs chants d'église et quelques airs nationaux. Enfin nous recommençâmes par un air la même expérience que nous avions faite pour une phrase, et il déchiffra à la première vue, solfiant à l'aide de ses doigts, toujours aussi juste qu'aurait pu le faire un musicien de seconde force, d'après la musique qu'il avait vue pour la première fois. Le temps avait passé vite au milieu de ces études si nouvelles pour nous, et notre estomac seul avait compté les heures ; il sonna celle

du dîner , et nous primes congé de nos muets et de nos aveugles.

En rentrant à l'hôtel , nous trouvâmes la table prête ; après le repas, nous demandâmes à notre hôte s'il n'y avait pas un café dans la ville : il nous répondit qu'il y en avait plusieurs, mais que, si nous désirions qu'on nous servit sans quitter l'hôtel, il allait nous faire venir ce que nous désirions du moins éloigné, et en même temps les journaux anglais et français que l'on y recevait. Nous acceptâmes. Dix minutes après on nous apporta le *National* et le *Times*. Chacun de nous mit la main sur son journal , et, nous enfonçant le plus carrément possible dans nos fauteuils, le coude appuyé sur la table où fumait notre moka, et les pieds étendus vers le feu, nous commençâmes à dévorer notre pâture politique avec l'avidité de voyageurs qui, depuis deux ou trois mois, sont privés de toute nouvelle.

Tout à coup, au milieu de notre lecture, sir Williams poussa un cri étouffé. Je me retournai de son côté, je le vis très-pâle.— Qu'y a-t-il, lui dis-je, et qu'avez-vous ?

— Lisez, me dit-il en me tendant le journal anglais.

Je jetai les yeux sur l'endroit qu'il m'indiquait, et je lus :

« Hier, 3 août, le roi a signé le contrat de ma-

riage de miss Jenny Burdett avec sir Arthur Lesly ,
membre de la chambre. »

Je voulus essayer de donner à sir Williams quelque consolation ; mais m'interrompant en me donnant la main :

— J'ai besoin d'être seul , me dit-il , devant vous je n'oserais pas pleurer.

Je serrai la main de ce brave et malheureux jeune homme, et je me retirai dans ma chambre.

PROSPER LEHMANN.

Le lendemain, à sept heures du matin, le garçon de l'hôtel entra dans ma chambre, et me remit une lettre de sir Williams; il s'excusait de me quitter sans prendre congé de moi, qui, disait-il, avais été si compatissant à ses vieilles douleurs; mais il craignait de lasser ma patience par ses douleurs nouvelles, et partait pour en supporter seul tout le poids. Cette lettre était accompagnée d'un petit cachet d'or, qu'il me priait de conserver en souvenir de lui. Je fis quelques questions au domestique; mais il ne savait rien de plus, si ce n'est que sir Williams avait passé une partie de la nuit à écrire, et, à trois heures du matin, avait fait mettre ses chevaux à la voiture et avait quitté Zurich.

J'employai le reste de la journée à visiter la cathé-

drale, qu'on dit fondée par Charlemagne, le cabinet d'histoire naturelle et la tombe de Lavater, tué, comme on le sait, en voulant tirer un de ses amis des mains de soldats français qui le maltrahient. Masséna, qui a laissé à Zurich une mémoire sans tache, fit ce qu'il put, mais inutilement, pour découvrir le meurtrier.

A six heures, je m'embarquai sur le lac. Je me rappelais la promesse que j'avais faite à Prosper Lehmann au tir de Sarnen, et, comme je me trouvais assez près de Glaris, je pensai que le moment était venu de la tenir.

Je ne sais rien de plus ravissant que de voyager sur les lacs de la Suisse par une belle matinée de printemps ou d'automne, surtout lorsqu'un peu de brise dispense les mariniers de se servir de leurs rames; la barque glisse alors comme par magie et sans plus d'efforts qu'un cygne qui ouvre son aile. Souvent il semble que c'est le rivage qui fuit, et que c'est le bateau qui reste immobile. Pour moi, j'étais couché au fond du mien, les yeux fixés sur les nuages du soir, qui se roulaient et se déroulaient en aspects fantastiques, et au fond desquels naissaient, les unes après les autres, toutes les étoiles du ciel; en même temps la terre s'illuminait. Ces milliers de maisons, qui s'éparpillent aux deux côtés du lac, entourées de leurs clos de vignes, allumaient leurs fanaux nocturnes, et, comme le lac réfléchis-

sait à la fois les lumières de la terre et les lumières du ciel, la barque semblait flotter dans l'éther. Peu à peu tous les différents objets de ce grand spectacle se confondirent à mes yeux ; ma pensée cessa de les maintenir à la place que leur avait fixée la nature. Je vis des palais se bâtir au ciel, des nuages descendre sur la terre, des étoiles filer au fond du lac, et je m'endormis, espérant aborder pendant mon sommeil dans le port de quelque monde inconnu.

Je me réveillai glacé. J'ouvris les yeux : il n'y avait plus ni ciel, ni étoiles, ni maisons. Il ne restait de tout cela que le lac qui était fort agité, les nuages qui se fondaient en eau, et une brise du nord qui, heureusement, nous poussait vers Rapperschwyl, où nous arrivâmes en très-piteux état sur les dix heures du soir.

Heureusement l'auberge du Paon, où nous descendîmes, est une des bonnes auberges de la Suisse ; nous y trouvâmes bon visage, bon feu et bon souper : c'était plus qu'il n'en fallait pour nous remettre. Je demandai à mon hôte s'il pourrait, le lendemain, me procurer un cabriolet et un cheval pour me rendre à Glaris. Il se consulta un instant avec une espèce de garçon d'écurie, qui mettait du feu dans ses sabots pour se réchauffer les pieds, et le résultat de la délibération fut que j'aurais ce que je désirais.

Comme ce que j'avais à voir à Rapperschwyl, c'est-à-dire les tours et le pont, ne pouvait être vu

qu'à la lumière du soleil , et que , vu l'orage qui durait toujours, il ne faisait pas même clair de lune, je pris congé d'une société de braves fermiers qui causaient grains et bestiaux , et j'allai me coucher.

Le lendemain, le temps était encore assez incertain ; cependant le vent était tombé, et l'averse de la veille s'était convertie en une petite pluie fine qui, à la rigueur, n'empêchait pas de voir les objets : je m'acheminai vers le pont jeté sur le lac , et qui est la première merveille de la ville.

Il fut bâti, en 1358, par Léopold d'Autriche, qui, ayant acheté le vieux Rapperschwyl et la March , voulut établir une communication entre la ville et la rive gauche du lac. Il résulta de ce vouloir ducal un pont de bois reposant sur cent quatre-vingts piles, et long de dix-sept cent quatre pas , que je mis, montre à la main , vingt-deux minutes à parcourir.

C'est arrivé au bout de ce pont qu'on voit , en se retournant , Rapperschwyl sous son aspect le plus pittoresque ; ses tours gothiques lui donnent un petit air formidable , qui ne laisse pas que d'être imposant, et que complète la poterne basse et voûtée qui forme une des portes du canton de Saint-Gall.

En rentrant à l'hôtel , je trouvai mon déjeuner et mon cabriolet prêts ; j'avalai lestement l'un , et sautai immédiatement dans l'autre. Notre conduc-

teur s'assit de côté sur le brancard, et nous partîmes au grand galop de notre coursier, qui, quoique paraissant peu habitué encore à la profession de cheval d'attelage, ne nous conduisit pas moins sains et saufs à Vesen, où nous nous arrêtâmes pour passer la soirée et la nuit.

Le lendemain nous partîmes d'assez bonne heure, et, laissant le lac de Wallenstadt à notre gauche, nous suivîmes la route qui longe la Linth. Au bout d'une demi-heure de marche à peu près, je m'étais vertueusement endormi en lisant l'histoire du Valais du père Schkinner, et je ne sais pas depuis combien de temps durait mon sommeil, lorsque je fus réveillé en sursaut par un mouvement désordonné de mon équipage, et par les cris de Francesco. Je rouvris les yeux : notre conducteur n'était plus sur son brancard, notre cabriolet allait comme le vent, entre un précipice de quinze cents pieds de profondeur et une montagne presque à pic ; notre cheval s'était tout simplement emporté, fatigué qu'il était de traîner une brouette derrière lui ; au moins c'est ce que je crus comprendre par ses hennissements et ses ruades.

La situation était assez précaire ; notre conducteur, en abandonnant son poste, avait lâché les rênes ; elles traînaient à terre, s'accrochant à chaque caillou, et occasionnant à chaque accroc des écarts peu rassurants sur une route de douze pieds

de large au plus. Ressaisir les rênes avec la main était chose impossible , les pieds de notre cheval venant à chaque instant faire luire leurs fers à huit ou dix pouces de notre visage ; sauter à bas du cabriolet était chose impraticable ; car, à gauche, emportés par l'élan, nous roulions inévitablement dans le précipice , et à droite nous étions écrasés entre la roue et le talus. Francesco priait tous les saints du paradis en allemand et en italien , et avait tellement perdu la tête qu'il n'entendait pas un mot de ce que je lui disais. Je résolus alors de m'en tirer tout seul , puisqu'il n'y avait pas d'aide à attendre de lui. Je parvins à abaisser la capote du cabriolet, et à m'emparer d'un de nos bâtons de voyage ; avec son extrémité je soulevai la bride , que je ressaisis heureusement. C'était déjà beaucoup , car j'espérais , grâce à elle , maintenir notre cheval dans le milieu de la route jusqu'à Nafels que j'apercevais à un quart de lieue devant nous ; et je n'avais plus à craindre qu'une chose , c'est que , inaccoutumée depuis sa vieillesse à un exercice aussi violent , la voiture se disloquât. Heureusement il n'en fut pas ainsi ; nous approchions de la ville avec la vitesse d'un tourbillon. J'espérais trouver un obstacle contre lequel la course enragée de notre Bucéphale irait se briser, mais il entra dans la rue sans coup férir, et continua sa route sans tenir compte du changement de localité.

Cependant la chose ne pouvait durer ainsi , à moins de risquer d'écraser les chiens et les enfants qui se rencontreraient sur notre route. J'avisai donc une maison qui avançait sur la rue , et je décidai que c'était là que finirait notre voyage. En effet , lorsque je me trouvai bien à portée, je tirai violemment les guides de la main droite : le cheval suivit l'impulsion donnée, et, sans rien voir, il alla comme un béliet donner du front contre la muraille. Le coup fut si violent qu'il plia sur les jarrets de derrière , reculant presque avec la même promptitude qu'il avait avancé ; mais , dans ce mouvement , il passa sous une enseigne. Je profitai de l'occasion , je lâchai bride et bâton , et , criant à Francesco d'en faire autant , je saisis de mes deux mains la branche de fer, et , me laissant tirer du cabriolet comme un lame de son fourreau , je restai pendu ainsi qu'Absalon ; seulement , comme ce n'était point par les cheveux , je n'eus qu'à lâcher prise , pour me retrouver immédiatement sur la terre , dont , grâce à la dimension de mes bras et de mes jambes , je n'étais distant que de deux ou trois pieds. Quant au cabriolet, au cheval et à Francesco, ils avaient continué leur route triomphale au milieu des cris de : *Halt ab ! halt ab !* dont le seul résultat était de donner à leur course une nouvelle vitesse.

Je me mis aussitôt à leur poursuite , en criant de

mon côté : Arrête ! arrête ! et fort inquiet au surplus , non pas de la voiture , non pas du cheval , mais du pauvre Francesco , qui , dans l'état où il était , ne pouvait guère s'aider lui-même. Je courais ainsi depuis cinq minutes , lorsqu'au détour d'une rue je trouvai machine , bête et homme étendus mollement sur une couche de fagots qu'ils avaient heureusement rencontrée à la porte d'un boulanger. De tout cela c'était le cabriolet le plus malade : un des brancards était brisé , et le chasse-crotte en lambeaux. Pendant que nous examinions le dommage , notre conducteur arriva , qui en réclama le prix. Cette prétention suscita une grave difficulté , vu que , de mon côté , je prétendis que , si quelqu'un avait à se plaindre , c'était , sans contredit , moi , qui avais , grâce à la maladresse et à la trahison du cocher , manqué de me casser le cou.

La discussion ayant pris une certaine consistance , nous en appelâmes au juge.

Les plaintes exposées de part et d'autre , le juge ordonna qu'on examinât le cheval , qui fut incontinent reconnu par les gens de l'art pour un poulain de deux ans qui n'avait jamais été mis à la voiture. Il résulta de cet examen un jugement digne du roi Salomon : je fus condamné à payer quinze francs de louage ; mon cocher fut condamné à passer un mois en prison , et le maître de l'hôtel du Paon fut condamné au raccommodage de sa carriole. Au

reste , une demi-heure suffit au bailli de Nafels pour prendre connaissance de l'affaire , entendre les plaidoyers et prononcer son verdict. Avant de le quitter , je demandai à ce brave homme de jurer son nom et son adresse , en lui promettant d'en faire part à mes amis et connaissances ; puis , la chose religieusement inscrite sur mon album , nous reprîmes nos sacs et nos bâtons , et nous continuâmes notre route à pied. Heureusement nous n'étions plus qu'à deux lieues de Glaris.

En entrant dans la ville , je m'approchai du premier groupe que je rencontrai , et je demandai si l'on connaissait Lehmann le chasseur. Tout le monde me répondit affirmativement ; mais , comme il ne demeurait pas à Glaris même , mais dans un chalet sur le chemin de Mitlodi , un paysan , qui faisait route de ce côté , m'offrit de me conduire chez lui. Je ne m'arrêtai donc à Glaris que le temps de regarder les peintures à fresque qui ornent une maison en face de l'auberge , et qui représentent un combat entre un croisé et un Sarrasin , une femme jetant un bouquet par une fenêtre , et un lion debout derrière des barreaux ; puis nous sortîmes de la ville , et , après dix minutes de marche , mon guide me montra une charmante maisonnette , près de laquelle pâturaient deux vaches , et , sous une treille de vigne , Lehmann lui-même se chauffant aux derniers beaux rayons du soleil d'été avec sa femme et sa fille. En

effet , je reconnus aussitôt mon ours des Alpes , et, sautant par-dessus le fossé qui borde la route , je m'avançai vers le chalet.

Du plus loin qu'il m'aperçut il vint à moi.

— A la bonne heure, me dit-il, voilà un homme de parole ; je commençais à ne plus compter sur vous.

— Et vous aviez grand tort, répondis-je : avec la promesse d'une chasse au chamois, vous m'auriez fait aller jusqu'au fond du Tyrol. Mais j'ai été tourmenté toute la journée de l'idée que le temps ne serait pas favorable.

— Si fait , dit Lehmann. Voyez les montagnes du fond , elles sont toutes blanches de la neige qui est tombée ce matin : c'est signe de beau temps pour quatre ou cinq jours.

— Et nous en profiterons ?

— Dès demain si vous voulez.

— Eh bien ! maintenant , il ne me reste plus qu'un aveu à vous faire.

— Lequel ?

— C'est que Francesco et moi nous avons une faim de loup.

— Tant mieux, vous trouverez notre pauvre cuisine meilleure. Allons , allons , dit-il en allemand à sa femme et à sa fille , alerte ; un cuissot de chamois à la broche et des œufs dans la poêle ! Avec cela on ne dîne pas somptueusement , continua-t-il en se

retournant de mon côté, mais au moins on ne meurt pas de faim. Maintenant voulez-vous venir voir votre chambre ?

— Comment ! ma chambre ?

— Oûi, oui ; depuis que ma femme sait que vous devez venir, elle vous a préparé votre appartement : vous avez notre lit de noce, la courte-pointe brodée et les deux seuls tableaux qu'il y ait dans la maison : ils représentent une dame et un monsieur qui seront, je crois, de connaissance.

Je suivis Lehmann ; il me conduisit dans une charmante petite chambre, devant les croisées de laquelle s'étendait un magnifique balcon chargé de pots de fleurs et sculpté dans le goût de la renaissance. De ce belvédère, la vue se portait à l'occident, sur la chaîne de Glarnich, suivait la vallée, embrassait la ville de Glaris tout entière, et, remontant la Linth jusqu'à sa source, allait s'arrêter sur la cime blanche et neigeuse du Dodi, qui s'élevait à l'horizon comme un rempart infranchissable et glacé.

— Et maintenant que vous voilà installé, me dit Lehmann, je vais vous laisser faire votre toilette de voyageur. Voici dans cette armoire du kirsch et du sucre, dans ces jarres de l'eau, dans ces tiroirs des serviettes : si vous avez besoin de quelque chose, vous frapperez du pied, et on montera.

Je restai un instant sur le balcon, puis je me

rappelai les deux tableaux dont m'avait parlé mon hôte , et qui représentaient un monsieur et une dame de ma connaissance. Je rentrai aussitôt , et , dans des cadres de bois noir , je reconnus , quoique les noms ne fussent pas au bas , les portraits enluminés de Talma et de mademoiselle Mars , l'un dans le costume de Sylla , l'autre dans celui de l'École des Vieillards. Décidément mon ours était un homme des plus civilisés.

Mademoiselle Mars et Talma dans une chaumière de la Suisse , dans une vallée perdue de la Linth ! les deux grands génies dramatiques de notre époque réunis dans une chambre préparée pour moi ! C'était me faire croire à un raffinement d'hospitalité bien étonnant dans un chasseur des Grisons. Mais, quelle que fût la cause de leur présence , elle ne ramena pas moins mon esprit à un tout autre ordre de pensées : la grande décoration de montagnes disparut , la perspective de la vallée s'effaça , le théâtre changea à vue , et je me trouvai en esprit dans la salle de la rue de Richelieu , assis à l'orchestre et regardant jouer la première représentation de l'École des Vieillards.

Ce fut un grand triomphe , je me le rappelle. D'abord c'était une belle œuvre , puis splendidement jouée ; jamais Talma et mademoiselle Mars ne m'avaient paru plus beaux. On les rappela , on rappela l'auteur. Son frère le traita de force dans une

loge ; ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre , le parterre éclata en applaudissements. C'était une fête.

A cette époque je connaissais déjà un peu Casimir , et j'étais content et heureux pour lui ; je n'ai jamais eu d'envie , et surtout alors , où , étant parfaitement inconnu , ce mauvais sentiment ne pouvait m'atteindre. Cependant j'étais triste , mais d'une idée accablante pour moi. Depuis trois ou quatre ans j'étais tourmenté du besoin de travailler pour le théâtre ; j'avais consciencieusement étudié nos grands maîtres ; j'avais à leur égard une admiration profonde ; mais je sentais en moi une impossibilité complète de faire quelque chose dans les règles qu'ils avaient prescrites et suivies. Aussi manquais-je bien rarement une représentation nouvelle , espérant toujours trouver chez les modernes un point de départ pour un monde nouveau , une boussole pour cette étoile encore voilée que je cherchais au ciel , un vent qui me poussât au milieu de cet océan de passions humaines qu'on appelle un drame.

Il y avait quelque chose de ce que je cherchais dans l'œuvre qui venait de se dérouler sous mes yeux. La force , la vérité et la nature avec lesquels Talma et mademoiselle Mars en avaient joué certaines parties me confirmaient dans la certitude qu'on pouvait créer une manière plus franche dans sa forme , plus libre dans son allure , plus vraie dans ses dé-

tails ; mais toutes ces perceptions n'étaient encore que les oiseaux dans l'air et les algues sur l'Océan , qui annonçaient à Christophe Colomb qu'il était dans le voisinage d'une terre , mais sans lui dire où était cette terre.

Six mois après , les acteurs anglais arrivèrent à Paris. Trois ans auparavant, on les avait accueillis au théâtre de la Porte-Saint-Martin avec des huées et des trognons de pommes. C'est ce qu'on appelait alors de l'esprit national. Cette fois ils jouaient à l'Odéon , et la meilleure société de Paris faisait queue pour aller applaudir Smithson et Kemble. Je l'avouerais à ma honte, à cette époque je ne connaissais Shakspeare que par les imitations de Ducis. J'avais vu jouer Hamlet par Talma , et , quelque tragique que fût l'acteur dans cette pâle copie , l'ouvrage en lui-même ne m'avait fait qu'un médiocre plaisir ; j'eus donc quelque peine à me décider à aller revoir le même ouvrage joué par Kemble, dont la réputation était loin d'égaliser celle de notre grand tragédien.

Il me serait difficile de raconter ce qui se passa en moi dès la première scène : cette vérité de dialogue dont alors je ne comprenais pas un mot , il est vrai, mais dont l'accent simple des interlocuteurs me donnait la mesure ; ce naturel du geste qui s'inquiétait peu d'être trivial , pourvu qu'il fût en harmonie avec la pensée , ce laisser aller des poses qui ajou-

tait à l'illusion, en faisant croire que l'acteur, occupé de ses propres affaires, oubliait qu'elles se passaient devant un public. Au milieu de tout cela la poésie, cette grande déesse qui domine toujours l'œuvre de Shakspeare, et dont Smithson était une si merveilleuse interprète, bouleversait entièrement toutes les idées acquises, et, comme au travers d'un brouillard, me laissait apercevoir la cime resplendissante des idées innées. Enfin, quand j'arrivai à la scène où toute la cour réunie regarde la représentation fictive de cette tragédie, dont la mort du roi de Danemark a fourni le sujet réel; quand, après avoir vu le jeune Hamlet, dans sa feinte folie, se coucher aux pieds de sa maîtresse, jouant avec son éventail et regardant sa mère à travers les branches, je le vis, à mesure que l'intrigue infernale se déroulait, rendre progressivement à sa figure l'expression lucide et profonde d'une haute intelligence; lorsque je le vis ramper, comme un serpent, du côté droit au côté gauche de la scène, s'approcher de la reine la bouche haletante, les yeux étincelants et le cou tendu, et, au moment où s'apercevant qu'elle ne peut plus supporter le spectacle de son propre crime, et qu'elle se trouble, et qu'elle se détourne et qu'elle va s'évanouir, il se dresse tout à coup en criant : « Ligth! ligth! » je fus prêt à me lever comme lui, et à crier comme lui : « Lumière! lumière!... »

Cinq ans étaient passés depuis cette époque ; Talma était mort , Kemble voyageait en Amérique , Smithson , après avoir donné l'élan et l'exemple à toutes les actrices qui depuis se sont fait un nom dans le drame moderne , s'était effacée et perdue dans la vie privée , comme une étoile qui s'éteint au ciel. Moi-même , après avoir tenté de réaliser mon beau rêve et de retrouver , pareil à Vasco de Gama , un monde perdu , dégoûté déjà , au commencement de ma carrière , comme d'autres l'ont été à la fin de leur vie , je venais chercher au milieu des montagnes de la force pour continuer cette lutte , où , comme Sisyphe , il faut incessamment repousser le rocher de la médiocrité qui retombe sur vous. Mademoiselle Mars seule , toujours belle , toujours jeune , toujours comprise et aimée du public , restait debout sur son piédestal , trouvait dans son talent des forces pour résister à tout , même au succès , et , pour dernière satisfaction d'amour-propre , pouvait , en voyageant en Suisse , rencontrer son portrait au fond d'une chaumière.

J'en étais là de mes réflexions philosophiques , lorsque Lehmann rentra ; j'allai vivement à lui. — Comment diable avez-vous ces deux portraits ? lui dis-je.

— Je les ai achetés à un colporteur , me répondit-il.

— Pourquoi ceux-là plutôt que d'autres ?

— Parce que c'étaient les portraits de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Joséphine.

— Votre colporteur vous a trompé, mon ami, ces portraits sont ceux de Talma et de mademoiselle Mars.

— Vraiment !... Ah bien ! à son prochain passage je m'en vais un peu les lui rendre.

— Gardez-vous-en bien, lui dis-je, et conservez-les religieusement, au contraire ; ces portraits ne sont pas ceux de l'empereur et de l'impératrice, c'est vrai ; mais ce sont ceux d'un grand roi et d'une grande reine qui, comme Napoléon et Joséphine, n'ont point laissé d'héritiers.

A la fin du dîner, Lehmann me demanda si je ne voulais pas l'accompagner dans la montagne où il allait préparer notre chasse du lendemain ; quoique je ne compris pas trop comment on pouvait préparer une chasse au chamois, je lui répondis que j'étais prêt à le suivre ; il mit alors du sel plein sa poche, et nous partîmes.

La montagne dans laquelle nous devions chasser s'appelait le Glarnich : c'est un glacier à deux cimes, où les chamois sont retranchés comme dans une forteresse inexpugnable. Nous prîmes la grande route jusqu'à Mitlodi ; nous tournâmes à droite, nous suivîmes les bords d'une petite rivière qui n'a point de nom, puis nous la traversâmes en sautant de roches en roches, et nous nous engageâmes dans

un bois de sapins qui s'étendait à la base du Glarnich ; après une heure de marche , nous arrivâmes à sa lisière opposée. Nous marchâmes encore à peu près une autre heure , sans suivre aucune route tracée. Enfin nous trouvâmes une espèce d'arête étroite et raboteuse sur laquelle Lehmann s'engagea sans regarder si je le suivais.

Je le laissai aller ; puis , voyant qu'il continuait sa route sur cette espèce de pont de Mahomet , je l'appelai.

— Eh bien ! me dit-il en se retournant , pourquoi ne me suivez-vous pas ?...

— Tiens , parce que je me casserai le cou , moi.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Diable !

— Est-ce qu'il n'y a pas un autre chemin ?

— Oui ; mais j'ai pris le plus court.

— Vous avez eu tort , j'aurais mieux aimé faire une lieue de plus.

— Maintenant ce n'est point la peine , nous sommes arrivés. Tenez , ajouta-t-il en me montrant du doigt une petite esplanade verte qui s'étendait de l'autre côté du pont qu'il traversait , je vais à cette petite plaine.

— Eh bien , allez-y , je vous attendrai ici pour ce soir , demain je serai peut-être plus brave.

— Oh ! demain nous prendrons un autre chemin.

— Meilleur que celui-ci ?

— Une grande route.

— Alors allez, allez, je me repose.

Je me couchai les yeux fixés sur Lehmann, qui continua son chemin, traversa sans accident le passage périlleux dans lequel il était engagé, puis, arrivé sur l'esplanade, tira le sel de sa poche et se mit à le semer, comme un laboureur fait du blé. Je le regardai tant que je pus le voir, sans rien comprendre à cette manœuvre, et me promettant de lui en demander l'explication à son retour ; mais bientôt il suivit une pente qui le cacha à mes yeux. J'attendis dix minutes encore, regardant du côté où je l'avais perdu de vue ; mais tout à coup il reparut à une grande distance de là, tenant à la main une branche d'arbre, et suivant, pour revenir au pont, la cime du précipice. Arrivé au lieu de l'arête, il attacha à la branche un mouchoir de cotonnade rouge, planta la branche dans la gerçure d'une pierre et revint à moi.

— Là, me dit-il ; maintenant c'est besogne faite !

— Et que va-t-il résulter de cela ?

— Il va résulter que demain la rosée fera fondre le sel semé ce soir, et que, comme les chamois sont très-friands d'herbe salée, ils se réuniront à cinq ou six, dix peut-être, à l'endroit où leur gourmandise les attirera. Cet endroit est à portée de balle d'un rocher jusqu'auquel je puis arriver sans être vu. A mon

coup de fusil , ils fuiront de ce côté ; mais mon mouchoir leur barrera la route , et ils seront forcés d'aller passer tous , les uns après les autres , près de l'endroit où je vous embusquerai ; de sorte que nous serons bien maladroits si nous ne rapportons pas chacun notre bête.

Cette assurance me donna un nouveau courage pour le lendemain. Nous redescendîmes vers le chalet , où nous arrivâmes à la nuit noire. Comme Lehmann me menaçait de me réveiller deux heures avant le jour , je me retirai dans ma chambre , et , après avoir fait ma prière dramatique à Talma et à mademoiselle Mars , je m'endormis du sommeil du juste , et rêvai que je tuais six chamois.

UNE CHASSE AU CHAMOIS.

Lehmann me tint parole , à trois heures il entra dans ma chambre, tout accouré pour la chasse ; je sautai à bas de mon lit, et, en un tour de main, je fus prêt à mon tour. J'hésitai quelque temps entre ma carabine , qui portait plus juste et plus loin , et mon fusil , qui m'offrait la chance d'un second coup ; enfin je me décidai pour mon fusil. Je retrouvai tout servi le reste du souper de la veille ; mais il était de trop bon matin pour que j'eusse envie de lui faire honneur. Je me contentai de remplir ma gourde de kirsch, et de mettre un morceau de pain dans mon carnier. Lehmann me vit faire et se mit à rire : — Ne vous chargez pas trop , me dit-il , nous déjeunerons dans la montagne. En effet, il mit dans sa carnassière un paquet tout préparé , et qui me parut contenir un assortiment de provisions assez confortable.

Nous nous mêmes en marche aussitôt, mais en prenant, comme me l'avait dit Lehmann, un autre chemin que celui de la veille. Au lieu de suivre la route comme nous l'avions fait jusqu'à Mitlodi, nous la traversâmes, et, piquant droit devant nous à travers plaine, nous arrivâmes au bout d'une demi-heure à un petit village que mon compagnon me dit se nommer *Séerati*. Lorsque nous en sortîmes, nous nous trouvâmes sur le bord d'un charmant petit lac, tranquille, silencieux et argenté. Un ruisseau qui descendait du Glarnich, et qui venait se jeter en bondissant sur les cailloux dans ce charmant miroir de fées, troublait seul de son bouillonnement ce calme délicieux de la nuit. Nous le remontâmes jusqu'à sa source; puis, arrivés là, Lehmann s'engagea dans la montagne en me faisant signe de le suivre; car, quoique nous fussions encore éloignés de l'endroit où nous comptions trouver le gibier, depuis longtemps nous ne parlions plus, de peur qu'un de ces échos étranges, comme il y en a dans les montagnes, et qui portent la voix à des distances où l'on croirait que la détonation d'un fusil ne pourrait atteindre, n'allât indiscrètement réveiller avant le temps ceux que nous venions saluer à leur petit lever. Au reste, Lehmann, en chasseur prudent et exercé, avait prit le vent, de sorte que, avec quelques précautions de notre part, ils ne pouvaient ni nous sentir ni nous entendre.

Nous marchâmes ainsi une demi-heure à peu près dans des chemins assez difficiles, mais cependant encore praticables ; de temps en temps nous passions près de grandes nappes de neige que nous évitions de peur du bruit qu'elle eût fait en s'écrasant sous nos pieds. L'air se refroidissait sensiblement, nous approchions de la région des glaces. Enfin, au pied d'un rocher, nous aperçûmes une cabane à moitié enterrée ; Lehmann en poussa la porte, et y entra le premier, je le suivis.

— Nous voilà arrivés, me dit-il, et ici nous pouvons parler, car il n'y a plus d'écho qui nous trahisse ; dans un quart d'heure le jour commencera à paraître, et alors nous irons prendre notre poste.

— Mais, lui répondis-je, ne vaudrait-il pas mieux aller nous placer pendant la nuit ? nous aurions une chance de plus, celle de ne pas être vus.

— Oui, mais il pourrait arriver qu'un chamois, que nous aurions ainsi précédé à son rendez-vous, rencontrât notre trace, et alors non-seulement rebroussât chemin, mais encore donnât l'alarme à ses camarades ; ce qui nous ferait faire une course inutile, tandis qu'en arrivant derrière eux nous ne courons pas risque d'être éventés. Reste la crainte d'être vus ; mais vous n'avez qu'à me suivre et à imiter tous mes mouvements, et je vous réponds que, si malins qu'ils soient, nous leur en revendrons encore. En attendant, si vous le voulez bien, nous

allons fermer la porte et nous occuper de certains détails dont vous apprécierez encore mieux l'opportunité dans deux heures qu'à présent.

A ces mots , Lehmann battit le briquet , alluma une chandelle , ouvrit une espèce d'armoire dans laquelle il y avait une casserole , une poêle et quelques assiettes , tira le paquet de sa carnassière , et déposa près de ces ustensiles du vin , du pain , du fromage et du beurre.

— Ah ! ah ! fis-je , manifestant mon approbation pour ces préparatifs.

— Comprenez-vous ? me dit-il ; nous ferons ici , sur cette esplanade , en face d'une des plus belles vues des Alpes , quelque chose de plus délicieux qu'un repas de roi , c'est-à-dire un déjeuner de chasseurs. J'ai pensé que vous aimeriez mieux cela que de revenir à Glaris.

— Et vous avez bien pensé , dis-je ; mais que fricasserons-nous avec notre beurre , et que mangerons-nous avec notre pain ?

— Ah ! voilà , notre déjeuner est dans le canon de notre fusil.

— Diable ! fis-je , et le mien qui est vide.

— Chargez alors ; pour moi , c'est chose faite.

Je glissai d'un côté une cartouche contenant dix chevrotines , et de l'autre deux balles mariées.

— Voilà , dis-je , je suis prêt.

Lehmann regarda ce fusil qui se chargeait si vive-

ment et si commodément , me le prit de la main , le tourna et le retourna en secouant la tête.

— Voulez-vous vous en servir et me donner votre carabine ? lui dis-je. Il hésita un instant.

— Non , répondit-il en me le rendant , ma carabine est une vieille arme , mais une arme que je connais ; il y a dix ans que nous ne nous sommes quittés que pour dormir chacun de notre côté ; je suis sûr d'elle comme elle est sûre de moi , et toutes ces nouvelles inventions du monde ne nous brouilleront pas ensemble ; gardez votre fusil , je garderai le mien , et dépêchons-nous de gagner notre poste , car les chamois doivent être maintenant au leur.

Nous sortîmes aussitôt , une légère teinte matinale commençait à blanchir le ciel ; à nos pieds s'étendait le petit lac qui dormait toujours dans l'ombre , ayant à l'une de ses extrémités le village de Séerati , et à l'autre celui de Richisau ; derrière nous s'élevait la crête de la montagne , le long de laquelle pendaient comme une chevelure blanche les extrémités inférieures d'un glacier. Au bout de vingt pas , nous trouvâmes le chemin coupé par un large ravin d'un quart de lieue de longueur à peu près ; un tronc d'arbre était jeté d'un bord à l'autre ; je regardai tout autour de nous , et voyant qu'il n'y avait pas d'autre passage , je passai la main sur le bras de Lehmann ; il me comprit parfaitement.

— Soyez tranquille , me dit-il à voix basse , ceci

est mon chemin à moi ; quant au vôtre , il est plus facile : suivez le bord de ce ravin ; à son extrémité vous trouverez un grand rocher qui domine une petite esplanade d'une vingtaine de pas ; cette petite esplanade est comme une île entourée de tous côtés de précipices ; aussitôt que j'aurai tiré , les chamois se dirigeront de ce côté , et autant il y en aura , autant sauteront du rocher sur l'esplanade , et de l'esplanade de l'autre côté , sur une pelouse qu'elle domine elle-même , comme elle est dominée par le rocher. Maintenant gagnez votre affût , ne faites pas de bruit , et attendez.

— Puis-je rester encore un instant ici pour voir comment vous passerez sur l'autre bord sans balancier ?

— Parfaitement , ce n'est pas plus difficile que cela , voyez.

Lehmann ôta ses souliers , mit sa carabine en bandoulière , et , saisissant de ses pieds nus les aspérités du sapin , il s'avança sur ce chemin étroit et tremblant avec autant d'assurance que j'aurais pu en avoir moi-même sur le pont des Arts.

La chose était , au reste , si effrayante , que rien qu'à regarder cet homme je sentais le vertige me monter à la tête ; mes cheveux pleins de sueur se dressèrent sur mon front , tous les nerfs de mon corps se tordirent comme s'ils voulaient se nouer , et , ne pouvant rester debout devant un pareil spectacle , je fus forcé de m'asseoir.

En quelques secondes Lehmann arriva à l'autre bord sans accident, et se retournant, il m'aperçut assis ; à son air étonné, je vis qu'il ne comprenait rien à mon attitude. Aussitôt je me relevai, et me mis en route pour ma destination. Au bout de dix minutes j'arrivai au rocher, je reconnus l'esplamade qui dominait le ravin en entonnoir qui s'étendait à ses pieds ; seulement j'avoue que je ne comprenais rien au double bond que devaient faire les chamois, le premier étant de vingt pieds de haut à peu près, et le second de quinze ou dix-huit de large.

Lorsque j'eus fait l'inspection de mon domaine, je m'établis à mon poste, et portant les yeux vers le point où j'avais quitté Lehmann, je l'aperçus qui, après avoir fait un long détour pour se retrouver à bon vent, gravissait le flanc de la montagne plutôt comme un serpent qui rampe ou un jaguar qui se traîne que comme un homme qui a reçu de Dieu des jambes pour marcher et l'*os sublime* pour regarder le ciel.

De temps en temps il s'arrêtait tout à coup, restait immobile comme un tronc d'arbre ; alors à force de fixer les yeux sur le même objet, tous les objets se confondaient ; je ne reconnaissais plus le chasseur des rochers qui l'entouraient jusqu'à ce qu'un nouveau mouvement me fit distinguer la nature animée de la nature morte ; puis il se mettait en route avec les mêmes ruses et les mêmes précau-

tions, profitant de tous les accidents de terrain qui pourraient favoriser sa marche, en le dérochant aux yeux du gibier défiant qu'il tentait de joindre; parfois je le voyais disparaître derrière un buisson, je le croyais arrêté à l'endroit où ma vue l'avait perdu. Je restais les yeux fixés à la place où je pensais qu'il devait être; mais tout à coup, à trente ou quarante pas de là, je le revoyais marchant sur ses pieds, accroupi sur ses genoux ou rampant sur son ventre, suivant que le terrain lui permettait d'adopter l'un de ces modes de locomotion; enfin je le vis s'arrêter derrière un rocher, lever la tête, approcher son fusil de son épaule, viser un instant, puis, remettant son fusil au repos, traverser un nouvel espace de dix pieds, gagner une autre pierre, appuyer de nouveau sur elle le canon de sa carabine, épauler une seconde fois, puis rester immobile comme le roc qui lui servait d'appui; il faut être chasseur pour comprendre ce que j'éprouvais; j'étais haletant, mon cœur bondissait avec une telle force que je l'entendais battre; enfin un éclair sillonna la montagne, une seconde après le bruit arriva jusqu'à moi, passa au-dessus de ma tête, et alla comme un tonnerre gronder dans les échos du Glarnich; quant à Lehmann, il était resté couché au même endroit, sans bouger après le coup. Je ne comprenais rien à son inaction, quand tout à coup je le vis reposer l'extrémité de sa carabine sur le rocher, épauler une se-

conde fois , viser avec la même attention , et un nouvel éclair fut suivi d'une nouvelle détonation ; cette fois , il se leva aussitôt , poussant un cri et faisant un geste pour m'avertir. En effet , au même moment une ombre passa au-dessus de moi , un chamois tomba sur l'esplanade , et , d'un bond si rapide que j'eus à peine le temps de le voir , il s'élança de l'autre côté du ravin. J'étais encore tout étourdi de cette rapidité , lorsqu'une deuxième ombre répéta la même manœuvre. Machinalement je portai mon fusil à mon épaule ; au même instant une troisième ombre passa ; au moment où elle touchait l'esplanade , je lui jetai mon coup de chevrotine , il sembla l'emporter dans sa flamme et dans sa fumée ; je courus aussitôt au bord du ravin , et j'aperçus mon chamois qui , blessé sans doute , n'avait pu le franchir , et s'était retenu par la corne de ses pieds aux petites aspérités du mur en talus qui formait le rocher. Je profitai de cet instant , tout rapide qu'il était , et lui envoyai mon second coup ; aussitôt il lâcha l'angle auquel il se retenait et roula au fond du ravin. Je jetai mon fusil , je descendis de rochers en rochers , d'arbres en arbres , je ne sais comme ; pour le moment , il n'était plus question de vertiges ; je voyais l'animal se débattant dans les convulsions de l'agonie , j'avais peur qu'il ne remontât , qu'il ne trouvât quelque issue souterraine , qu'il ne m'échappât enfin par un moyen quelconque , si bien que , ne m'inquié-

tant que du moyen de descendre jusqu'à lui , sans penser au moyen de remonter ensuite , je me laissai glisser de la hauteur de trente pieds sur le talus de la pierre , et me trouvai immédiatement , sans autre accident que la disparition entière du fond de ma culotte , auprès de ma victime , sur laquelle je me jetai furieusement , croyant toujours qu'elle parviendrait à m'échapper tant que je n'aurais pas mis la main dessus : il n'y avait pas de danger , le pauvre animal était déjà mort.

Je lui liai aussitôt les quatre pattes ensemble , je me le passai autour du cou , et , tout fier de ma capture , je m'apprêtai à aller rejoindre mon compagnon. Malheureusement c'était là le difficile ; j'étais au fond d'un véritable entonnoir , et d'aucun côté le talus n'était assez doux pour que je pusse remonter seul et sans aide. Un instant je tournai tout autour de ma fosse , à peu près comme le font les ours du Jardin des Plantes ; puis , voyant que je n'avais aucune chance de terminer l'ascension à mon honneur , je me décidai à surmonter ma mauvaise honte , et à appeler Lehmann à mon secours. Au moment où j'ouvrais la bouche , je l'entendis qui m'appelait lui-même ; je lui répondis aussitôt. Un instant après , il parut sur le bord de l'esplanade , ayant deux charmois en sautoir.

— Que diable faites-vous là ? me dit-il , et pourquoi êtes-vous descendu là dedans ?

— Pardieu ! vous le voyez bien , répondis-je en montrant mon chamois , je suis descendu y chercher mon déjeuner ; seulement je ne puis plus remonter , voilà tout.

— Ah ! ah ! dit-il , il paraît que nous avons fait chacun notre affaire ; bravo ! maintenant il s'agit de vous tirer de là.

— Mais oui , répondis-je , je crois , en effet , que c'est pour le moment la chose la plus urgente.

— C'est bien , attendez-moi.

— Oh ! vous pouvez être tranquille , je ne me sauverai pas.

Lehmann prit le même chemin que j'avais suivi , descendant à travers les rochers avec une agilité merveilleuse , si bien qu'au bout de quelques secondes il se trouva au bord du talus le long duquel je m'étais laissé glisser.

— Maintenant , me dit-il en me jetant le bout d'une corde , voulez-vous vous débarrasser de votre chamois , qui vous alourdit toujours d'une soixantaine de livres ?

— Avec grand plaisir.

— Alors attachez-lui les pattes à l'extrémité de cette corde , et il va vous montrer le chemin.

En effet , cette opération finie , j'eus le plaisir de voir ma chasse , tirée par Lehmann , gagner les régions supérieures , non sans laisser toutefois des fragments de son poil et même de sa chair à toutes

les aspérités du roc ; cela me fit faire de sérieuses réflexions.

— Lehmann ! dis-je.

— Hein ? fit le chasseur en mettant la main sur mon chamois.

— Est-ce que vous comptez vous servir pour moi du même procédé que vous venez d'employer à l'égard de cet animal ?

— Oh ! non, me répondit Lehmann ; pour vous, ça va être une autre mécanique.

— Bien longue à organiser ?

— Cinq minutes.

— Allons , c'est bien ; faites , mon ami , faites.

Lehmann s'éloigna , et je me mis à me promener en sifflant au fond de mon entonnoir ; au bout du temps indiqué , je levai le nez et ne vis personne ; alors je m'assis sur un rocher qui avait sans doute roulé comme moi dans cette espèce de trappe, riant de la position ridicule où je me trouvais : au bout de dix minutes, je trouvai que j'avais assez ri comme cela , et me relevant , j'appelai Lehmann ; personne ne me répondit ; j'appelai une seconde fois, même silence.

Alors , je l'avoue , une certaine inquiétude me prit ; je ne connaissais pas cet homme , dont j'avais avec tant de confiance fait mon compagnon de chasse. J'étais perdu dans une montagne où lui seul venait dans ses excursions matinales , enterré à vingt-cinq

pieds de profondeur dans une espèce de ravin dont il m'était impossible de regagner seul la crête ; nul ne savait où j'étais ; cet homme pouvait avoir été tenté par mes armes et par une cinquantaine de louis que je lui avais donnés à serrer. Cet homme pouvait redescendre tranquillement chez lui, et aller désormais chasser d'un autre côté : il ne me tuait pas, il me laissait mourir. Ces craintes étaient stupides, je le sais bien, mais les idées nous viennent en harmonie avec la situation où nous nous trouvons, et la mienne ne cessait d'être ridicule que pour devenir terrible.

Cependant je résolus de ne point rester ainsi dans mon trou sans faire au moins quelques efforts pour en sortir : je cherchai un endroit où quelques aspérités plus saillantes me permissent d'appuyer mes pieds et mes mains, et je commençai à tenter l'escalade ; mais je ne tardai pas à me convaincre qu'elle était impossible ; deux fois je parvins à une hauteur de trois ou quatre pieds ; mais, arrivé là, je redescendis au fond de mon ravin, au grand détriment de mes mains et de mes genoux. Je n'en commençais pas moins une troisième tentative, lorsque j'entendis une voix qui me dit :

— Si vous voulez remonter comme cela, défaites vos souliers, au moins.

Je me retournai, c'était Lohmann. Je pensai au ridicule qu'il y aurait à moi de lui laisser soupçon-

j'aime mieux garder mes vertiges ; d'ailleurs , pour le moment , j'ai plus faim que soif , et , si le cœur vous en dit , vous pouvez garder pour vous la boisson .

— Merci , me répondit naïvement Lehmann , je n'en ai pas besoin ; et il vida le sang et me rendit la tasse ; puis chargeant sur son dos ses deux chamois : — Puisque vous avez faim , me dit-il , prenez votre animal , et allons déjeuner . A propos , qu'est-ce que vous avez donc fait de votre fusil ?

— Ah ! c'est vrai , répondis-je ; eh bien ! il est là-haut , sur l'esplanade !

— Ne vous donnez pas la peine , me dit Lehmann ; et , s'élançant de rochers en rochers , il atteignit la plate-forme , et reparut un instant après avec l'arme , qu'il avait retrouvée au milieu du chemin .

Nous nous acheminâmes vers la cabane : comme me l'avait promis Lehmann , je revenais avec un appétit fort distingué , de sorte que , voulant me rendre utile pour activer la besogne , je lui demandai s'il ne pouvait pas m'employer à quelque chose ; il me montra alors un fourneau composé de pierres assemblées en rond , et m'invita à faire le feu . Je fus d'abord un peu humilié de ne pas prendre d'autre part à la confection du repas qui s'apprêtait , mais je pensai que le mieux était d'obéir sans réplique ; il n'y a rien qui avilisse l'homme comme un estomac vide .

Pendant que je m'occupais de ces soins infimes , Lehmann ouvrait un des chamois et en tirait ce qu'on

appelle la fressure , c'est-à-dire le morceau le plus délicat , et qui , dans nos chasses au chevreuil des environs de Paris , appartient de droit aux gardes qui nous accompagnent. Cinq minutes après , elle bouillait , avec assaisonnement de beurre , de vin , de poivre et de sel , au-dessus du feu que j'avais fait , et dont l'utilité commençait à me relever moi-même dans mon esprit. Pendant ce temps, Lehmann sortit de la cabane le reste des provisions , et les apporta sur une pelouse d'où l'on dominait la vallée.

— Maintenant , lui dis-je , expliquez-moi un peu comment vous avez fait , avec un fusil à un coup , pour tuer deux chamois , tandis que moi , avec un fusil à deux coups , je n'en ai tué qu'un ?

— Oh ! la chose est bien simple , me répondit Lehmann. Lorsque le matin les chamois pâturent , ils placent toujours une sentinelle à cinquante ou soixante pas d'eux , afin de leur donner l'alarme en cas de danger. Or vous savez que ce qui effraye le moins le chamois , c'est le bruit d'une arme à feu , qu'ils confondent avec celui du tonnerre et des avalanches. J'ai tiré d'abord sur la sentinelle , qui est tombée sans donner l'alarme , et ensuite , rechargeant mon arme , j'ai fait feu sur le corps d'armée , qui avait bien levé la tête à mon premier coup , mais ne s'en était pas autrement inquiété ; ce ne fut qu'au second , et en voyant tomber un de leurs camarades à côté d'eux , que les chamois ont pris la fuite , et

que voyant qu'ils se dirigeaient de votre côté, je vous ai fait signe de vous apprêter à les bien recevoir, ce que vous avez fait; au reste, il n'y a pas à se plaindre pour un début.

— Dites donc! si, au lieu de me faire des compliments, vous alliez voir si la chose est cuite, hein? j'y serais bien autrement sensible, parole d'honneur.

— Mais vous avez donc bien faim? me dit Lehmann.

— Je meurs d'inanition.

— Mangez, en attendant, un morceau de pain et de fromage.

— Merci, je suis trop gourmand pour cela.

Lehmann, voyant qu'il y avait urgence, se leva et revint avec la casserole.

Alors commença un de ces déjeuners mémorables dont on se souvient toutes les fois qu'on a faim, et qui fut pour moi le pendant de celui du chasseur d'abeilles, de Bas-de-Cuir, lorsque, dans un coin de la prairie, ils mangèrent la fameuse bosse de bison que vous savez.

Deux heures après, nous rentrions à Glaris, portant nos trois chamois sur nos épaules. Lehmann m'avait fait prendre ce chemin sous prétexte de retenir un guide pour le lendemain, mais, en réalité, pour satisfaire ma vanité de chasseur:

Je ne sais vraiment pas si je ne lui sus pas plus gré de cette attention que de m'avoir tiré de mon trou.

REICHENAU.

Je passai le reste de la journée occupé à dépouiller notre chamois des fourrures , desquelles je comptais bien faire des tapis de pied pour ma chambre à coucher : Lehmann me promit de me les faire passer par la première occasion à Genève ; je lui indiquai l'hôtel de la Balance , où je comptais les reprendre en revenant de Schaffhausen et de Neufchâtel.

Le lendemain , au point du jour , je me remis en route , accompagné du guide que nous avions retenu la veille à Glaris : Lehmann me conduisit jusqu'à Schwanden ; là nous entrâmes chez un de ses amis qu'il avait prévenu la veille sans m'en rien dire , et où nous trouvâmes un déjeuner tout préparé. Cette surprise eut pour résultat de m'arrêter trois heures en route ; de sorte que , quelque diligence que nous

fissions pendant le reste de la journée , nous fûmes obligés de coucher à Rutti au lieu d'aller jusqu'à Au, comme nous comptions le faire.

A partir du village du Linthal , la route , qui cesse d'être carrossable, devient sentier, serpente à travers de charmantes prairies , laisse à droite la cascade de Fischbach , s'escarpe par une pente très-roide aux flancs du Schren, et , après une montée d'une demi-heure , conduit au Pantenbrucke : aucun souvenir historique ne se rattache à ce pont, dont la situation pittoresque est le seul mérite ; jeté qu'il est d'une montagne à l'autre , et s'étendant au-dessus d'une gerçure profonde, il domine, étroit et sans parapet, à la hauteur de deux cents pieds , le torrent de la Linth , qui bouillonne et blanchit au fond de son lit sombre et encaissé : le paysage solitaire et déchiré au milieu duquel il se trouve ajoute encore à l'effet de terreur que produit l'abîme , et qu'on éprouve , malgré soi , au milieu de cette solitude et de ce chaos.

Nous traversâmes le Pantenbrucke , nous nous enfonçâmes dans le Selbsanft , et , tout en côtoyant la petite rivière de Limmern , que nous franchîmes près de sa source , moi en sautant par-dessus , et Francesco et mon guide en relevant leurs pantalons, nous nous engageâmes dans les neiges qui étaient tombées trois jours auparavant : heureusement notre guide avait fait cent fois ce chemin pour passer du

Linthal dans les Grisons , de sorte que, quoique tout chemin tracé eût disparu , il nous dirigea , avec un instinct de montagnard incroyable , au milieu des glaces , des roches et des précipices , jusqu'au sommet de la montagne , d'où nous découvrîmes alors toute la vallée du Rhin : trois heures après nous étions à Ilanz , première ville que l'on rencontre sur le Rhin : nous descendîmes à l'hôtel du Lion.

Le lendemain , nous partîmes pour Reichenau , où nous arrivâmes à midi.

Ce petit village du canton des Grisons n'a de remarquable que l'anecdote étrange à laquelle son nom se rattache. Vers la fin du dernier siècle , le bourgmestre Scharner , de Coire , avait établi une école à Reichenau ; on était en quête dans le canton d'un professeur de français , lorsqu'un jeune homme se présenta à M. Boul , directeur de l'établissement , porteur d'une lettre de recommandation signée par le bailli Aloys Toost de Zitzers : il était Français , parlait comme sa langue maternelle l'anglais et l'allemand , et pouvait , outre ces trois langues , professer les mathématiques , la physique et la géographie. La trouvaille était trop rare et trop merveilleuse pour que le directeur du collège la laissât échapper ; d'ailleurs , le jeune homme était modeste dans ses prétentions ; M. Boul fit prix avec lui à 1,400 francs par an , et le nouveau professeur , immédiatement installé , entra en fonctions.

Ce jeune professeur était Louis-Philippe d'Orléans , duc de Chartres , aujourd'hui roi de France.

Ce fut, je l'avoue , avec une émotion mêlée de fierté que sur les lieux mêmes , dans cette chambre située au milieu du corridor , avec sa porte d'entrée à deux battants , ses portes latérales à fleurs peintes , ses cheminées placées aux angles , ses tableaux Louis XV entourés d'arabesques d'or , et son plafond ornementé , que dans cette chambre , dis-je , où avait professé le duc de Chartres , je me fis donner des renseignements sur cette singulière vicissitude d'une fortune royale qui , ne voulant pas mendier le pain de l'exil , l'avait dignement acheté de son travail ; un seul professeur , collègue du duc d'Orléans et un seul écolier , son élève , existaient encore en 1832 , époque à laquelle je visitai leur collège ; le professeur est le romancier Zschokke , et l'écolier le bourgmestre Tscharner , fils de celui-là même qui avait fondé l'école. Quant au digne bailli Aloys Toost , il est mort en 1827 , et a été enterré à Zitzers , sa ville natale.

Aujourd'hui il ne reste plus rien à Reichenau du collège où professa un futur roi de France , si ce n'est la chambre d'étude que nous avons décrite , et la chapelle attenante au corridor , avec sa tribune et son autel surmonté d'un crucifix peint à fresque. Quant au reste des bâtiments , ils sont devenus une espèce de villa , appartenant au colonel Pastaluzzi ;

et ce souvenir , si honorable pour tout Français qu'il mérite d'être rangé parmi nos souvenirs nationaux , menacerait de disparaître avec la génération de vieillards qui s'éteint , si nous ne connaissions un homme au cœur artiste , noble et grand , qui ne laissera rien oublier , nous l'espérons , de ce qui est honorable pour lui et pour la France.

Cet homme , c'est vous , monseigneur Ferdinand d'Orléans , vous qui , après avoir été notre camarade de collège , serez aussi notre roi ; vous qui , du trône où vous monterez un jour , toucherez d'une main à la vieille monarchie , et de l'autre à la jeune république ; vous qui hériteriez des galeries où sont renfermées les batailles de Taillebourg et de Fleurus , de Bovines et d'Aboukir , d'Azincourt et de Marengo ; vous qui n'ignorez pas que les fleurs de lis de Louis XIV sont les fers de lance de Clovis ; vous qui savez si bien que toutes les gloires d'un pays sont des gloires , quel que soit le temps qui les a vues naître et le soleil qui les a fait fleurir ; vous enfin qui de votre bandeau royal pourrez lier deux mille ans de souvenirs , et en faire le faisceau consulaire des licteurs qui marcheront devant vous.

Alors il sera beau à vous , monseigneur , de vous rappeler ce petit port isolé où , passager battu par la mer de l'exil , matelot poussé par le vent de la proscription , votre père a trouvé un si noble abri contre la tempête : il sera grand à vous , monseigneur ,

d'ordonner que le toit hospitalier se relève pour l'hospitalité, et sur la place même où croule l'ancien édifice, d'en élever un nouveau destiné à recevoir tout fils de proscrit qui viendrait, le bâton de l'exil à la main, frapper à ses portes, comme votre père y est venu, et cela quelles que soient son opinion et sa patrie, qu'il soit menacé par la colère des peuples, ou poursuivi par la haine des rois.

Car, monseigneur, l'avenir serein et azuré pour la France qui a accompli son œuvre révolutionnaire, est gros de tempêtes pour le monde; nous avons tant semé de libertés dans nos courses à travers l'Europe, que la voilà qui, de tous côtés, sort de terre, comme les épis au mois de mai, si bien qu'il ne faut qu'un rayon de notre soleil pour mûrir les plus lointaines moissons; jetez les yeux sur le passé, monseigneur, et ramenez-les sur le présent: avez-vous jamais senti plus de tremblements de trônes et rencontré par les grands chemins autant de voyageurs découronnés? Vous voyez bien, monseigneur, qu'il vous faudra fonder un jour un asile, ne fût-ce que pour les fils de roi dont les pères ne pourront pas, comme le vôtre, être professeurs à Reichenau.

PAULINE.

Le même soir j'allai coucher à Coire , et le lendemain , grâce à une voiture que j'eus grand'peine à me procurer dans la capitale des Grisons , j'arrivai vers les onze heures du matin à Ragatz. Ce n'était pas ce petit bourg qui m'appelait , car il n'a rien de remarquable , si ce n'est l'aspect de la Tamina , qui , à quelques pas de l'auberge du Sauvage , sort furieuse de la gorge profonde où elle roule encaissée pendant trois ou quatre lieues , et va se jeter dans le Rhin ; mais les bains de Pfeffers , dont la situation pittoresque attire autant de curieux au moins que l'efficacité de leurs eaux amène de malades ; aussi partîmes-nous immédiatement pour Valenz , où nous arrivâmes après une heure de montée par une pente roide , étroite et bordée de précipices , et une autre heure

de marche faite au milieu de charmantes prairies : une lieue au delà , la terre semble tout à coup manquer , et à neuf cents pieds au-dessous de soi , au fond d'une étroite crevasse . on aperçoit le toit couvert d'ardoises de l'établissement , qui a l'aspect d'un monastère ; un petit sentier taillé dans la montagne , et coquettement sablé , offre un chemin facile à la descente , et qui peut durer dix minutes.

Les propriétaires de ces bains , qui rapportent par an de douze à quinze mille francs de rente , sont des moines d'un couvent voisin : comme la saison commençait à s'avancer , ils n'avaient plus que cinq ou six malades allemands et deux voyageurs français. Voyant que l'établissement tenait à la fois de l'auberge et de l'hospice , je prévins que je dînerais et coucherais ; on me fit répondre que , dans une heure , mon couvert serait , à mon choix , mis à la table d'hôte ou dans ma chambre : espérant , d'après ce qu'on m'avait dit , rencontrer deux compatriotes dans la salle commune , je priai qu'on m'y réservât une place , et je me mis immédiatement en quête des curiosités qu'on m'avait promises.

Nous descendîmes d'abord dans une chambre basse destinée à servir de salon aux malades , qui non-seulement se traitent par les bains , mais encore prennent les eaux en boisson. Comme cette salle n'était pas encore terminée , elle n'offrait rien de bien curieux intérieurement , mais on ouvrit la

porte, et la chose changea. Cette porte donnait sur une espèce d'abîme au fond duquel roulait la Tamina, entraînant avec elle des rochers qu'elle arrondit en les frottant sur son lit de marbre noir. En face, à quarante pas à peu près, s'ouvrait le souterrain conduisant aux sources thermales, qui sont sur la rive opposée : pour arriver jusqu'à ces sources, on a jeté un pont de planches assez mal assujetties sur des coins enfoncés dans les rochers, qui, longeant d'abord la rive gauche de la rivière, forme, au bout de douze ou quinze pas, un coude, s'étend en travers du précipice, va chercher un appui sur la rive droite, et offre sa surface étroite et glissante à ceux qui veulent s'enfoncer comme Énée dans cette espèce d'ancre cuméen : ce pont, au reste, n'a d'autre parapet que les conduits mêmes par lesquels arrive l'eau.

Je regardais à deux fois avant de m'aventurer sur cette route tremblante et suspendue, lorsque le garçon des bains, voyant ma crainte, me dit qu'une dame venait d'y passer il n'y avait pas dix minutes, et cela sans la moindre hésitation ; on comprend que dès lors je ne pouvais honorablement reculer ; aussi empoignant la rampe à peu près comme un homme qui se noie prend la perche, je me cramponnai si bien des pieds et des mains, que j'atteignis sans accident l'autre côté de la Tamina.

Nous continuâmes alors de suivre ce dangereux

chemin , et nous nous engageâmes sous cette gorge infernale, entendant gronder sous nos pieds le torrent , que nous n'osions regarder de peur des vertiges : il était juste une heure de l'après-midi , de sorte que les rayons du soleil tombant perpendiculairement sur Pfeffers , pénétraient à travers les crevasses des deux montagnes , qui , en se rapprochant dans quelque cataclysme , ont formé la voûte de ce corridor étrange , et l'éclairant sur certains points , rendaient visible la profonde obscurité du reste du chemin : tout à coup mon guide me fit remarquer deux ombres qui , pareilles à Orphée et à Eurydice , semblaient remonter de l'enfer ; elles venaient à nous du fond de la caverne , et chaque fois qu'elles passaient sous un de ces soupiraux , elles s'illuminaient d'un jour blafard qui n'avait rien de vivant. Nous nous arrêtâmes pour contempler cet épisode du poème du Dante , car rien ne m'empêchait de croire que c'étaient Paolo et Francesca qui , conjurés au nom de leur amour , accouraient , comme dit le poète , d'une aile ferme et rapide et pareils à deux colombes qui s'abattent. A mesure qu'elles venaient à moi , rentrant dans l'ombre ou ressortant dans la lumière, elles prenaient des aspects différents et plus fantastiques les uns que les autres ; enfin elles s'approchèrent , et comme le retentissement de leurs pas s'éteignait dans le bruit de la Tamina , on eût dit qu'elles ne touchaient pas la

terre. A quelques pas de nous elles s'arrêtèrent , et comme nos deux groupes étaient chacun sous un rayon de jour , je reconnus Alfred de N***, ce jeune peintre que j'avais tenté de joindre à Fluelen , et qui m'avait échappé en lançant lui-même sa barque sur le lac : à son bras s'appuyait sa mystérieuse compagne , qui , en nous voyant et en me reconnaissant sans doute, s'arrêta, hésitant à continuer son chemin ; cependant il n'y avait pas moyen de nous éviter l'un l'autre ; nous étions dans un passage plus étroit et plus dangereux encore que celui de Laïus et d'OEdipe ; et tout ce que nous pouvions faire , c'était de ne pas disputer le frivole avantage des vains honneurs du pas. En conséquence , nous nous rangeâmes contre le mur , et force fut au couple voyageur de passer devant nous ; alors Pauline , car on se rappelle que c'était le nom que le conducteur de la voiture de Lausanne m'avait dit être celui de la même dame , baissa sur son visage le voile vert de son chapeau , et changeant de côté pour prendre le bord du précipice, elle passa devant nous si rapidement qu'on eût dit un fantôme , mais cependant point si rapidement encore que je ne pusse voir son visage gracieux , mais pâle , et presque mourant. Je crus le reconnaître , et je tressaillis , car il était évident que cette femme était frappée dans les sources de la vie , et que quelque maladie organique la conduisait lentement au tombeau. Quant à Alfred, en passant devant

moi il avait pris ma main et l'avait serrée, sans cependant me donner d'autres preuves, que ce signe certain, mais muet, de reconnaissance et d'amitié. Je ne comprenais rien à tout ce mystère, qui cependant, je le pensais bien, devait s'éclaircir un jour, et je regardais mon ami s'éloigner avec sa compagne, qui, exempte de terreur et semblant déjà appartenir à un autre monde, marchait ou plutôt glissait sans crainte sur ce chemin si dangereux même pour les gens du pays, qu'en face de nous était une croix indiquant qu'un ouvrier qui passait à l'endroit où nous étions avec une charge de pierres, était tombé, et s'était brisé dans sa chute. Nous restâmes un instant ainsi immobiles, jusqu'à ce que nous les eussions perdus de vue, puis nous reprîmes notre chemin.

Il continua de s'enfoncer sous cette voûte, qui, en certains endroits, a jusqu'à sept cents pieds de hauteur. Après un quart d'heure de marche à peu près, car la marche est retardée par les précautions qu'il faut prendre, notre guide ouvrit une porte, et nous entrâmes dans le caveau de la source : quoique l'eau qui s'en échappe n'ait que trente-cinq ou trente-sept degrés de chaleur, la vapeur renfermée dans cet étroit espace en rend l'atmosphère insupportable et même dangereuse, puisqu'en la quittant on en retrouve une autre, presque glacée. Nous reffermâmes en conséquence la porte en toute hâte, et nous rentrâmes plus émerveillés, comme cela

arrive souvent , du chemin qui nous avait conduits , que du but auquel nous étions arrivés.

Le diner n'étant point encore tout à fait servi , je profitai de ce répit pour lâcher le robinet d'une baignoire , et , afin de ne pas perdre une minute , je me couchai au-dessous de lui. La chose est d'autant plus commode , que l'eau arrivant à la chaleur naturelle des bains , n'a pas besoin d'être mélangée.

Je passai mon temps à chercher à me rappeler sur quel boulevard, dans quel spectacle, à quel bal j'avais vu cette femme qui craignait tant de se laisser reconnaître ; mais son visage était perdu dans un flot de souvenirs si lointains , que ma recherche fut vaine : j'étais au plus profond de mes remembrances , lorsqu'on vint m'annoncer que le diner était servi. Comme je comptais la retrouver à table , et là poursuivre mes investigations , je ne m'en inquiétai pas davantage , et m'habillant aussi rapidement que possible , je suivis le porteur de la nouvelle.

J'entrai dans une salle à manger immense , où était dressée une table de trente ou quarante personnes , mais dont , pour le moment , un tiers seulement était occupé : les convives étaient , comme je l'ai dit , cinq ou six malades allemands , et les deux pères qui faisaient les honneurs de la maison : après avoir salué tout le monde avec l'étiquette requise , je demandai si je n'aurais pas le plaisir de dîner avec deux compatriotes : on me dit alors qu'effec-

tivement ils avaient d'abord manifesté l'intention de s'arrêter jusqu'au soir à Pfeffers, mais qu'ils avaient tout à coup changé d'avis, et venaient de partir à l'instant même, sans prendre autre chose qu'un bouillon qu'ils s'étaient fait porter dans leur chambre. Décidément la misanthropie de nos voyageurs était pour moi seul.

Je m'en consolai en causant tout le temps du dîner avec un jeune officier suisse, qui était le seul de toute l'honorable société qui parlât le français : je m'étonnai d'abord de la pureté de son langage : mais il m'apprit bientôt que, quoique au service de la confédération, il était mon compatriote, et avait fait son éducation militaire sous l'empereur. Je l'avais pris pendant une heure, à sa figure réjouie et à son excellent appétit, pour un touriste comme moi ; aussi fus-je fort étonné, au moment où nous nous levâmes de table, de voir deux domestiques s'approcher de lui, le prendre par-dessous les bras et le conduire à la cheminée. Il était complètement paralysé de la jambe gauche.

Lorsqu'il fut assis, il se tourna de mon côté, et voyant que je l'avais suivi des yeux avec étonnement, il se mit à sourire avec mélancolie.

— Vous voyez, me dit-il, un pauvre impotent qui vient chercher à Pfeffers une santé qu'il n'y retrouvera probablement pas.

— Et qu'avez-vous donc ? lui dis-je ; si jeune et

si vigoureux de reste : un coup de pistolet?... un duel?...

— Oui, un duel avec Dieu, un coup de pistolet tiré des nuages.

— Eh ! m'écriai-je, seriez-vous le capitaine Buchwalder ?

— Hélas ! oui.

— C'est vous qui avez été frappé de la foudre sur le Sentis ?

— Justement.

— Mais j'ai entendu parler de cette terrible histoire.

— Alors vous en voyez le héros.

— Seriez-vous assez bon pour me donner quelques détails ?

— A vos ordres.

Je m'assis près du capitaine Buchwalder, il alluma sa pipe, moi mon cigare, et il commença en ces termes.

UN COUP DE TONNERRE.

Si nous étions au sommet du moindre monticule, au lieu d'être enterrés dans cette fosse, me dit le capitaine, je vous montrerais le *Sentis* : vous le reconnaîtrez facilement, au reste, car c'est le plus haut des trois pics qui s'élèvent au nord-ouest, à quelques lieues, derrière le lac de Wallenstad : sa plus grande hauteur est de sept mille sept cent vingt pieds au-dessus du niveau de la mer ; il sépare le canton de Saint-Gall de celui d'Appenzell, et au nord et à l'est demeure éternellement couvert de neiges et de glaciers.

Chargé par la république de faire des observations météorologiques sur les différentes montagnes de la Suisse, le 2 juin dernier, à trois heures du matin, je partis de Alt-Saint-Johann avec dix hommes et

mon domestique pour aller planter mon signal sur le pic le plus élevé du Sentis. Ces dix hommes portaient mes vivres, ma tente, ma pelisse, mes couvertures et mes instruments, parmi lesquels mon domestique et moi nous nous étions réservé les plus précieux : mes guides, habitués à franchir tous les jours la montagne pour se rendre de Saint-Gall dans l'Appenzell, m'avaient assuré, en nous mettant en chemin, que l'ascension ne nous offrirait aucune difficulté. Nous marchions donc en toute confiance, lorsque nous nous aperçûmes, au tiers de notre route à peu près, que de nouvelles neiges tombées depuis quelques jours couvraient entièrement les sentiers frayés, de sorte qu'il fallait avancer au hasard. Nous nous aventurâmes sur ces pentes solitaires et glissantes, et dès les premiers pas que nous y fîmes nous devinâmes les dangers et les fatigues réservés à notre voyage. En effet, après une demi-heure de marche à peu près, nous trouvâmes que la neige se glaçait de plus en plus, et il nous fallut l'enfoncer pour continuer notre route ; ce travail indispensable non-seulement dévorait tout notre temps, mais encore nous exposait sans cesse et de plus en plus ; car sous ce tapis inconnu, sans vestiges, étendu sur la montagne ainsi qu'un linceul, comment deviner les torrents et les précipices ? Cependant Dieu nous protégea ; après sept heures d'une marche cruelle, nous atteignîmes le plateau de la montagne. J'or-

donnai aussitôt à mes hommes d'allumer un grand feu , de tirer les vivres des paniers et de ranimer leurs forces ; vous comprenez qu'ils ne se firent pas prier pour m'obéir ; quant à moi , je pris un verre de vin à peine , et, inquiet de la place où je pourrais établir mon camp, je cherchai un endroit propice à mes observations : je ne tardai pas à le trouver , j'en marquai le centre avec mon bâton ferré , et je revins près de mes hommes : ils avaient fini leur repas. Nous retournâmes ensemble à la place marquée ; je leur fis enlever la neige sur une circonférence de trente-cinq à quarante pieds : je déployai ma machine, j'accomplis mon installation , et , tranquille désormais sur mon logement , je congédiaï mes dix hommes , qui retournèrent à Alt-Saint-Johann, et je restai seul avec Pierre Gobat, mon domestique : c'était un brave homme qui me servait depuis trois ans, et m'était si dévoué que je pouvais compter sur lui en toute circonstance.

Vers le soir nous vîmes s'amonceler autour de nous un brouillard épais et froid si compacte qu'il bornait notre vue à un rayon de vingt-cinq ou trente pieds. Il dura deux jours et deux nuits, nous occasionnant un état de malaise dont vous ne pouvez vous faire aucune idée , les brumes des montagnes et de l'Océan étant pires que la pluie; car la pluie ne peut traverser la toile d'une tente, tandis que ces brumes pénètrent partout , vous glacent jusqu'au cœur , et

jettent sur les objets un voile triste et sombre qui s'étend bientôt jusqu'à l'âme.

Pendant la troisième nuit, inquiet de l'obstination de ce brouillard, je me levai plusieurs fois pour examiner le ciel ; enfin, vers les trois heures du matin, il me sembla voir scintiller quelques étoiles. Je restai debout pour m'en assurer : bientôt une lueur blanche apparut à l'orient, une main invisible tira le rideau de vapeurs qui m'enveloppait, mon horizon s'étendit, et le soleil se leva sur une chaîne de glaciers qui semblaient perdus dans ses rayons. Le ciel resta ainsi pur et dégagé jusqu'à dix heures du matin ; mais alors les nuages commencèrent à m'entourer de nouveau ; toute la journée je me retrouvai plongé dans ce chaos de brouillards ; aussitôt le coucher du soleil, les vapeurs se dissipèrent de nouveau, j'eus un instant de crépuscule magnifique ; mais presque aussitôt la nuit s'empara de l'espace, et je me couchai espérant pour le lendemain une plus belle et plus complète journée.

Je me trompais : ce singulier phénomène se renouvela tous les matins pendant un mois ; pendant un mois j'eus le courage de rester ainsi, n'ayant que le sommeil pour refuge contre l'ennui et pour consolation contre l'isolement. Enfin, le 4 juillet, au soir, il tomba une pluie diluvienne, et le froid et le vent s'augmentèrent à un tel point que nous ne pûmes dormir, et que Gobat et moi passâmes la nuit à assu-

rer notre tente par de nouvelles cordes enroulées aux pieux qui la maintenaient. A quatre heures du matin, la montagne s'entoura de brouillards, qui, malgré le vent, restèrent condensés autour de nous; de temps en temps, à l'ombre qu'ils jetaient en passant, nous devinions que des nuages sombres passaient au-dessus de nos têtes; mais nous jugions par cette ombre même que la bise les emportait si rapidement, qu'ils n'auraient sans doute pas le temps de se former en orage.

Cependant de plus épaisses masses, s'avancant de l'est, vinrent à leur tour, mais lentement et marchant contre le vent, poussées par un courant supérieur. Arrivées au-dessus du Sentis, elles parurent s'arrêter, la pluie perça notre brume, et le tonnerre commença de gronder dans le lointain : bientôt les sifflements du vent se mêlèrent aux éclats de la foudre, et tout annonça qu'une fête terrible allait être donnée par le ciel à la terre. Tout à coup la pluie se changea en grêle, et cette grêle tomba en telle abondance, qu'elle couvrit, en dix minutes, tout le sommet de la montagne d'une couche de grêlons gros comme des pois et ayant près de deux pouces d'épaisseur. Je reconnus tous les symptômes d'un orage furieux; je me réfugiai avec mon domestique dans ma tente, et j'en fermai toutes les issues pour que l'ouragan n'eût aucune prise sur elle. Un instant il se fit un profond silence, et Gobat croyant que

l'orage était passé voulut se lever pour aller rouvrir la porte ; je le retins : je sentais que ce calme n'était qu'un temps de repos : la nature haletante respirait un instant, mais pour recommencer la lutte. En effet, à huit heures du matin, le tonnerre gronda de nouveau, plus rapproché et plus violent, et se fit entendre ainsi sans interruption jusqu'à six heures du soir. En ce moment, lassé de la reclusion à laquelle la tempête m'avait condamné pendant dix heures, je sortis pour examiner le ciel ; il me parut un peu plus tranquille ; alors je pris une sonde de fer, et j'allai à quelques pas de notre tente mesurer la profondeur de la neige ; elle avait diminué de trois pieds dix pouces depuis le 1^{er} juillet. A peine avais-je pris cette mesure que la foudre éclata au-dessus de ma tête ; je jetai loin de moi l'instrument de fer qui me valait cette reprise d'hostilités, je me réfugiai dans la tente, où je trouvai Gobat à genoux près de notre dîner qu'il avait préparé, mais auquel le dernier coup de tonnerre avait ôté l'appétit. Il me demanda, moitié par signes, moitié verbalement, si je voulais manger ; mais comme je n'étais pas moi-même sans inquiétude, je lui répondis que je n'avais pas faim, et me couchai sur une planche, qui interceptait toujours tant soit peu l'humidité et le froid de la terre ; alors Gobat se rapprocha de moi et s'étendit à mes côtés. En ce moment, nous fûmes plongés tout à coup dans une obscurité pareille à la nuit ;

un nuage épais, noir comme une fumée, enveloppait le Sentis; la pluie et la grêle tombèrent par torrents, le vent gémit et siffla, mille éclairs se croisèrent comme les fusées d'un feu d'artifice, il faisait clair comme au milieu d'un incendie; nous voulions nous parler; mais nous pouvions à peine nous entendre, car la foudre, heurtant ses éclats contre eux-mêmes, allait répercuter tous les coups dans les flancs de la montagne, qui, au milieu de ce fracas horrible et de ce chaos infernal, semblait parfois tressaillir sur sa base. Je compris alors que nous étions dans le cercle de l'orage même; nous l'entendions rugir, et nous le voyions flamboyer tout autour de nous; enfin sa violence devint telle, que Gobat effrayé me demanda si nous ne courions pas danger de mort. J'essayai de le rassurer en lui racontant que même chose qui nous arrivait était arrivée à MM. Biot et Arago, pendant leurs observations sur les Pyrénées; la foudre était même tombée sur leur tente, mais avait glissé sur la toile, et s'était éloignée d'eux sans les toucher; j'achevais à peine ce récit qu'un coup terrible éclata; il me sembla que notre tente se brisait; Gobat jeta un cri de douleur: au même instant un globe de feu m'apparut courant de sa tête à ses pieds, et moi-même je me sentis frappé à la jambe gauche d'une commotion électrique; je me tournai vers mon compagnon, et, éclairé par la déchirure de la toile, je le vis tout sillonné du passage de la

foudre ; le côté gauche de sa figure était marqué de taches brunes et rougeâtres ; ses cheveux, ses cils et ses sourcils étaient crispés et brûlés, ses lèvres étaient d'un bleu violet, sa poitrine se soulevait encore par instants, haletant comme un soufflet de forge ; mais bientôt elle s'affaissa, la respiration s'éteignit, et je sentis toute l'horreur de ma position ; je souffrais horriblement moi-même, je connaissais trop les effets de la foudre pour ne pas sentir que j'étais cruellement blessé ; mais cependant j'oubliai tout pour essayer de porter quelque secours à l'homme que je voyais mourir, et qui était plutôt mon ami que mon domestique. Je l'appelais, je le secouais, il ne répondait pas, et cependant son œil droit ouvert, brillant, plein d'intelligence encore, était tourné de mon côté et semblait implorer mon aide ; quant à l'œil gauche, il était fermé ; je soulevai sa paupière, il était pâle et terne ; je supposai alors que la vie s'était réfugiée dans le côté droit et un instant je conservai cet espoir ; car j'essayai de fermer cet œil ouvert et qui me regardait toujours ; mais il se rouvrit ardent et animé : trois fois je renouvelai cette expérience, trois fois le même regard vivant repoussa la paupière. J'étais frappé d'une terreur incroyable, car il me semblait qu'il y avait quelque chose d'inférieur dans ce qui m'arrivait ; alors je portai la main sur son cœur, il ne battait plus ; je piquai le corps, les membres, les lèvres de

Gobat avec la pointe d'un compas , mais le sang ne vint pas , il resta immobile ; c'était la mort , la mort que je voyais et à laquelle je ne pouvais croire , car cet œil toujours ouvert protestait contre elle , et lui donnait un démenti. Je ne pus supporter cette vue plus longtemps , je jetai mon mouchoir sur sa figure , et je revins à mes propres douleurs : ma jambe gauche était paralysée , et j'y sentais un frémissement de muscles , un bouillonnement de sang extraordinaire ; la circulation s'arrêtait et montait refoulée vers mon cœur , qui battait d'une manière insensée : un tremblement général et désordonné s'empara de moi ; je me couchai croyant que j'allais mourir.

Au bout de quelques instants l'orage redoubla de violence , et le vent devint si impétueux qu'il emporta comme des feuilles sèches les pierres qui assujettissaient ma tente ; aussitôt la toile se souleva. Je songeai rapidement à la situation où je me trouverais , si ce seul et dernier abri allait être emporté dans le précipice : cette idée me rendit des forces surhumaines ; je saisis une des cordes qui la retenaient aux pierres que le vent avait emportées , je me jetai à terre , la maintenant de mes deux mains ; mais sentant les forces me manquer , je la tournai autour de ma jambe droite , et , me roidissant de tout mon corps , j'attendis ainsi trois quarts d'heure à peu près que l'ouragan se calmât ; pendant tout ce temps , et malgré moi , j'eus les yeux fixés sur Gobat , que

je m'attendais à tout moment à voir remuer ; mais mon attente fut trompée , il était bien mort.

Ce qui se passa en moi pendant ces trois quarts d'heure , voyez-vous , je ne puis vous le dire ; le naufragé qui se noie , le voyageur assassiné au coin d'un bois , l'homme qui sent la lave miner le rocher sur lequel il a cherché un refuge, en ont seuls une idée. Je sentais ma jambe tellement paralysée que je pouvais à peine la mouvoir ; j'étais enchaîné à ma place , condamné à mourir lentement près de mon domestique mort ; et la seule chance de secours et de salut que j'eusse était qu'un pâtre égaré dans la montagne s'approchât de ma tente, ou qu'un voyageur curieux gravit le sommet du Sentis, et me trouvât à moitié mort : mais cette chance était bien désespérée, car depuis trente-deux jours que j'avais établi ma demeure sur ce pic, je n'avais aperçu que des chamois et des vautours.

Pendant que ma pensée errante courait après chaque espoir de salut , une douleur aiguë fit tréssaillir ma jambe paralysée , il me semblait qu'on m'enfonçait dans les veines des aiguilles d'acier ; c'était le sang qui faisait des efforts naturels pour reprendre sa circulation interrompue, et qui , pénétrant dans les vaisseaux , allait ranimer la sensibilité engourdie des muscles et des nerfs. A mesure que le sang regagnait le terrain perdu, l'oppression diminuait, les battements de mon cœur reprenaient

quelque forme et quelque raison , et à chaque élan-
cement une nouvelle force m'était rendue ; au bout
d'un quart d'heure à peu près je parvins à plier le
genou et à mouvoir le pied , mais chaque essai de
ce genre m'arrachait un cri ; néanmoins dès ce mo-
ment ma résolution fut prise , j'attendis vingt minutes
encore peut-être pour reprendre de nouvelles forces ,
je dénouai la corde qui attachait ma jambe droite à
la tente , et lorsque je crus pouvoir me tenir debout ,
je me levai.

Le premier moment fut plein d'éblouissement et
de faiblesse , mais enfin je me remis ; je dépouillai
ma pelisse et mes bas de peau , je chaussai des bottes
à crampons , et à l'aide de mon bâton de montagne
je me traînai hors de la tente ; je la chargeai de nou-
velles pierres pour assurer le mieux possible l'abri
où j'allais laisser mon pauvre compagnon ; enfin ,
espérant toujours qu'il n'était pas mort , mais seule-
ment en léthargie , je le couvris de toutes mes four-
rures pour le garantir de la pluie et du froid , puis
bouclant sur mes épaules la sacoche qui contenait
mes papiers , passant mon thermomètre en bandou-
lière , je me mis en route , essayant de m'orienter au
milieu de ce chaos , mais c'était chose impossible.
Je me remis à la miséricorde du Seigneur , et au
milieu d'une pluie effroyable , entouré d'un brouil-
lard qui ne me permettait pas de distinguer les
objets les plus proches , ne faisant pas un mouve-

ment qui ne fût une douleur, un pas qui ne fût une incertitude, je me hasardai à descendre, à l'aide de mon bâton ferré, le pic escarpé et nu, sans savoir même de quel côté je me dirigeais et si j'étais bien dans la ligne des chalets de Gemplut. En effet, au bout de dix minutes de marche à peine, je me trouvais au milieu de rochers et de précipices; partout des abîmes que je devine plutôt que je ne les vois; cependant je vais toujours, je me traîne d'un rocher à l'autre, je me laisse glisser quand la pente est trop rapide pour m'offrir un point d'appui; chaque pas m'enfoncé dans un labyrinthe dont je ne connais ni la profondeur ni l'issue; enfin, ruisselant de pluie, me soutenant à peine, je me trouve sur une esplanade formée par deux rochers, l'un au-dessus de ma tête, l'autre sous mes pieds, tout autour le vide.

Alors le courage est prêt à m'abandonner, comme l'a fait la force. Un frisson court par tout mon corps, mon sang se glace; cependant j'explore avec attention l'espace d'impasse dans laquelle je suis enfermé; je m'avance sur ses bords, je me cramponne aux fissures d'une roche, je me suspends au-dessus de l'abîme, je cherche avidement des yeux un passage: à quelque distance seulement est une ouverture verticale et sombre, une gueule de caverne, de trois pieds de largeur à peu près, qui descend je ne sais où, dans un précipice peut-être;

mais n'importe , je suis si accablé , si endolori , si insouciant et même si désireux peut-être d'une mort prompte , que je sens que si j'étais près de cette ouverture , je fermerais les yeux et me laisserais glisser ; mais cette ouverture est à vingt-cinq ou trente pieds de moi ; pour l'atteindre , il faut que je retourne en arrière , que je graviisse ces rochers que j'ai descendus avec tant de peine . Je fais un dernier effort , je rappelle tout mon courage , je rampe , je me traîne , et , haletant , couvert de sueur , j'arrive enfin à cette crevasse , et sans regarder où elle conduit , je m'assieds sur la pente , et sans autre prière que ces mots : Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! je ferme les yeux et je me laisse glisser . Je descends ainsi quelques secondes , tout à coup une impression glacée se fait sentir , en même temps mes pieds sont arrêtés par un corps solide ; je rouvre les yeux , je suis au fond d'un ravin rempli d'eau et formé par le rapprochement de deux parois ; je ne distingue rien au reste , je suis dans une caverne , où viennent se répercuter le mugissement du vent et le fracas du tonnerre . Au milieu de tous ces bruits confus , je distingue cependant celui d'une cascade qui tombe et rejaillit ; puisqu'elle descend , il y a un passage ; s'il y a un passage , je le trouverai , et alors je descendrai comme elle , dussé-je bondir et me briser comme elle de rochers en rochers ; ma dernière ressource , c'est le lit du torrent : sur les

mains, sur les pieds, assis, à genoux, rampant, m'attachant aux pierres, aux racines, aux mousses, je me traîne, je descends deux ou trois cents pas, puis la force me manque, mes bras se roidissent, ma jambe paralysée me pèse, je sens que je vais m'évanouir, et, convaincu que j'ai fait tout ce que peut faire un homme pour disputer son existence à la mort, je jette un dernier cri d'adieu au monde, et je me laisse tomber.

Je ne sais combien de minutes je roulai, comme un rocher détaché de sa base, car presque aussitôt je perdis la connaissance et avec elle le sentiment du temps et de la douleur.

Quand je revins à moi, j'étais étendu au bord du torrent. J'éprouvais une sensation indéfinissable de malaise ; cependant je m'e relevai : pendant mon évanouissement, un coup de vent avait chassé le brouillard qui enveloppait la montagne, et en regardant au-dessous de moi je vis, à vingt pas à peu près, l'extrémité des rochers, et au delà une pente douce et couverte de neige ; à cet aspect, auquel je ne pouvais croire, mon cœur reprend la vie, mes membres leur chaleur, mon sang circule ; j'avance jusqu'au bord du rocher, il domine à pic cette pente bienheureuse de la hauteur de douze ou quinze pieds à peu près. Dans toute autre circonstance, et avant que le tonnerre m'eût ôté la faculté d'un membre, je n'eusse fait qu'un bond : la neige était

un lit étendu pour me recevoir ; mais , en ce moment , je ne pouvais risquer ce saut sans risquer en même temps de me briser ; je regardai donc de tous côtés, et, à quelque distance, je vis un endroit moins escarpé ; je me cramponnai aux inégalités de la pierre, je fis un dernier effort, et je touchai enfin cette neige, qui était pour moi ce que la terre ferme est pour le naufragé.

Mes premiers instants furent tous au repos, tous au bonheur de vivre encore, quelque estropié et souffrant que je fusse ; puis, ce moment de repos pris, mes actions de grâce rendues à Dieu, je me mis en quête d'une pierre carrée qui pût me servir de traîneau ; je ne tardai pas à la trouver ; je m'assis dessus, et lui donnant moi-même l'impulsion, je me laissai couler sur la pente, me servant de mon bâton ferré pour diriger ma course, qui ne se termina qu'à l'endroit où finissait la neige ; je fis ainsi trois quarts de lieue en moins de dix minutes. Arrivé aux bruyères, je me relevai, je cheminai quelque temps à travers des ravins, des rochers, des pentes arides ou gazonnées ; puis enfin je reconnus le sentier que nous avions suivi un mois auparavant ; je le pris, et, vers deux heures de l'après-midi, j'arrivai aux chalets de Gemplut.

J'entrai dans la première chaumière, et j'y trouvai deux hommes : ils me reconnurent pour le jeune major qui avait passé par chez eux pour aller faire

des expériences sur la montagne : je leur racontai l'accident qui nous était arrivé , et malgré la tempête qui continuait de gronder, j'obtins d'eux qu'ils partiraient à l'instant même pour porter des secours à Gobat : ils se mirent en route devant moi, et lorsque je les eus perdus de vue, je descendis de mon côté jusqu'à Alt-Saint-Johann, où j'arrivai à trois heures presque mourant. En me regardant devant une glace, je fus effrayé de moi-même; mes yeux étaient hagards, la sclérotique en était devenue jaune; mes cheveux, mes cils et mes sourcils étaient brûlés, j'avais les lèvres noires comme des charbons; outre cela, j'éprouvais une douleur affreuse à la hanche gauche; j'y portai la main; j'ôtai mon pantalon : c'était là que le feu électrique avait frappé, laissant comme marque de son passage une large et profonde brûlure.

Je me couchai, croyant que je pourrais dormir; mais à peine avais-je fermé les yeux, que des rêves plus effroyables encore que la réalité venaient s'emparer de mon esprit; je les rouvrais alors, mais la réalité succédait aux rêves, je crus que je devenais fou, j'avais la fièvre et le délire.

A dix heures, le messager que j'avais dépêché en arrivant aux chalets de Gemplut revint; nos deux hommes étaient de retour : ils avaient trouvé Gobat, il était mort : en conséquence, ils étaient revenus tous les deux pour chercher du renfort, afin de rap-

porter ma tente, mes instruments et mes effets. Le lendemain, 6 juillet, à deux heures du matin, ils partirent au nombre de douze d'Alt-Saint-Johann, où ils étaient de retour à trois heures, rapportant le corps de mon pauvre domestique. Le médecin qu'on avait appelé pour moi fit l'inspection et l'autopsie du corps : il constata que le cadavre avait les sourcils, les cheveux et la barbe brûlés ; que les narines et les lèvres étaient d'un rouge noirâtre ; que le côté gauche, et surtout la partie supérieure de la cuisse, étaient sillonnés d'ecchymoses profondes, que la peau de l'extrémité supérieure en était brûlée, dure et racornie comme du cuir dans une circonférence de quatre pouces ; que les traits de la face n'étaient point altérés, et conservaient plutôt l'apparence du sommeil que l'aspect de la mort. Quant à l'autopsie, elle montra le cœur gorgé de sang noir, ainsi que les poumons, qui cependant étaient mous et sains.

Quant à moi, pour le moment, mon état n'était guère meilleur : huit jours entiers je restai entre la vie et la mort ; enfin un peu de mieux se déclara, mais j'étais complètement paralysé de la cuisse gauche. Aussitôt que je fus transportable, je me fis conduire ici, où vous voyez que l'influence des eaux a déjà produit son effet, puisque, en dédommagement sans doute de l'usage de ma jambe, elle m'a rendu celui de l'estomac.

POURQUOI JE N'AI PAS CONTINUÉ LE DESSIN.

Je passai une partie de la nuit à écrire le récit de mon jeune compatriote, et j'y mis surtout cette promptitude afin de lui conserver, autant que possible, la couleur terrible et simple qu'il avait prise en passant par sa bouche; malheureusement, ce qui augmente surtout l'intérêt dans pareille relation, c'est qu'elle soit faite par celui-là même qui en est le héros. Cette lutte du courage intelligent et de la destruction aveugle, ce combat de l'homme et de la nature, grandit démesurément le vaincu, et Ajax se cramponnant à son rocher, et criant à la tempête : J'échapperai malgré les dieux, est plus magnifique qu'Achille traînant sept fois Hector autour des murailles de Troie.

Le lendemain je ne voulus point partir sans avoir

déjeuné avec le major Buchwalder, dont la plus grande douleur était l'inactivité à laquelle le condamnait sa blessure ; cependant il avait grand espoir d'être rendu, pour le printemps de 1833, à ses travaux, car il commençait à pouvoir s'appuyer sur sa jambe, dans laquelle la sensibilité revenait chaque jour davantage ; il m'en voulut donner une preuve en me conduisant jusqu'à la porte des bains ; mais arrivé là, nous étions au bord du cercle de Popilius, défense expresse lui était faite par la faculté de le franchir, et, rappelé à son propre malheur par la grande faculté de locomotion que Dieu a accordée à mes jambes, il prit mélancoliquement congé de moi, par le souhait antique : *I pede fausto*.

Après avoir fait quelques pas, nous nous arrêtâmes pour jeter un dernier regard sur le rocher à pic qui domine de la hauteur de mille pieds à peu près le cours de la Tamina ; ce rocher, coupé comme avec une scie, semble le fragment d'un rempart gigantesque, au sommet duquel, comme une guérite de factionnaire, s'élève une petite cabane dont les deux tiers posent sur le sol, et dont l'autre tiers est suspendu sur le précipice ; dans cette dernière partie une trappe a été pratiquée, et pendant que nous cherchions dans quel but pouvait avoir été établie cette trappe qui, vu la distance, nous apparaissait à peine comme un point noir, elle donna passage à un objet qui nous parut d'abord gros

comme un manche à balai, et qui, se détachant des régions supérieures et tombant dans le lit de la rivière, se trouva être, lorsqu'il fut arrivé à sa destination, un sapin de la plus grande taille, dépouillé de ses branches, et tout préparé pour une construction quelconque. L'arbre tomba debout au milieu du cours de la Tamina; oscilla quelque temps, puis, prenant son parti, se coucha dans la rivière comme dans un lit. Aussitôt les eaux bouillonneuses le soulevèrent ainsi qu'une plume, et l'emportèrent avec elles, rapide comme une flèche. Plusieurs sapins suivirent immédiatement le premier et s'éloignèrent incontinent par la même route. Nous comprîmes alors que les paysans, pour s'épargner la peine du transport jusqu'à Ragatz, chargeaient la Tamina de cet office, dont, comme on le voit, grâce à sa rapidité même, elle s'acquittait en conscience.

Comme ce spectacle, qui nous avait étonnés d'abord, ne nous offrait pas une grande variété de détails, nous nous engageâmes bientôt dans une route opposée à celle que nous avions prise pour venir, et qui, au lieu de nous mener à la plaine par une pente douce, nous y conduisit par un escalier rapide et taillé dans le roc. Nous suivîmes ses zigzags pendant une demi-heure à peu près, puis nous nous trouvâmes enfin au niveau de la petite cabane aux sapins.

En revenant à Malans, nous passâmes près du

château de Wartenstein, qui appartient, nous dit-on, au couvent de Pfeffers ; nous traversâmes une petite montagne qui se nomme , je crois , Bruder , puis nous arrivâmes au Zolbruck , et enfin à Malans , où je ne trouvai rien de remarquable , si ce n'est une pluie comme jamais je n'en avais vu .

Cela ne m'empêcha pas de trouver un homme et une voiture ; je m'inquiétai d'abord en voyant qu'elle ne pouvait contenir que deux personnes ; mais le conducteur me tira d'embarras en me disant qu'il conduirait sur le brancard ; je lui demandai combien il évaluait le rhume qu'il devait infailliblement attraper ; il fit son prix à cinq francs, je le payai d'avance, tant j'étais sûr qu'il ne pouvait manquer de gagner son argent.

Je ne m'étais pas trompé , nous eûmes un si pitoyable temps que je n'eus pas le courage d'aller visiter en passant à Mayenfeld la grotte de Fleisch , remarquable cependant par ses stalactites ; à Saint-Lucien de Steik nous vîmes en passant la forteresse destinée à mettre de ce côté la Suisse à l'abri d'un coup de main de la part de l'Autriche , qui , à cette époque , avait manifesté quelques velléités hostiles envers la république. Six pièces de canon avaient été établies là provisoirement , et , à tout hasard , tournaient leurs gueules du côté de l'Empire. Il est vrai qu'elles se gardaient toutes seules , ce qui leur ôtait un peu l'air formidable qu'elles s'efforçaient de pren-

dre. Dix minutes après, nous entrâmes dans la principauté de Lichtenstein.

Quelque envie que j'eusse de gagner le plus promptement possible le lac de Constance, force me fut de m'arrêter à Vadutz ; depuis notre départ il pleuvait à verse, et le cheval et le conducteur refusèrent obstinément de faire un pas de plus, sous le prétexte, la bête, qu'elle entraît dans la boue jusqu'au ventre, et l'homme, qu'il était mouillé jusqu'aux os. Il y aurait vraiment eu au reste de la cruauté à insister.

Il ne fallut rien moins, je l'avoue, que cette considération philanthropique pour me déterminer à entrer dans la misérable auberge dont le bouchon avait arrêté net mon équipage ; ce n'était plus un de ces jolis chalets suisses qui n'ont contre eux que d'avoir été parodiés si souvent et si malheureusement dans nos jardins anglais. Depuis Saint-Lucien de Steik, nous avons quitté la république helvétique, et nous étions entrés dans la petite principauté de Lichtenstein, qui, toute libre qu'elle se vante d'être, me parut cependant relever de l'Empire par la malpropreté de ses habitants. A peine avais-je mis le pied dans l'allée étroite qui conduisait à la cuisine, laquelle était en même temps la salle commune aux voyageurs, que je fus aigrement pris à la gorge par une odeur de choucroute, qui venait m'annoncer d'avance, comme les cartes mises à la porte de certains restaurants, le menu de mon dîner. Or je

dirai de la choucroute ce que certain abbé disait des linandes , que , s'il n'y avait sur la terre que la choucroute et moi , le monde finirait bientôt.

Je commençai donc à passer en revue tout mon répertoire tudesque , et à l'appliquer à la carte d'une auberge de village ; la précaution n'était point inutile , car à peine fus-je assis à une table dont deux voituriers , premiers occupants , voulurent bien me céder un bout , qu'on m'apporta une pleine assiette creuse du mets en question ; heureusement j'étais préparé à cette infâme plaisanterie , et , de même que madame Geoffrin repoussa Gibbon , je repoussai le plat , qui fumait comme un Vésuve , avec un *nicht gut* si franchement prononcé qu'on dut me prendre pour un Saxon de pure race ; or les Saxons , pour la pureté du langage , sont à l'Allemagne ce que les Tourangeaux sont à la France.

Un Allemand croit toujours avoir mal entendu lorsqu'on lui dit qu'on n'aime pas la choucroute ; et lorsque c'est dans sa propre langue que l'on méprise ce mets national , on comprendra que son étonnement , pour me servir d'une expression familière à sa langue , se dresse en montagne.

Il y eut donc un instant de silence , de stupéfaction , pareil à celui qui aurait suivi un abominable blasphème , et pendant lequel l'hôtesse me parut occupée laborieusement à remettre sur pied ses idées bouleversées ; le résultat de ses réflexions fut une

phrase prononcée d'une voix si altérée, que les paroles en restèrent parfaitement inintelligibles pour moi, mais à laquelle la physionomie qui accompagnait ces paroles prêtait évidemment ce sens : Mais, mon Dieu, Seigneur, si vous n'aimez pas la choucroute, qu'est-ce que vous aimez donc ?

— *Alles, dies ausgenommen*, répondis-je ; ce qui veut dire pour ceux qui ne sont pas de ma force en philologie : Tout, excepté cela.

Il paraît que le dégoût avait produit sur moi le même effet que l'indignation sur Juvénal ; seulement, au lieu de m'inspirer le vers, il m'avait donné l'accent ; je m'en aperçus à la manière soumise avec laquelle l'hôtesse enleva la malheureuse choucroute. Je restai donc dans l'attente du second service, m'amusant, pour tuer le temps, à faire des boulettes à l'aide de mon pain et à déguster avec des grimaces de singe une espèce de piquette qui, parce qu'elle avait un abominable goût de pierre à fusil, et qu'elle demeurait dans une bouteille à long goulot, avait la fatuité de se présenter comme du vin du Rhin.

Quelque amusant que fût ce double exercice, je commençai à m'apercevoir, au bout d'une demi-heure, que l'hôtesse m'avait oublié. Je l'appelai.

— Eh bien ! lui dis-je.

— Eh bien ! fit-elle.

— Ce souper !

— Ah ! oui. Et elle me rapporta la choucroute.

Je pensais que, si je n'en faisais pas justice, elle me poursuivrait jusqu'au jour du jugement dernier. J'appelai donc un chien de la race de ceux du Saint-Bernard, qui, assis sur son derrière et les yeux fermés, se rôtissait obstinément le museau et les pattes devant un foyer à faire cuire un bœuf. A la première idée qu'il eut de mes bonnes intentions pour lui, il quitta la cheminée, vint à moi, et en trois coups de langue lappa le comestible qui faisait contestation.

— Bien, la bête ! fis-je en le caressant lorsqu'il eut fini ; et je rendis l'assiette vide à l'hôtesse.

— Et vous ? me dit-elle.

— Moi, je mangerai autre chose.

— Mais je n'ai pas autre chose, répondit-elle.

— Comment ! m'écriai-je du fond de l'estomac, vous n'avez pas des œufs ?

— Non.

— Des côtelettes ?

— Non.

— Des pommes de terre ?

— Non.

— Des... Une idée lumineuse me traversa l'esprit : je me rappelai qu'on m'avait recommandé de ne point passer dans la principauté de Lichtenstein sans manger de ses champignons, qui sont renommés à vingt lieues à la ronde ; seulement, lorsque je voulus mettre à profit ce bienheureux souvenir, il n'y eut qu'une difficulté, c'est que je ne me rappelai pas

plus en allemand qu'en italien le nom que j'avais si grand besoin de prononcer si je ne voulais pas aller coucher à jeun ; je restai donc la bouche ouverte sur le pronom indéfini.

— Des... des... Comment diable appelez-vous donc en allemand des ?...

— Des ?... répéta machinalement l'hôtesse.

— Eh ! pardieu ! oui, des... En ce moment mes yeux tombèrent sur mon album. Attendez, dis-je, attendez. Je pris alors mon crayon, et sur une belle feuille blanche je dessinai, avec tout le soin dont j'étais capable, le précieux végétal qui formait, pour le moment, le but de mes désirs ; aussi je puis dire que mon dessin approchait de la ressemblance autant qu'il est permis à l'œuvre de l'homme de reproduire l'œuvre de Dieu. Pendant ce temps, l'hôtesse me suivait des yeux avec une curiosité intelligente qui me paraissait du meilleur augure.

— Ah ! ia, ia, ia, dit-elle, au moment où je donnais le dernier coup de crayon au dessin.

Elle avait compris, l'honnête femme !...

Si bien compris, que cinq minutes après elle rentra avec un parapluie tout ouvert.

— Voilà, dit-elle.

Je jetai les yeux sur mon malheureux dessin, la ressemblance était parfaite.

— Allons, dis-je, vaincu comme Turnus, *adverso Marte*, rendez-moi la choucroute.

— La choucroute !

— Oui.

— Il n'y en a plus de choucroute, Dragon a mangé le reste.

Je trempai mon pain dans mon vin , et j'allai me coucher.

Avant de m'endormir , je jetai les yeux sur ma carte géographique ; elle me donna une singulière idée. Je recommandai à mon guide de me réveiller à trois heures du matin , afin d'avoir le temps de la mettre à exécution. Nous partîmes donc avant le jour , et le soleil ne nous rattrapa qu'en Autriche.

Je m'arrêtai un instant sur le pont de Felkirch , afin de plonger ma vue dans le Tyrol , dont les montagnes bleuâtres s'ouvrent pour laisser passer l'Ill , rivière tortueuse qui prend sa source dans la vallée de Paznaun , et va se jeter dans le Rhin entre Oberried et Renti ; puis je continuai ma course , conservant le Rhin à ma gauche , et voyant naître et s'enrichir sur sa rive occidentale ces magnifiques coteaux couverts de vignes , dont le vin petille dans des bouteilles de forme bizarre , et se verse dans des verres bleus qu'on appelle *rœmer* , parce qu'ils ont conservé la forme de la coupe dans laquelle buvait l'empereur romain , le jour de son élection. Depuis Defis le sol allait s'aplanissant : les montagnes s'ouvraient à droite et à gauche comme pour un pont ; on n'apercevait point encore le lac de Constance ,

mais on le devinait en voyant se dérouler cette vaste vallée qui mourait sur un horizon de plaines. A Lauterac seulement, nous commençâmes à apercevoir cette magnifique nappe d'eau, qui semble une partie du ciel encadrée dans la terre pour servir de miroir à Dieu. Enfin nous touchâmes ses rives à Bregenz, où je déjeunai.

Malgré le souper de perroquet que j'avais fait la veille, j'expédiai mon repas aussi militairement qu'il me fut possible. Puis aussitôt, laissant là mon homme et sa voiture, je dis adieu à l'Autriche, et me jetai dans un bateau qui me conduisit à la petite île de Lindau en Bavière. J'y touchai par conscience, je grimpai sur le premier monticule venu du sommet duquel je découvris, comme Robinson, mon île tout entière; puis, me remettant aussitôt en route, j'allai, à force de rames, aborder au bout d'une heure à cette langue de terre wurtembergeoise qui vient, s'amincissant entre deux rivières, lécher l'eau du lac; enfin, prenant une voiture à Oberndorf, je ne m'arrêtai que pour souper à Moesburg, dans le grand-duché de Bade.

J'étais parti le matin d'une principauté libre, j'avais longé une république, écorné un empire, déjeuné dans un royaume, et enfin j'étais venu me coucher dans un grand-duché, tout cela en dix-huit heures.

Le lendemain j'arrivai à Constance.

CONSTANCE.

Depuis longtemps ce nom résonnait mélodieusement à mon oreille, depuis longtemps, lorsque je pensais à cette ville, je fermais les yeux et je la voyais à ma fantaisie : il y a de ces choses et de ces lieux dont on se fait d'avance, sur leur nom plus ou moins sonore, une idée arrêtée : alors vous voyez, si c'est une femme, passer dans vos rêves une *péri* svelte, gracieuse, aérienne, aux cheveux flottants, aux vêtements diaphanes ; vous lui parlez, et sa voix est consolante ; si c'est une ville, vous voyez à l'horizon s'amasser des maisons aux pignons dentelés, s'élever des palais aux frêles colonnades, s'élancer des cathédrales aux hardis clochers ; vous marchez vers l'œuvre fantastique, vous atteignez ses murailles, vous entrez dans ses rues, vous visitez ses

monuments , vous vous asseyez sur ses tombes ; vous sentez circuler cette population qui est le sang de ses veines , vous entendez ce grand murmure qui est le battement de son cœur : à force de les voir ainsi dans vos songes , vierge et cité finissent par devenir pour votre esprit des réalités. Un beau jour, vous quittez votre ville natale , les hommes qui vous serrent la main , la femme qui vous presse sur son cœur, pour aller voir Constance ou la Guaccioli. Tout le long de la route , votre front est radieux , votre cœur est en fête, votre âme chante ; puis enfin vous arrivez devant votre déesse , vous entrez dans votre ville , une voix vous dit : La voilà ; et vous , tout étonné , vous répondez : Mais où donc est-elle ? C'est que chaque homme a sa double vue , ses yeux du corps et ses yeux de l'âme ; c'est que l'imagination , cette fille de Dieu , voit toujours au delà de la réalité , cette fille de la terre.

Enfin force me fut de croire que j'étais à Constance : c'était bien , du reste , le beau lac calme et transparent où la ville se mire ; c'étaient bien à sa droite ses plantureuses montagnes parsemées de châteaux ; c'étaient bien , à sa gauche , ses riches plaines brodées de villages : l'œuvre de la nature s'offrait à ma vue aussi large et aussi belle que je l'avais vue dans mes songes d'or ; il n'y avait que l'œuvre des hommes qu'un méchant enchanteur avait touchée de sa baguette , et qui s'était écroulée.

Alors, en voyant cette ville moderne si pauvre, si solitaire et si triste, je voulus du moins fouiller sa tombe et retrouver quelques-uns des ossements de la vieille ville ; je demandai qu'on me fit visiter cette basilique où le pape Martin V a été élu ; qu'on me montrât ce palais où l'empereur Sigismond avait tenu sa cour romaine. On me conduisit à une petite église sous l'invocation de saint Conrad, on me fit voir un grand bâtiment appelé la douane ; c'était là la basilique, c'était là le palais.

Il y avait dans l'église un beau calvaire peint par Holbein, deux petites statues d'argent représentant saint Conrad et saint Pilade, chacun de ces saints ayant une armoire pratiquée au milieu de la poitrine, et dans laquelle le sacristain enferme leurs propres reliques ; enfin, dans une petite châsse d'argent, on me fit voir les ossements de sainte Candide et de sainte Floride, toutes deux martyres.

Il y avait dans la douane, sous un dais qui n'a point été renouvelé depuis 1413, deux fauteuils que reléguerait dans son garde-meuble un rentier du Marais : et cependant, s'il faut en croire maître Jos Kastell, le cicerone de céans, c'est sur ces deux sièges décorés du nom de trônes que s'assirent

Ces deux moitiés de Dieu : le pape et l'Empereur.

En face et sur une estrade des espèces de figures de cire, remuant les yeux, les bras et les jambes,

sont censées représenter Jean Hus, Jérôme de Prague, son ami, et le dominicain Jean-Célestin Carceri, leur accusateur.

Du reste, et comme on le sait, l'œuvre la plus importante de ce concile, qui dura quatre ans, et qui réunit à Constance une si grande quantité de princes et de cardinaux, de chevaliers et de prêtres, que, dit naïvement une chronique manuscrite, on fut obligé de porter le nombre des courtisanes à deux mille sept cent quatre-vingt-huit, fut le jugement et le supplice de Jean Hus, recteur de l'université et prédicateur de la cour de Prague.

Le grand nombre de disciples qui s'étaient ralliés à cette nouvelle doctrine inquiéta le chef de la religion chrétienne : un aussi hardi docteur faisait pressentir la séparation qui allait briser l'unité de l'Église... Jean Hus annonçait Luther.

Il reçut donc l'invitation de se rendre à Constance pour se justifier de son hérésie devant le concile ; il ne refusa point d'obéir, mais il demanda un sauf-conduit, et cette lettre de l'empereur Sigismond, conservée dans les pièces de la procédure, lui fut octroyée comme gage de sûreté : c'était du reste ce même empereur Sigismond qui avait fui à Nicopolis, entraînant avec lui ses soixante mille Hongrois, et laissant Jean de Nevers et ses huit cents chevaliers français attaquer Bajazet et ses cent quatre-vingt-dix mille hommes.



Voici la lettre :

« Nous, Sigismond, par la grâce de Dieu, empereur romain, toujours auguste roi de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie; savoir faisons à tous princes ecclésiastiques, séculiers, ducs, margraves, comtes, barons, nobles, chevaliers, chefs, gouverneurs, magistrats, préfets, baillis, douaniers, receveurs, et tous fonctionnaires des villes, bourgs, villages et frontières, à toutes communautés et à leurs préposés, ainsi qu'à tous nos fidèles sujets qui verront le présent.

« Vénérables sérénissimes, nobles et chers fidèles.

« L'honorable maître Jean Hus de Bohême, bachelier de la sainte Écriture, et maître ès arts, porteur du présent, partant ces jours prochains pour le concile général qui aura lieu dans la ville de Constance, nous l'avons reçu et admis en notre protection et celle du saint-empire; nous le recommandons à vous tous ensemble, et à chacun à part avec plaisir, et vous enjoignons d'accueillir volontiers et traiter favorablement ledit maître Hus s'il se présente auprès de vous, et de lui donner aide et protection de bonne volonté en tout ce qui peut lui être utile pour favoriser son voyage tant par terre que par eau.

« En outre, c'est notre volonté que vous laissiez

passer, demeurer et repasser librement et sans obstacle, lui, ses domestiques, chevaux, chars, bagage, et tous autres effets quelconques à lui appartenant, en tous passages, portes, ponts, territoires, seigneuries, bailliages, juridictions, villes, bourgs, châteaux, villages et tous vos autres lieux, sans faire payer d'impôts, droits de chaussée, péages, tributs ou quelque autre charge que ce soit. Enfin de donner escorte de sûreté à lui et aux siens, s'il en est besoin.

« Le tout en l'honneur de Notre Majesté Impériale.

« Donné à Spire, le 9 octobre 1414, l'an 34 de notre règne hongrois, et l'an 5 de notre règne romain. »

Jean Hus, muni de ce sauf-conduit, arriva à Constance le 3 novembre, comparut devant le concile le 28 du même mois, fut mis en prison au couvent des Dominicains le samedi 26 juillet 1415, et n'en sortit que pour marcher à la mort. Le bûcher s'élevait à un quart de lieue de Constance, dans un endroit nommé le Brull; Jean Hus y monta tranquillement et se mit à genoux dessus; sommé une dernière fois d'abjurer sa doctrine, il répondit qu'il aimait mieux mourir que d'être perfide envers son Dieu, comme l'empereur Sigismond l'était envers lui; puis voyant que le bourreau s'approchait pour

mettre le feu , il s'écria trois fois : Jésus-Christ , fils du Dieu vivant , qui avez souffert pour nous , ayez pitié de moi. Enfin , lorsqu'il fut entièrement caché par les flammes , on entendit ces dernières paroles de martyr : Je remets mon âme entre les mains de mon Dieu et de mon Sauveur !

Cette exécution fut suivie de celle de Jérôme de Prague , son disciple et son défenseur : conduit au bûcher le 30 mai 1417, il marcha au supplice comme il serait allé à une fête. Le bourreau , selon la coutume , voulut allumer le bûcher par derrière ; mais Jérôme lui dit : Viens çà , maître , et allume le feu en face de moi ; car , si j'avais craint le feu , je ne serais pas ici.

Deux mois après leur mort , Jean XXIII trépassa à son tour , et , d'accusateur qu'il avait été devant les hommes , devint accusé devant Dieu.

Maintenant voulez-vous savoir ce qu'il avint lorsque le concile fut terminé , et que cette cour romaine , cette suite pontificale , ces comtes de l'Empire , ces barons et les chevaliers que vous avez vus l'autre jour à l'Opéra couverts d'or et de diamants voulurent quitter Constance ; pas autre chose que ce qui arrive parfois à un pauvre étudiant chez un restaurateur de la rue de la Harpe. Ni le pape , ni l'empereur Martin , ni Sigismond , ne purent payer la carte que leur apportèrent respectueusement les bourgeois de la ville ; ce que voyant les

susdits bourgeois, ils s'emparèrent, respectueusement toujours, de la vaisselle d'argent de l'Empereur, des vases sacrés du pape, des armures des comtes, des hardes des barons, des harnois des chevaliers.

Vous devinez que la désolation fut grande parmi la noble assemblée : Sigismond se chargea de tout arranger.

A cet effet il rassembla les magistrats et les bourgeois de la ville de Constance dans le bâtiment de la douane, où s'était tenu le concile, monta à la tribune, et dit qu'il répondait des dettes de tout le monde ; les bourgeois de la ville répliquèrent que c'était très-bien, qu'il ne restait plus qu'à trouver quelqu'un qui répondit du répondant.

L'Empereur fit alors apporter des ballots de draps, de soie, de damas et de velours, des housses, des rideaux et des coussins brodés d'or, les fit estimer par des experts, les déposa à la douane, s'engageant à les dégager dans l'année ; et, pour plus grande sûreté de la dette et comme preuve qu'il la reconnaissait, il fit apposer ses armes sur les caisses qui les renfermaient. Les bourgeois laissèrent sortir leurs royaux débiteurs.

Un an s'écoula sans qu'on entendit parler de l'empereur Sigismond ; au bout de cette année, on voulut vendre les objets restés en gage. Mais alors défense fut faite, de par Sa Majesté, de procéder

à cette vente, attendu que les armes apposées sur les ballots en faisaient la propriété de l'Empire et non celle de l'Empereur. Il y a aujourd'hui 417 ans que cette signification fut faite.

Les bourgeois de Constance espèrent que M. Duponchel à la centième représentation de *la Juive* dégagera les effets de l'empereur Sigismond.

NAPOLÉON LE GRAND ET CHARLES LE GROS.

Si vous voulez me suivre maintenant dans les rues tortueuses de Milan, nous nous arrêterons un instant en face de son dôme miraculeux ; mais , comme nous le reverrons plus tard et en détail , je vous inviterai à prendre promptement à gauche , car une de ces scènes qui se passent dans une chambre et qui retentissent dans un monde est prête à s'accomplir.

Entrons donc au Palais-Royal , montons le grand escalier , traversons quelques-uns de ces appartements qui viennent d'être si splendidement décorés par le pinceau d'Appiani : plus tard nous nous arrêterons devant ces fresques qui représentent les quatre parties du monde , et devant le plafond où s'accomplit le triomphe d'Auguste ; mais , à cette

heure, ce sont des tableaux vivants qui nous attendent, c'est de l'histoire moderne que nous allons écrire.

Entre-bâillons doucement la porte de ce cabinet, afin de voir sans être vus. C'est bien : vous apercevez un homme, n'est-ce pas ? et vous le reconnaissez à la simplicité de son uniforme vert, à son pantalon collant de cachemire blanc, à ses bottes assouplies et montant jusqu'au genou. Voyez sa tête modelée comme un marbre antique ; cette étroite mèche de cheveux noirs qui va s'amincissant sur son large front ; ces yeux bleus dont le regard s'use à percer le voile de l'avenir ; ces lèvres pressées, qui recouvrent deux rangées de perles dont une femme serait jalouse : quel calme ! c'est la conscience de la force, c'est la sérénité du lion. Quand cette bouche s'ouvre, les peuples écoutent ; quand cet œil s'allume, les plaines d'Austerlitz jettent des flammes comme un volcan ; quand ce sourcil se fronce, les rois tremblent. A cette heure, cet homme commande à cent vingt millions d'hommes, dix peuples chantent en chœur l'*hosanna* de sa gloire en dix langues différentes ; car cet homme, c'est plus que César, c'est autant que Charlemagne ; c'est Napoléon le Grand, le Jupiter Tonnant de la France.

Après un instant d'attente calme, il fixe ses yeux sur une porte qui s'ouvre ; elle donne entrée à un homme vêtu d'un habit bleu, d'un pantalon gris

collant , au-dessous du genou duquel montent en s'échancrant en cœur des bottes à la hussarde. En jetant les yeux sur lui , nous lui trouverons une ressemblance primitive avec celui qui paraît l'attendre. Cependant il est plus grand , plus maigre , plus brun ; celui-là , c'est Lucien , le vrai Romain , le républicain des jours antiques , la barre de fer de la famille (1).

Ces deux hommes , qui ne s'étaient pas revus depuis Austerlitz , jetèrent l'un sur l'autre un de ces regards qui vont fouiller les âmes ; car Lucien était le seul qui eût dans les yeux la même puissance que Napoléon.

Il s'arrêta après avoir fait trois pas dans la chambre. Napoléon marcha vers lui et lui tendit la main. — Mon frère , s'écria Lucien en jetant les bras autour du cou de son aîné ; mon frère ! que je suis heureux de vous revoir !

— Laissez-nous seuls , messieurs , dit l'empereur , faisant signe de la main à un groupe. Les trois hommes qui le formaient s'inclinèrent et sortirent sans murmurer une parole , sans répondre un mot. Cependant , ces trois hommes qui obéissaient ainsi à un geste , c'étaient Duroc , Eugène et Murat : un maréchal , un prince , un roi.

(1) Le prince de Canino n'avait point encore , à l'époque où j'écrivais ces lignes , publié ses Mémoires.

— Je vous ai fait mander, Lucien, dit Napoléon lorsqu'il se vit seul avec son frère.

— Et vous voyez que je me suis empressé de vous obéir comme à mon aîné, répondit Lucien.

Napoléon fronça imperceptiblement le sourcil.

— N'importe ! vous êtes venu, et c'est ce que je désirais, car j'ai besoin de vous parler.

— J'écoute, répondit Lucien en s'inclinant.

Napoléon prit avec l'index et le pouce un des boutons de l'habit de Lucien, et le regardant fixement : — Quels sont vos projets ? dit-il.

— Mes projets, à moi ? reprit Lucien étonné : les projets d'un homme qui vit retiré, loin du bruit, dans la solitude ; mes projets sont d'achever tranquillement, si je le puis, un poème que j'ai commencé.

— Oui, oui, dit ironiquement Napoléon, vous êtes le poète de la famille, vous faites des vers tandis que je gagne des batailles : quand je serai mort, vous me chanterez ; j'aurai cet avantage sur Alexandre, d'avoir mon Homère.

— Quel est le plus heureux de nous deux ?

— Vous, certes, vous, dit Napoléon en lâchant avec un geste d'humeur le bouton qu'il tenait, car vous n'avez pas le chagrin de voir dans votre famille des indifférents et peut-être des rebelles.

Lucien laissa tomber ses bras et regarda l'empereur avec tristesse.

— Des indifférents !... rappelez-vous le 18 brumaire... Des rebelles... et où jamais m'avez-vous vu évoquer la rébellion ?

— C'est une rébellion que de ne point me servir ; celui qui n'est point avec moi est contre moi. Voyons, Lucien ; tu sais que tu es parmi tous mes frères celui que j'aime le mieux ! (Il lui prit la main.) Le seul qui puisse continuer mon œuvre : veux-tu renoncer à l'opposition tacite que tu fais?... Quand tous les rois de l'Europe sont à genoux, te croirais-tu humilié de baisser la tête au milieu du cortège de flatteurs qui accompagnent mon char de triomphe ? Sera-ce donc toujours la voix de mon frère qui me criera : César, n'oublie pas que tu dois mourir ? Voyons, Lucien, veux-tu marcher dans ma route ?

— Comment Votre Majesté l'entend-elle ? répondit Lucien en jetant sur Napoléon un regard de défiance (1).

L'empereur marcha en silence vers une table ronde qui masquait le milieu de la chambre, et, posant ses deux doigts sur le coin d'une grande carte roulée, il se retourna vers Lucien, et lui dit :

→ Je suis au faite de ma fortune, Lucien ; j'ai conquis l'Europe, il me reste à la tailler à ma fan-

(1) Tous les détails de cet entretien m'ont été donnés par madame la duchesse d'Abrantès, aux *Mémoires* de laquelle je renverrais mes lecteurs, si je ne craignais pas que sa prose, si naïve, si vraie et si animée, ne fit par trop de tort à la mienne.

taisie ; je suis aussi victorieux qu'Alexandre, aussi puissant qu'Auguste, aussi grand que Charlemagne ; je veux et je puis. Eh bien !... Il prit le coin de la carte et la déroula sur la table avec un geste gracieux et nonchalant, choisissez le royaume qui vous plaira le mieux, mon frère, et je vous engage ma parole d'empereur que, du moment où vous me l'aurez montré du bout du doigt, ce royaume est à vous.

— Et pourquoi cette proposition à moi, plutôt qu'à tout autre de nos frères ?

— Parce que toi seul es selon mon esprit, Lucien.

— Comment cela se peut-il, puisque je ne suis pas selon vos principes ?

— J'espérais que tu avais changé depuis quatre ans que je ne t'ai vu.

— Et vous vous êtes trompé, mon frère ; je suis toujours le même qu'en 99 : je ne troquerais pas ma chaise curule contre un trône.

— Niais et insensé, dit Napoléon en se mettant à marcher et en se parlant à lui-même, insensé et aveugle, qui ne voit pas que je suis envoyé par le destin pour enrayer ce tombereau de la guillotine qu'ils ont pris pour un char républicain ! Puis, s'arrêtant tout à coup et marchant à son frère : — Mais laisse-moi donc t'enlever sur la montagne et te montrer les royaumes de la terre : lequel est mûr pour

ton rêve sublime? Voyons, est-ce le corps germanique, où il n'y a de vivant que ces universités, espèce de pouls républicain qui bat dans un corps monarchique? est-ce l'Espagne, catholique depuis le xiii^e siècle seulement, et chez laquelle la véritable interprétation de la parole du Christ germe à peine? est-ce la Russie, dont la tête pense peut-être, mais dont le corps, galvanisé un instant par le czar Pierre, est retombé dans sa paralysie polaire? Non, Lucien, non, les temps ne sont pas venus; renonce à tes folles utopies; donne-moi la main comme frère et comme allié, et demain je te fais le chef d'un grand peuple, je reconnais ta femme pour ma sœur, et je te rends toute mon amitié.

— C'est cela, dit Lucien, vous désespérez de me convaincre, et vous voulez m'acheter. L'empereur fit un mouvement. Laissez-moi dire à mon tour, car ce moment est solennel, et n'aura pas son pareil dans le cours de notre vie: je ne vous en veux pas de m'avoir mal jugé, vous avez rendu tant d'hommes muets et sourds en leur coulant de l'or dans la bouche et dans les oreilles, que vous avez cru qu'il en serait de moi ainsi que des autres. Vous voulez me faire roi, dites-vous? eh bien! j'accepte, si vous me promettez que mon royaume ne sera point une préfecture. Vous me donnez un peuple: je le prends, peu m'importe lequel, mais à la condition que je le gouvernerai selon ses idées et selon ses besoins; je

veux être son père, et non qu'il me craigne : du jour où j'aurai mis la couronne d'Espagne, de Suède, de Wurtemberg ou de Hollande sur ma tête, je ne serai plus Français, mais Espagnol, Allemand ou Hollandais ; mon nouveau peuple sera ma seule famille. Songez-y bien, alors nous ne serons plus frères selon le sang, mais selon le rang, vos volontés seront consignées à mes frontières ; si vous marchez contre moi, je vous attendrai debout : vous me vaincrez, sans doute, car vous êtes un grand capitaine, et le dieu des armées n'est pas toujours celui de la justice ; alors je serai un roi détrôné, mon peuple sera un peuple conquis ; et libre à vous de donner ma couronne et mon peuple à quelque autre plus soumis ou plus reconnaissant. J'ai dit.

— Toujours le même, toujours le même, murmura Napoléon ; puis tout à coup frappant du pied : Lucien, vous oubliez que vous devez m'obéir comme à votre père, comme à votre roi.

— Tu es mon aîné, non mon père ; tu es mon frère, non mon roi : jamais je ne courberai la tête sous ton joug de fer, jamais, jamais !

Napoléon devint affreusement pâle, ses yeux prirent une expression terrible, ses lèvres tremblèrent.

— Réfléchissez à ce que je vous ai dit, Lucien.

— Réfléchis à ce que je vais te dire, Napoléon : tu as mal tué la république, car tu l'as frappée sans oser la regarder en face ; l'esprit de liberté que tu

crois étouffé sous ton despotisme grandit, se répand, se propage ; tu crois le pousser devant toi, il te suit par derrière ; tant que tu seras victorieux , il sera muet ; mais vienne le jour des revers , et tu verras si tu peux t'appuyer sur cette France que tu auras faite grande, mais esclave. Tout empire élevé par la force et la violence doit tomber par la violence et la force. Et toi , toi , Napoléon qui tomberas du faite de cet empire, tu seras brisé (prenant sa montre et l'écrasant contre terre), brisé, vois-tu, comme je brise cette montre, tandis que nous, morceaux et débris de ta fortune, nous serons dispersés sur la surface de la terre parce que nous serons de ta famille, et maudits parce que nous porterons ton nom. Adieu, sire !

Lucien sortit.

Napoléon resta immobile et les yeux fixes ; au bout de cinq minutes, on entendit le roulement d'une voiture qui sortait des cours du palais ; Napoléon soupira.

— Quel est ce bruit ? dit-il à l'huissier qui entr'ouvrit la porte.

— C'est celui de la voiture du frère de Votre Majesté qui repart pour Rome.

— C'est bien, dit Napoléon ; et sa figure reprit ce calme impassible et glacial sous lequel il cachait, comme sous un masque, les émotions les plus vives.

Dix ans étaient à peine écoulés que cette prédic-

tion de Lucien s'était accomplie. L'empire élevé par la force avait été renversé par la force , Napoléon était brisé, et cette famille d'aigles, dont l'aire était aux Tuileries, s'était éparpillée, fugitive, proscrite et battant des ailes sur le monde. Madame mère, cette Niobé impériale qui avait donné le jour à un empereur, à trois rois, à deux archiduchesses, s'était retirée à Rome, Lucien dans sa principauté de Canino, Louis à Florence, Joseph aux États-Unis, Jérôme en Wurtemberg, la princesse Éliisa à Baden, madame Borghèse à Piombino, et la reine de Hollande au château d'Arenenberg.

Or, comme le château d'Arenenberg est situé à une demi-lieue seulement de Constance, il me prit un grand désir de mettre mes hommages aux pieds de cette majesté déchuë, et de voir ce qui restait d'une reine dans une femme, lorsque le destin lui avait arraché la couronne du front, le sceptre de la main et le manteau des épaules; et de cette reine surtout, de cette gracieuse fille de Joséphine Beauharnais, de cette sœur d'Eugène, de ce diamant de la couronne de Napoléon.

J'en avais tant entendu parler dans ma jeunesse comme d'une belle et bonne fée, bien gracieuse et bien secourable, et cela par les filles auxquelles elle avait donné une dot, par les mères dont elle avait racheté les enfants, par les condamnés dont elle avait obtenu la grâce, que j'avais un culte pour elle.

Joignez à cela le souvenir de romances que ma sœur chantait, qu'on disait de cette reine, et qui s'étaient tellement répandues de ma mémoire dans mon cœur, qu'aujourd'hui encore, quoiqu'il y ait vingt ans que j'ai entendu ces vers et cette musique, je répéterais les uns ou je noterais les autres sans transposer un mot, sans oublier une note. C'est que des romances de reine, c'est qu'une reine qui chante, cela ne se voit que dans les *Mille et une Nuits*, et cela était resté dans mon esprit comme un étonnement doré.

Il était trop matin pour me présenter en personne au château ; j'y déposai ma carte, et je sautai dans un bateau qui me conduisit en une heure à l'île Reichenau.

C'est dans une petite église située au milieu de l'île que sont déposés les restes de Charles le Gros, cinquième successeur de Charles le Grand ; son épitaphe, qu'on lit dans le chœur, au-dessous d'un portrait qui passe pour le sien, raconte toute son histoire. La voici traduite textuellement :

« Charles le Gros, neveu de Charles le Grand, entra puissamment dans l'Italie, qu'il vainquit, obtint l'empire et fut couronné César à Rome ; puis, son frère Ludwig de Germanie, étant mort, il devint, par droit d'hérédité, maître de la Germanie et de la Gaule. Enfin, manquant à la fois par le génie, par le cœur et par le corps, un jeu de fortune le jeta du

faite de ce grand empire dans cette humble retraite, où il mourut abandonné de tous les siens, l'an de Notre-Seigneur 888. »

Comme il n'y avait rien autre chose à voir dans l'église ni dans l'île, nous remontâmes dans la barque, et fîmes voile pour Arenemberg.

En entrant au château de Volberg, qu'habite madame Parquin, lectrice de la reine et sœur du célèbre avocat de ce nom, je trouvai une invitation à dîner chez madame de Saint-Leu et des lettres de France : l'une d'elle contenait l'ode manuscrite de Victor Hugo sur la mort du roi de Rome.

Je la lus en me rendant à pied chez la reine Hortense (1).

(1) Nos lecteurs s'apercevront facilement que ces chapitres ont été écrits en 1834, et par conséquent avant les événements de Strasbourg.

UNE EX-REINE.

Le château d'Arenenberg n'est point une résidence royale, c'est une jolie maison qui pourrait appartenir indifféremment à M. Aguado, à M. de Schickler ou à Scribe : ainsi l'émotion que j'éprouvai appartenait tout entière à une cause morale qui remuait ma pensée, et nullement aux objets physiques qui frappaient mes yeux.

Cette émotion était telle, qu'après avoir désiré ardemment voir madame de Saint-Leu, au moment où ce désir allait être réalisé, je m'arrêtais à chaque pas pour retarder le moment de l'entrevue, plongeant mes yeux dans chaque échappée de vue, regardant sans distinguer, et bien plus disposé à retourner en arrière qu'à continuer mon chemin : c'est que j'étais sur le point de voir se réaliser une chi-

mère ou de perdre une illusion ; c'est que j'aimais presque autant m'en aller à l'instant avec un doute que de me retirer plus tard avec un désenchantement. Tout à coup, à trente pas de moi, au détour d'une allée, j'aperçus trois femmes et un jeune homme : mon premier mouvement fut de fuir ; mais il était trop tard, j'avais été vu ; je sentis le ridicule d'une pareille retraite, je fixai les yeux sur le groupe qui s'avançait, je reconnus instinctivement la reine, je marchai vers elle.

Certes elle ne se doutait guère, en venant au-devant de moi, de ce qui se passait alors dans mon âme ; elle était loin de penser qu'au jour de sa puissance jamais homme, entrant dans la salle de réception du château de La Haye, et s'approchant du trône où elle était assise dans toute la majesté du pouvoir, dans toute la splendeur de la beauté, n'avait ressenti une émotion pareille à celle que j'éprouvais ; tous les sentiments généreux que renferme le cœur de l'homme, l'amour, le respect, la piété, se pressaient sur mes lèvres : j'étais prêt à tomber à genoux, et certes je l'eusse fait si elle eût été seule.

Elle vit probablement ce qui se passait en moi ; car elle sourit ineffablement en me tendant la main.

— Vous êtes mille fois bon, me dit-elle, de ne point passer près d'une pauvre proscrite sans la venir voir.

C'était moi qui étais bon , c'était de son côté qu'était la reconnaissance : bien , mon cœur ; cette fois tu ne t'étais pas trompé , jeune homme , c'est la reine de ton enfance , gracieuse et bonne ; poète , c'est ce son de voix , c'est ce regard que tu as rêvés à la fille de Joséphine ; laisse battre librement ton cœur ; une fois la réalité s'est trouvée à la hauteur du songe ; regarde , écoute , sois heureux !

La reine s'appuya sur mon bras , elle me conduisit , car je ne voyais pas ; nous marchâmes ainsi je ne sais combien de temps , puis nous rentrâmes dans le salon. La première chose qui rappela mes esprits , qui arrêta mes pensées , qui fixa mes yeux , fut un magnifique portrait.

— Oh ! voilà qui est beau ! m'écriai-je.

— Oui ! dit madame de Saint-Leu ; c'est Bonaparte au pont de Lodi.

— Ce tableau doit être de Gros , n'est-ce pas ?

— De lui-même !

— Fait d'après nature , sans doute : c'est trop merveilleux de ressemblance et de modelé pour ne pas être ainsi.

— L'empereur a posé trois ou quatre fois.

— Il a eu cette patience !

— Gros avait trouvé un excellent moyen pour cela.

— Lequel ?

— Il le faisait asseoir sur les genoux de ma mère.

Voyez-vous cette fille qui me parle de sa mère, qui est Joséphine, de son beau-père, qui est Napoléon, qui me fait assister à cette scène de ménage, qui me montre le lion doux et apprivoisé, l'empereur sur les genoux de l'impératrice, et, devant eux, Gros, l'homme de Jaffa, d'Eylau et d'Aboukir, son pinceau à la main, fixant sur la toile cette tête large à contenir le monde : et tout cela n'était pas un rêve ?

J'allai m'asseoir dans un coin, et, laissant tomber mon front entre mes deux mains, je restai abîmé dans un océan de pensées. Lorsque je revins à moi et que je levai les yeux, je vis que madame de Saint-Leu me regardait en souriant : elle comprenait trop bien les causes d'une pareille inconvenance pour attendre de moi des excuses, que je ne pensais, du reste, aucunement à lui faire. Elle se leva et vint à moi.

— Voulez-vous me suivre ? me dit-elle.

— Oh ! certes.

— Venez !

— Et quelle merveille allez-vous me faire voir ?

— Mon reliquaire impérial.

Elle me conduisit devant un meuble fermé comme une bibliothèque, avec des carreaux de vitre, et sur chaque planche duquel, ainsi que sur une étagère, étaient rangés des objets qui avaient appartenu à Joséphine ou à Napoléon.

D'abord c'était , dans un portefeuille marqué d'un J et d'un N , la correspondance intime de l'empereur et de l'impératrice. Toutes les lettres étaient autographes , datées des champs de bataille de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, écrites sur l'affût d'un canon , les pieds dans le sang ; et toutes contenaient un mot de la victoire. Puis , des pages d'amour , mais de cet amour profond , ardent , passionné , comme le ressentaient Werther , René , Antony. Quelle organisation immense que celle de cet homme , qui renfermait à la fois tant de choses dans la tête et dans le cœur !

C'était ensuite le talisman de Charlemagne ; or , c'est tout une histoire que celle de ce talisman ; écoutez-la :

Lorsqu'on ouvrit , à Aix-la-Chapelle, le tombeau dans lequel avait été inhumé le grand empereur , on trouva son squelette revêtu de ses habits romains ; il portait sa double couronne de France et d'Allemagne sur son front desséché ; il avait au côté , près de sa bourse de pèlerin , Joyeuse , cette bonne épée avec laquelle , dit le moine de Saint-Denis , il coupait en deux un chevalier tout armé ; ses pieds reposaient sur le bouclier d'or massif que lui avait donné le pape Léon , et à son cou était suspendu le talisman qui le faisait victorieux. Ce talisman était un morceau de la vraie croix , qui lui avait envoyé l'impératrice Irène. Il était renfermé dans une éme-

raude , et cette émeraude était suspendue par une chaîne à gros anneaux d'or. Les bourgeois d'Aix-la-Chapelle le donnèrent à Napoléon lorsqu'il fit son entrée dans leur ville , et Napoléon, en 1814, jeta en jouant cette chaîne autour du cou de la reine Hortense , lui avouant que , le jour d'Austerlitz et de Wagram, il l'avait portée lui-même sur sa poitrine , comme il y a neuf cents ans le faisait Charlemagne.

C'était enfin la ceinture qui ceignait ses reins aux Pyramides ; c'était l'anneau de mariage qu'il avait passé lui-même au doigt de la veuve de Beauharnais ; c'était le portrait du roi de Rome , brodé par Marie-Louise, sur lequel s'était reposé son dernier regard. Cet œil d'aigle s'était fermé sur le même objet que j'avais à mon tour sous les yeux ; sa bouche mourante avait touché ce satin, son dernier soupir l'avait humecté ; et il y avait un mois à peine que l'enfant était mort à son tour, les yeux sur le portrait de son père. Le temps et la liberté nous révéleront peut-être le secret providentiel de ce double trépas ; en attendant , prosternons-nous et adorons.

Je demandai à voir l'épée rapportée de Sainte-Hélène par Marchand, et léguée par le duc de Reichstadt au prince Louis ; mais la reine n'avait point encore reçu ce don mortuaire, et craignait de ne le recevoir jamais.

La cloche du dîner sonna.

— Déjà! m'écriai-je.

— Vous reverrez tout cela demain , me dit-elle.

Après le dîner nous rentrâmes au salon. Au bout de dix minutes, on annonça madame Récamier. Celle-là était encore une reine , reine de beauté et d'esprit ; aussi la duchesse de Saint-Leu la reçut-elle en sœur.

J'ai beaucoup entendu discuter l'âge de madame Récamier : il est vrai que je ne l'ai vue que le soir, vêtue d'une robe noire , la tête et le cou enveloppés d'un voile de la même couleur ; mais à la jeunesse de sa voix , à la beauté de ses yeux , au modèle de ses mains , je parierais pour vingt-cinq ans.

Aussi fus-je bien étonné d'entendre ces deux femmes parler du Directoire et du consulat comme de choses qu'elles avaient vues. Enfin , l'on pria madame de Saint-Leu de se mettre au piano.

— Cela vous fera-t-il plaisir ? dit-elle en se retournant vers moi , à demi levée et attendant ma réponse.

— Oh ! oui , répondis-je en joignant les mains.

Elle chanta plusieurs romances dont elle avait dernièrement composé la musique.

— Si j'osais vous demander une chose ? lui dis-je à mon tour.

— Eh bien ! que me demanderiez-vous ?

— Une de vos anciennes romances.

— Laquelle ?

Vous me quittez pour marcher à la gloire.

— O mon Dieu ! mais c'est du plus loin qu'il me souviennne ; cette romance est de 1809. Comment faites-vous pour vous la rappeler , vous étiez à peine né lorsqu'elle était en vogue.

— J'avais cinq ans et demi ; mais parmi les romances que chantait ma sœur , mon aînée de quelques années , c'était ma romance de prédilection.

— Il n'y a qu'un inconvénient ; c'est que je ne me la rappelle plus.

— Je me la rappelle , moi.

Je me levai , et m'appuyant sur le dos de sa chaise , je commençai à lui dicter les vers.

Vous me quittez pour marcher à la gloire ;
Mon triste cœur suivra partout vos pas ;
Allez , volez au temple de Mémoire ;
Suivez l'honneur , mais ne m'oubliez pas.

— Oui , c'est cela , me dit la reine avec tristesse.
Je continuai.

A vos devoirs comme à l'amour fidèle,
Cherchez la gloire , évitez le trépas ;
Dans les combats où l'honneur vous appelle
Distinguez-vous , mais ne m'oubliez pas.

— Ma pauvre mère ! soupira madame de Saint-Leu.

Que faire , hélas ! dans mes peines cruelles ?
Je crains la paix autant que les combats :
Vous y verrez tant de beautés nouvelles ,
Vous leur plairez !... mais ne m'oubliez pas.

Oui , vous plairez et vous vaincrez sans cesse ,
Mars et l'Amour suivront partout vos pas ;
De vos succès gardez la douce ivresse ,
Soyez heureux , mais ne m'oubliez pas .

La reine passa la main sur ses yeux pour essuyer
une larme .

— Quel triste souvenir ! lui dis-je .

— Oh ! oui , bien triste ! Vous savez qu'en 1808
les bruits du divorce commençaient à se répandre ,
ils étaient venus frapper ma mère au cœur , et voyant
l'empereur prêt à partir pour Wagram , elle pria
M. de Ségur de lui faire une romance sur ce départ ;
il lui apporta les paroles que vous venez de dire ,
ma mère me les donna pour que j'en fisse la mu-
sique , et la veille du départ de l'empereur , je les
lui chantai . Ma pauvre mère ! je la vois encore ,
suivant sur la figure de son mari , qui m'écoutait
soucieux , l'impression que lui faisait cette romance ,
qui s'appliquait si bien à la situation de tous deux .
L'empereur l'écouta jusqu'au bout ; enfin , lorsque
le dernier son du piano se fut éteint , il alla vers ma
mère . — Vous êtes la meilleure créature que je
connaisse , lui dit-il ; puis l'embrassant au front en
souponnant , il rentra dans son cabinet ; ma mère
fondit en larmes ; car de ce moment elle sentit
qu'elle était condamnée . Vous concevez maintenant
ce qu'il y a pour moi de souvenir dans cette ro-
mance , et en me la disant , vous venez de toucher

toutes les cordes de mon cœur comme un clavier.

— Mille pardons ; comment n'ai-je pas deviné cela ? je ne demande plus rien.

— Si fait, dit la reine en se replaçant à son piano, si fait ; tant d'autres malheurs sont venus passer sur celui-là, que c'est un de ceux sur lequel j'arrête ma mémoire avec le plus de douceur ; car ma mère, quoique séparée de l'empereur, en fut toujours aimée.

Elle laissa courir ses doigts sur le piano, un prélude plaintif se fit entendre, puis elle chanta avec toute son âme, avec le même accent qu'elle dut chanter devant Napoléon !

Je doute que jamais homme ait ressenti ce que j'éprouvai dans cette soirée.

UNE PROMENADE DANS LE PARC D'ARENEMBERG.

Madame la duchesse de Saint-Leu m'avait invité à déjeuner pour le lendemain matin , à dix heures ; comme j'avais passé une partie de la nuit à écrire mes notes , j'arrivai quelques minutes après l'heure indiquée ; j'allai m'excuser de l'avoir fait attendre , ce qui était d'autant moins pardonnable qu'elle n'était plus reine ; mais elle me rassura avec une bonté parfaite , me disant que le déjeuner n'était que pour midi , et que si elle m'avait invité pour dix heures , c'était afin d'avoir tout le temps de causer avec moi : en même temps elle me proposa une promenade dans le parc ; je lui répondis en lui offrant mon bras .

Nous fîmes à peu près cent pas en silence , le premier je l'interrompis :

— Vous aviez quelque chose à me dire, madame la duchesse ?

— C'est vrai , dit-elle en me regardant , je voulais vous parler de Paris ; qu'y avait-il de nouveau quand vous l'avez quitté ?

— Beaucoup de sang dans les rues , beaucoup de blessés dans les hôpitaux , pas assez de prisons et trop de prisonniers (1).

— Vous avez vu les 5 et 6 juin ?

— Oui , madame.

— Pardon , mais je vais être bien indiscrete peut-être ; d'après quelques mots que vous avez dits hier, je crois que vous êtes républicain ?

Je souris. — Vous ne vous êtes pas trompée, madame la duchesse , et cependant , grâce au sens et à la couleur que les journaux qui représentent le parti auquel j'appartiens et dont je partage toutes les sympathies , mais non tous les systèmes , ont fait prendre à ce mot , avant d'accepter la qualification que vous me donnez , je vous demanderai la permission de vous faire un exposé de principes : à toute autre femme , une pareille profession de foi serait ridicule ; mais à vous , madame la duchesse , à vous qui , comme reine , avez dû entendre autant de

(1) Ces lignes ont été écrites avant l'amnistic : je n'ai pas voulu les effacer, car, de reproche qu'elles étaient, elles sont devenues un éloge : il faut laisser à chaque chose le caractère du temps dans lequel elle a été mise au jour.

paroles austères que vous avez dû écouter de mots frivoles en votre qualité de femme, je n'hésiterai point à dire par quels points je touche au républicanisme social, et par quelle dissidence je m'éloigne du républicanisme révolutionnaire.

— Vous n'êtes donc point d'accord entre vous ?

— Notre espoir est le même, madame ; mais les moyens par lesquels chacun veut procéder sont différents : il y en a qui parlent de couper des têtes et de diviser les propriétés ; ceux-là, ce sont les ignorants et les fous. Il vous paraît étonnant que je ne me serve pas, pour les désigner, d'un nom plus énergique ; c'est inutile, ils ne sont ni craints ni à craindre ; ils se croient fort en avant, et sont tout à fait en arrière ; ils datent de 93, et nous sommes en 1832. Le gouvernement fait semblant de les redouter beaucoup et serait bien fâché qu'ils n'existassent pas, car leurs théories sont le carquois où il prend ses armes : ceux-là ne sont point les républicains, ce sont les *républicains*.

Il y en a d'autres qui oublient que la France est la sœur aînée des nations, qui ne se souviennent plus que le passé est riche de tous les souvenirs, et qui vont chercher parmi les constitutions suisse, anglaise et américaine, celle qui serait la plus applicable à notre pays : ceux-là, ce sont les rêveurs et les utopistes : tout entiers à leurs théories de cabinet, ils ne s'aperçoivent pas, dans leurs applications

imaginaires, que la constitution d'un peuple ne peut être durable qu'autant qu'elle est née de sa situation géographique, qu'elle ressort de sa nationalité et qu'elle s'harmonie avec ses mœurs. Il en résulte que, comme il n'y a pas sous le ciel deux peuples dont la situation géographique, dont la nationalité et dont les mœurs soient identiques, plus une constitution est parfaite, plus elle est individuelle, et moins, par conséquent, elle est applicable à une autre localité qu'à celle qui lui a donné naissance : ceux-là, ce ne sont point non plus les républicains, ce sont les *républicuistes*.

Il y en a d'autres qui croient qu'une opinion, c'est un habit bleu barbeau, un gilet à grands revers, une cravate flottante et un chapeau pointu ; ceux-là, ce sont les parodistes et les aboyeurs ; ils excitent les émeutes, mais se gardent bien d'y prendre part ; ils élèvent les barricades, et laissent les autres se faire tuer derrière ; ils compromettent leurs amis, et vont partout se cachant comme s'ils étaient compromis eux-mêmes : ceux-là, ce ne sont point encore les républicains, ce sont des *républicuets*.

Mais il y en a d'autres, madame, pour qui l'honneur de la France est une chose sainte et à laquelle ils ne veulent pas que l'on touche, pour qui la parole donnée est un engagement sacré qu'ils ne peuvent souffrir de voir rompre, même de roi à peuple, dont la vaste et noble fraternité s'étend à tout pays qui

souffre et à toute nation qui se réveille ; ils ont été verser leur sang en Belgique , en Italie et en Pologne , et sont revenus se faire tuer ou prendre au cloître Saint-Méry ; ceux-là , madame , ce sont les puritains et les martyrs. Un jour viendra où non-seulement on rappellera ceux qui sont exilés , où non-seulement on ouvrira les prisons de ceux qui sont captifs , mais encore où l'on cherchera les cadavres de ceux qui sont morts , pour leur élever des tombes ; tout le tort que l'on peut leur reprocher , c'est d'avoir devancé leur époque et d'être nés trente ans trop tôt : ceux-là , madame , ce sont les vrais républicains.

— Je n'ai pas besoin de vous demander , me dit la reine , si c'est à ceux-là que vous appartenez ?

— Hélas ! madame , lui répondis-je , je ne puis pas me vanter tout à fait de cet honneur ; oui certes à eux toutes mes sympathies ; mais , au lieu de me laisser emporter à mon sentiment , j'en ai appelé à ma raison : j'ai voulu faire pour la politique ce que Faust a fait pour la science , descendre et toucher le fond. Je suis resté un an plongé dans les abîmes du passé ; j'y étais entré avec une opinion instinctive , j'en suis sorti avec une conviction raisonnée. Je vis que la révolution de 1830 nous avait fait faire un pas , il est vrai , mais que ce pas nous avait conduits tout simplement de la monarchie aristocratique à la monarchie bourgeoise , et que cette mo-

narchie bourgeoise était une ère qu'il fallait épuiser avant d'arriver à la magistrature populaire. Dès lors, madame, sans rien faire pour me rapprocher du gouvernement dont je m'étais éloigné, j'ai cessé d'en être l'ennemi, je le regarde tranquillement poursuivre sa période, dont je ne verrai probablement pas la fin; j'applaudis à ce qu'il fait de bon, je proteste contre ce qu'il fait de mauvais, mais tout cela sans enthousiasme et sans haine; je ne l'accepte ni ne le récuse, je le subis; je ne le regarde pas comme un bonheur, mais je le crois une nécessité.

— Mais alors, à vous entendre, il n'y aurait pas chance qu'il changeât?

— Non, madame.

— Si cependant le duc de Reichstadt n'était point mort, et qu'il eût fait une tentative?

— Il eût échoué; du moins je le crois.

— C'est vrai: j'oubliais qu'avec vos opinions républicaines, Napoléon doit n'être pour vous qu'un tyran.

— Je vous demande pardon, madame, je l'envisage sous un autre point de vue: à mon avis, Napoléon est un de ces hommes élus dès le commencement des temps, et qui ont reçu de Dieu une mission providentielle. Ces hommes, madame, on les juge non point selon la volonté humaine qui les a fait agir, mais selon la sagesse divine qui les a inspirés; non pas selon l'œuvre qu'ils ont faite, mais selon le

résultat qu'elle a produit. Quand leur mission est accomplie , Dieu les rappelle : ils croient mourir , ils vont rendre compte.

— Et , selon vous , quelle était la mission de l'empereur ?

— Une mission de liberté.

— Savez-vous que tout autre que moi vous demanderait la preuve ?

— Et je la donnerais même à vous.

— Voyons ; vous n'avez point idée à quel degré cela m'intéresse.

— Lorsque Napoléon ou plutôt Bonaparte apparut à nos pères , madame , la France sortait , non pas d'une république , mais d'une révolution. Dans un de ses accès de fièvre politique , elle s'était jetée si fort en avant des autres nations , qu'elle avait rompu l'équilibre du monde : il fallait un Alexandre à ce Bucéphale , un Androclès à ce lion : le 13 vendémiaire les mit face à face , la révolution fut vaincue ; les rois , qui auraient dû reconnaître un frère au canon de la rue Saint-Honoré , crurent avoir un ennemi dans le dictateur du 18 brumaire : ils prirent pour le consul d'une république celui qui était déjà le chef d'une monarchie , et , insensés qu'ils étaient , au lieu de l'emprisonner dans une paix générale , ils lui firent une guerre européenne. Alors Napoléon appela à lui tout ce qu'il y avait de jeune , de brave et d'intelligent en France , et le répandit

sur le monde : homme de réaction pour nous , il se trouva être en progrès sur les autres : partout où il passa il jeta aux vents le blé des révolutions : l'Italie , la Prusse , l'Espagne , le Portugal , la Pologne , la Belgique , la Russie elle-même , ont tour à tour appelé leurs fils à la moisson sacrée ; et lui , comme un laboureur fatigué de sa journée , il a croisé les bras et les a regardés faire du haut de son roc de Sainte-Hélène : c'est alors qu'il eut une révélation de sa mission divine , et qu'il laissa tomber de ses lèvres la prophétie d'une Europe républicaine.

— Et croyez-vous , reprit la reine , que , si le duc de Reichstadt ne fût pas mort , il eût continué l'œuvre de son père ?

— A mon avis , madame , les hommes comme Napoléon n'ont pas de père et n'ont pas de fils : ils naissent , comme des météores , dans le crépuscule du matin , traversent d'un horizon à l'autre le ciel qu'ils illuminent et vont se perdre dans le crépuscule du soir.

— Savez-vous que ce que vous dites là est peu consolant pour ceux de sa famille qui conserveraient quelque espérance ?

— Cela est ainsi , madame ; car nous ne lui avons donné une place dans notre ciel qu'à la condition qu'il ne laisserait pas d'héritier sur la terre.

— Et cependant il a légué son épée à son fils.

— Le don lui a été fatal, madame, et Dieu a cassé le testament.

— Mais vous m'effrayez, car son fils à son tour l'a léguée au mien.

— Elle sera lourde à porter à un simple officier de la confédération suisse.

— Oui, vous avez raison ; car cette épée, c'est un sceptre.

— Prenez garde de vous égarer, madame ; j'ai bien peur que vous ne viviez dans cette atmosphère trompeuse et enivrante qu'emportent avec eux les exilés. Le temps, qui continue de marcher pour le reste du monde, semble s'arrêter pour les proscrits. Ils voient toujours les hommes et les choses comme ils les ont quittés, et cependant les hommes changent de face et les choses d'aspect : la génération qui a vu passer Napoléon revenant de l'île d'Elbe s'éteint tous les jours, madame, et cette marche miraculeuse n'est déjà plus un souvenir, c'est un fait historique.

— Ainsi vous croyez qu'il n'y a plus d'espoir pour la famille Napoléon de rentrer en France ?

— Si j'étais le roi, je la rappellerais demain.

— Ce n'est point ainsi que je veux dire.

— Autrement il y a peu de chance.

— Quel conseil donneriez-vous donc à un membre de cette famille qui rêverait la résurrection de la gloire et de la puissance napoléoniennes ?

— Je lui donnerais le conseil de se réveiller.

— Et, s'il persistait, malgré ce premier conseil, qui, à mon avis aussi, est le meilleur, et qu'il vous en demandât un second ?

— Alors, madame, je lui dirais d'obtenir la radiation de son exil, d'acheter une terre en France, de se faire élire député, de tâcher par son talent de disposer de la majorité de la chambre, et de s'en servir pour déposer Louis-Philippe et se faire élire roi à sa place.

— Et vous pensez, reprit la duchesse de Saint-Leu en souriant avec mélancolie, que tout autre moyen échouerait ?

— J'en suis convaincu.

La duchesse soupira.

En ce moment la cloche sonna le déjeuner ; nous nous acheminâmes vers le château, pensifs et silencieux ; pendant tout le retour la duchesse ne m'adressa point une seule parole ; mais, en arrivant au seuil de la porte, elle s'arrêta, et me regardant avec une expression indéfinissable d'angoisse :

— Ah ! me dit-elle, j'aurais bien voulu que mon fils fût ici, et qu'il entendit ce que vous venez de me dire !...

REPRISE DE L'HISTOIRE DE L'ANGLAIS

Qui avait pris un mot pour un autre.

Après le déjeuner, je pris congé de madame la duchesse de Saint-Leu : à Steikborn, je trouvai Francesco, que j'avais dépêché en courrier et qui m'attendait avec une voiture : nous partîmes aussitôt, et sur les huit heures du soir nous arrivâmes à l'hôtel de la Couronne à Schaffhausen.

Le lendemain, dès que je fus levé, je me mis en quête par la ville. La première chose qui s'offrit à mes regards, sur la place même de l'hôtel, fut une statue représentant un homme de la fin du xv^e siècle, ayant le poignet droit coupé : cette circonstance, comme on le devine, éveilla aussitôt ma curiosité. Il était évident que quelque légende devait se ratta-

cher à cette mutilation. Je cherchai des yeux quelqu'un qui pût me mettre au courant de l'histoire particulière de l'individu représenté, lorsque j'avisai le garçon de l'hôtel debout, sur la porte et fumant flegmatiquement dans une pipe d'écume de mer des feuilles d'une herbe quelconque, qu'on lui avait vendue pour du tabac. J'allai à lui, pensant que je ne pouvais mieux m'adresser qu'à un voisin, et je lui demandai s'il savait quelle circonstance avait opéré la solution de continuité que j'avais remarquée entre l'avant-bras et la main du personnage dont je désirais connaître la biographie : mon garçon d'hôtel tira gravement sa pipe de sa bouche, étendit la main dans la direction de la statue, et me répondit : L'histoire est écrite. Confiant dans cette indication, je retournai vers le manchot, je le regardai de la tête aux pieds, mais je n'aperçus pas la moindre ligne calligraphique ; je crus que mon homme avait voulu se moquer de moi, et je revins dans l'intention de lui faire mes remerciements de sa politesse.

— Eh bien ! me dit mon homme avec le même calme, avez-vous lu ?

— Comment voulez-vous que je m'y prenne pour cela ? lui répondis-je, il n'y a rien d'écrit.

— Avez-vous regardé derrière ?

— Non.

— Eh bien ! regardez.

Je retournai à la recherche de l'inscription, et

en effet , en tournant autour du piédestal , j'aperçus des lettres à moitié effacées ; heureusement que , lorsque j'eus déchiffré le premier mot , je devinai le reste : c'était ce vers de Virgile :

Auri sacra fames, quid non mortalia pectora cogis !

C'était une charmante sentence dont je reconnaissais la vérité , mais qui pouvait s'appliquer à tant de circonstances qu'elle ne m'apprenait rien de ce que je désirais savoir : j'eus de nouveau recours à mon homme.

— Eh bien , me dit-il.

— Eh bien , j'ai lu.

— Alors , vous êtes content ?

— Pas du tout.

— N'avez-vous pas trouvé une inscription ?

— Sans doute , mais elle ne me dit pas pourquoi votre bonhomme a le poignet coupé.

— Alors , me répondit dédaigneusement le cuisinier , c'est que vous ne savez pas le latin.

Je n'en pus pas tirer autre chose ; de sorte que , bon gré , mal gré , il fallut bien me contenter de cette réponse , tant soit peu humiliante pour un homme qui sait son Virgile par cœur.

Du reste , comme c'était , au dire du même cicerone , la seule chose qu'il y eût à voir à Schaffhausen , je rentrai dans l'hôtel , d'où je comptais repartir

aussitôt après mon déjeuner : le garçon profita de ce moment pour m'apporter le registre de l'auberge, afin que je m'y inscrivisse. En jetant machinalement les yeux sur l'avant-dernière page, je reconnus le nom de sir Williams Blundel; il avait passé à Schaffhausen il y avait douze jours. Comme je ne faisais pas grand fond sur l'intelligence de mon servent, je le priai de dire au maître de l'hôtel de monter à la chambre du Français dont il lui reportait la signature, et qui avait à lui parler. La manière dont sir Williams m'avait quitté à Zurich m'avait laissé quelques inquiétudes; ces caractères timides et concentrés qui renferment tout en eux-mêmes ont des tristesses d'autant plus profondes qu'elles ressemblent à du calme, et des désespoirs d'autant plus mortels qu'ils n'ont ni cris ni larmes : il en résulte que leurs blessures saignent au dedans, et qu'ils étouffent presque toujours d'un épanchement de douleurs. Je désirais donc savoir quel aspect avait mon compagnon de route, ce qu'il avait fait pendant le temps qu'il était resté à Schaffhausen, et quelle route il avait suivie en partant.

L'hôte entra : c'était un gros homme, qui devait porter habituellement une face des plus réjouies; cependant, pour le quart d'heure, il lui avait imposé une expression de douleur officielle qui jurait si énergiquement avec la physionomie que la nature lui avait donnée dans un moment d'hilarité, que

j'augurai qu'il allait m'annoncer quelque malheur. En effet, avant que je n'eusse ouvert la bouche : — Ah ! monsieur, me dit-il, si j'avais su hier votre nom, je me serais empressé de monter près de vous. J'ai à vous rendre une lettre de votre ami. A ces paroles, mon hôte poussa un gémissement qui tenait le milieu entre un hoquet et un sanglot.

— De quel ami ? dis-je.

— Ah ! monsieur, continua-t-il en décomposant de plus en plus son visage, c'était un bien digne jeune homme, à sa folie près.

— Mais qui donc est fou ? interrompis-je.

— Hélas ! hélas ! continua l'hôte, il est guéri maintenant. La mort est un grand médecin.

— Mais enfin qui donc est mort ? parlez.

— Comment ! vous ne savez pas ? me dit l'aubergiste.

— Je ne sais rien, mon cher ; allez donc ?

— Vous ne savez pas qu'on n'a pas même retrouvé son corps ?

— Mais le corps de qui enfin ?

— L'autre, ça m'est bien égal, vous m'entendez, il ne logeait pas ici, il était descendu au Faucon d'or, son corps pouvait s'en aller au diable ; mais celui de ce pauvre M. Williams, qui avait l'air d'une jeune...

— Comment ! m'écriai-je, sir Williams est mort ?

— Mort, mon cher monsieur.

— Et comment est-il mort? mon Dieu!

— Mort noyé, malgré tout ce que j'ai pu lui dire.

— Mort! noyé!...

— Hélas! oui, et voilà la lettre qu'il vous a écrite.

Je tendis machinalement la main et je pris la lettre, mais sans la lire, tant j'étais écrasé sous l'inattendu de cette nouvelle.

— On a eu beau lui répéter que c'était une folie, continua l'aubergiste; bah! plus on lui a parlé du danger, plus il s'est entêté à la chose.

— Mais enfin, repris-je, revenant à moi, comment ce malheur lui est-il arrivé? car il est mort par accident; il ne s'est pas suicidé, n'est-ce pas?

— Hum! hum!... Dieu sait le fond, voyez-vous, mais, quant à moi, j'ai bien peur qu'il n'ait eu de mauvaises intentions contre lui-même. Voulez-vous que je vous dise? je crois qu'il avait un grand chagrin dans le cœur.

— Vous ne vous trompez pas, mon ami; mais enfin donnez-moi quelques détails. Comment est-il mort? noyé, dites-vous? Son bateau a donc chaviré? ou bien est-ce en se baignant?

— Non, monsieur, rien de tout cela: imaginez... c'est toute une histoire, voyez-vous.

— Eh bien! racontez-la-moi.

— Vous saurez donc... Pardon si je m'assieds.

— Faites, faites: je suis si impatient que j'oubliais de vous inviter à le faire.

— Eh bien , vous saurez donc , comme j'avais l'honneur de vous le dire , qu'il y a trois semaines à peu près deux jeunes fashionables anglais vinrent à Schaffhausen , et descendirent , je ne sais pourquoi , car sans amour-propre la Couronne vaut bien le Faucon ; mais le confrère , c'est un intrigant ; croiriez-vous qu'il va attendre les voyageurs à la porte de Constance , et que là...

— Revenons à notre affaire , mon ami : vous disiez que deux jeunes Anglais étaient descendus au Faucon d'or ; après...

— Oui , monsieur ; à Schaffhausen , il n'y a pas grand'chose à voir , mais à une lieue , une lieue et demie d'ici nous avons la fameuse chute du Rhin , dont il n'est pas que vous ayez entendu parler ; le fleuve se précipite de soixante et dix pieds de hauteur dans un abîme...

— Bien , mon ami , je sais cela ; retournons à nos Anglais.

— Ils étaient donc venus pour voir la chute ; en conséquence , le matin , ils prirent un guide , quoique ce soit tout à fait inutile de prendre un guide , il y a une grande route de vingt-quatre pieds de large ; mais le propriétaire du Faucon d'or leur avait dit : Milords , il faut prendre un guide ! Vous comprenez : parce que le guide fait une remise à celui qui lui procure des pratiques.

— C'est bon , mon ami , je sais à quoi m'en tenir

sur l'aubergiste du Faucon d'or, et la preuve c'est que je suis venu chez vous ; mais cependant je dois vous prévenir que , si vous ne me racontez pas l'événement d'une manière plus concise , je serai obligé d'aller demander ce récit à votre confrère.

— Voilà , monsieur , voilà ; cependant , sauf votre respect , permettez-moi de vous dire qu'il ne vous raconterait pas la chose aussi bien que moi , attendu que c'est un bavard qui...

Je me levai avec impatience, l'aubergiste apprécia cette démonstration hostile , me fit signe de la main qu'il arrivait au récit , et continua.

— Nos deux Anglais étaient donc devant la chute du Rhin , au bas du château de Lauffen , ils regardèrent quelque temps le fleuve , qui se change tout à coup en cascade et se précipite de quatre-vingts pieds ; ils n'avaient pas ouvert la bouche , pas sourcillé de contentement ou de mécontentement , lorsque tout à coup le plus jeune dit au plus vieux : Je parie vingt-cinq mille livres sterling que je descends la chute du Rhin dans une barque. Le plus vieux laissa tomber la provocation comme s'il n'avait rien entendu , prit son lorgnon , regarda l'eau bouillonnante , descendit quelques pas , afin de découvrir l'abîme où elle se précipitait , puis revint près de son camarade , et avec le même flegme , lui dit tranquillement : Je parie que non.

Deux heures après les deux amis revinrent à

Schaffhausen, et se firent servir à dîner comme si de rien n'était.

Après le dîner, le plus jeune fit monter le maître de l'auberge, et lui demanda où il pourrait acheter un bateau.

Le lendemain l'aubergiste du Faucon le conduisit dans tous les chantiers, mais il ne trouva rien qui lui convint, et commanda un bateau neuf. Aux instructions qu'il donna pour sa confection, et à quelques mots qui lui échappèrent, le constructeur devina dans quel but il demandait ce bateau; il interrogea à son tour la singulière pratique qui lui arrivait. Sir Arthur Mortimer, c'était le nom du plus jeune Anglais, n'ayant aucun motif pour cacher son projet, lui raconta le pari. Il faut lui rendre une justice, Peter fit tout ce qu'il put pour le dissuader, mais sir Arthur, impatienté, se leva pour aller faire la commande dans un autre chantier; alors Peter vit que c'était une résolution prise, et que, rien ne pouvant la faire changer, autant valait qu'il en profitât qu'un autre; il prit le dessin que lui avait fait sir Arthur, et promit le bateau pour le dimanche suivant.

Le même jour le bruit se répandit dans les environs qu'un Anglais avait parié descendre la chute du Rhin; personne n'y pouvait croire, tant la résolution paraissait folle. Tout le monde allait demander la vérité à Peter, qui répondait en montrant son

bateau, qui commençait déjà à prendre tournure. L'Anglais venait voir tous les jours s'il avançait, faisait tranquillement ses observations; les choses allaient le mieux du monde.

Sur ces entrefaites sir Williams Blundel arriva à Schaffhausen et descendit chez moi. Il paraissait triste et abattu; je demandai ses ordres, il balbutia quelques mots que je n'entendis pas; n'importe, je le fis conduire à la plus belle chambre, celle-ci, au reste, et je lui fis servir un diner comme il n'aurait pas pu, je vous en réponde, en obtenir un au Faucon d'or. Quand son valet de chambre descendit, je l'interrogeai pour savoir si milord faisait un long séjour à Schaffhausen. J'appris alors qu'il partait le lendemain : aussitôt il me vint une idée, c'était de retenir sir Williams jusqu'au dimanche, et c'était chose facile, il me semblait, je n'avais qu'à lui dire ce qui devait se passer ce jour-là.

En conséquence, quand je crus qu'il était au dessert, je montai dans sa chambre; j'entrai discrètement et sans bruit; il tenait à la main contre laquelle il appuyait son front, un lambeau de voile vert, et paraissait absorbé dans une si profonde tristesse, qu'il ne fit pas attention à moi; je lui fis trois révérences sans pouvoir le tirer de sa rêverie; enfin, voyant qu'il me fallait joindre la parole à la pantomime, je lui demandai s'il était content de son diner.

Ma voix le fit tressaillir, il leva la tête, m'aperçut devant lui, et aussitôt cachant le voile dans son habit :

— Oui, très-content, très-content, me dit-il.

Dans ce moment je m'aperçus qu'il n'avait touché à rien de ce qu'on lui avait servi ; je compris qu'il avait le spleen ; mon désir de le distraire n'en devint que plus fort.

— Le valet de chambre de milord m'a dit que Sa Grâce partait demain ?

— Oui, c'est mon intention.

— Milord ne sait peut-être pas ce qui se passe ici.

— Non, je ne le sais pas.

— C'est que, si milord le savait, il resterait sans doute.

— Que se passe-t-il ?

— Un pari, milord : un compatriote de Votre Grâce a parié qu'il descendrait la chute du Rhin en bateau.

— Eh bien ! qu'y a-t-il là d'étonnant ?

— Ce qu'il y a d'étonnant, milord ; c'est qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour qu'il périsse.

— Vous en êtes sûr ? me dit sir Williams en me regardant fixement.

— J'en suis sûr, milord.

— Comment nomme-t-on mon compatriote ?

— Sir Arthur Mortimer.

— Où loge-t-il ?

— A l'auberge du Faucon d'or.

— Faites-moi conduire chez lui , je veux lui parler.

J'eus un instant de frayeur : je pensai que sir Williams, mécontent du dîner auquel il n'avait pas touché , voulait changer d'hôtel , et vous concevez que ce n'était pas pour la perte , mais pour l'humiliation ; en conséquence j'ordonnai au plus intelligent de mes garçons, à celui qui vous a donné tous les renseignements sur la statue à laquelle il manque une main, vous vous rappelez ?...

— Oui, oui.

— Je lui ordonnai donc , comme il parle anglais, de conduire sir Williams à l'hôtel du Faucon d'or , et d'être tout yeux , tout oreilles. Je n'eus pas besoin de recommander deux fois la chose ; non-seulement il conduisit sir Williams jusqu'à la chambre de sir Arthur, mais encore il écouta à la porte.

Sir Arthur était en train de dîner , mais il paraît qu'il avait meilleur appétit que sir Williams , du moins à ce que put juger mon envoyé d'après le cliquetis des fourchettes. Il reçut son compatriote avec une grande politesse , se leva , lui offrit un siège, et lui proposa de partager son repas. Sir Williams accepta le fauteuil et refusa le dîner. J'appris cette dernière circonstance avec plaisir, attendu qu'elle me prouva que ce n'était point par mépris qu'il n'avait pas touché au mien.

— Milord, dit sir Williams après un instant de silence, je vous demande pardon de mon indiscretion, mais je viens d'apprendre, d'un honnête aubergiste qui tient l'hôtel de la Couronne, que vous avez fait un pari.

— Cela est vrai, monsieur, répondit sir Arthur.

Les deux Anglais s'inclinèrent; car il faut vous dire que mon garçon, qui est très-intelligent, quoique vous ayez l'air d'en douter, non-seulement écoutait à la porte, mais encore regardait par le trou de la serrure, de sorte qu'aucun détail de la scène ne lui échappa. Je disais donc que les deux Anglais se saluèrent.

— Très-bien, répondis-je, mais la conversation n'en resta point là, je présume?

— Ah! bien oui! vous allez voir. Ce pari, continua sir Williams, consiste, m'a-t-on dit, à descendre la chute du Rhin dans un bateau.

— Vous êtes parfaitement informé, monsieur. Les deux Anglais se saluèrent de nouveau.

— Eh bien! milord, dit sir Williams, je viens vous demander à être votre compagnon de voyage.

— Comme intéressé dans le pari?

— Non, milord, comme amateur.

— Alors c'est simplement pour le plaisir?

— Pour le plaisir, répondit sir Williams. Les deux Anglais se saluèrent une troisième fois.

— Je vous ferai observer, reprit sir Arthur, que le bateau a été commandé par moi seul.

— Et moi, je vous 'demanderai la permission, milord, de passer chez Peter, et de lui transmettre de nouveaux ordres ; bien entendu que la construction se fera à frais communs.

— Parfaitement, monsieur, et si vous voulez attendre que j'aie fini de dîner, nous irons ensemble.

Sir Williams fit signe qu'il était à la disposition de son compatriote, et Frantz, rassuré sur les craintes que je lui avais fait partager, revint me faire part de la conversation.

Deux heures après, sir Williams, en rentrant, me trouva sur la porte :

— Vous avez raison, me dit-il, je resterai chez vous jusqu'à dimanche.

DÉNOUEMENT DE L'HISTOIRE DE L'ANGLAIS

Qui avait pris un mot pour un autre.

— De ce moment , continua mon hôte , sir Williams parut beaucoup plus calme , il but et mangea , comme vous et moi aurions pu faire ; tous les jours il allait faire sa visite au bateau , qui avançait à vue d'œil. Enfin le samedi matin il fut fini et exposé à la porte de Peter ; de sorte que personne ne put douter que l'expérience n'eût lieu le lendemain.

Le soir , sir Williams , après son dîner , demanda du papier , de l'encre et des plumes , et passa la nuit à écrire ; le lendemain matin , qui était le jour du pari , il me fit appeler , me remit deux lettres , l'une pour vous , et c'est celle que je vous ai remise , et l'autre pour miss Jenny Burdett , et celle-là , selon ses instructions , je l'ai fait passer en Angleterre :

puis il régla son compte, me paya le double de la somme portée sur la carte, laissa cent francs pour les domestiques, et se leva pour aller trouver sir Arthur. En ce moment son valet de chambre et son cocher entrèrent les larmes aux yeux ; ils venaient faire une dernière tentative près de leur maître, car, d'après tout ce qu'on leur avait dit, ils regardaient sa mort comme certaine, mais sir Williams fut inébranlable ; vainement ils le supplièrent, se jetèrent à ses pieds, embrassèrent ses genoux ; sir Williams les releva, leur mit à chacun dans la main un contrat de rente de cent louis, puis, les embrassant comme s'ils étaient ses frères, il sortit sans vouloir écouter davantage leurs observations.

Les deux autres Anglais l'attendaient au Faucon d'or où un déjeuner avait été préparé. Les trois gentlemen se mirent à table ; sir Williams but et mangea de bon appétit et sans affectation : le déjeuner dura deux heures ; au dessert, le compagnon de sir Arthur remplit un verre de vin de Champagne, et élevant la main :

— A la perte de mon pari, dit-il ; et puissé-je vous compter ce soir, à cette même table, les vingt-cinq mille livres sterling que j'espère avoir le bonheur de perdre. Les deux convives firent raison à ce toast ; puis, s'étant levés de table, ils vinrent sur le balcon.

La place était encombrée de curieux ; on était

venu de Constance, d'Appenzell, de Saint-Gall, de Zurich et du grand-duché de Bade. A peine parurent-ils sur le balcon, qu'on les accueillit avec de grands cris ; ils saluèrent ; puis sir Williams jetant les yeux sur l'horloge : Milord, dit-il, l'heure va sonner, ne faisons pas attendre les spectateurs. Sir Arthur demanda le temps d'allumer son cigare, et, la chose faite, les trois Anglais descendirent.

Le bateau était amarré à cent pas de Schaffhausen, sur la rive gauche du Rhin ; près du bateau, le groom du second Anglais tenait deux chevaux en main, l'un pour son maître, qui devait suivre le bateau, l'autre pour lui, qui devait suivre son maître. Sir Williams et sir Arthur descendirent dans le bateau : lord Murdey, c'était le nom du troisième Anglais, monta à cheval ; à un signal donné, Peter coupa la corde qui amarrait la barque. Un grand cri s'éleva des deux rives, elles étaient couvertes de spectateurs ; mais à peine ceux-ci se furent-ils assurés que le pari tenait, qu'au lieu de suivre la marche du bateau ils coururent d'avance à la chute du Rhin, afin de ne rien perdre du dénouement de ce drame dont ils venaient de voir l'exposition.

Quant à sir Williams et à sir Arthur, ils avaient pris le cours du fleuve et ils descendaient du même pas que l'eau, ne s'aidant des rames ni pour avancer ni pour se retenir. Pendant dix minutes à peu près leur marche fut si lente, que sir Murdey les

suivait au pas de son cheval ; alors on commença d'entendre dans le lointain les rugissements de la cataracte ; sir Arthur appuya une main sur l'épaule de sir Williams, et étendant l'autre du côté d'où venait le bruit , il lui fit en souriant signe d'écouter. Alors un batelier, qui était sur le bord du fleuve, leur cria que, s'ils voulaient revenir, il était encore temps , et qu'il se jetterait à la nage pour gagner leur barque et les ramener au rivage ; sir Arthur fouilla dans sa poche , tira sa bourse et la lança de toute sa force au batelier , aux pieds duquel elle tomba ; le batelier la ramassa en secouant la tête. Quant à la barque , elle commençait à éprouver un mouvement plus rapide , et qui eût été insensible peut-être , si , pour la suivre, lord Murdey n'eût été obligé de mettre son cheval au petit trot.

Cependant , plus on approchait , plus le bruit de la chute devenait formidable ; à une demi-lieue de l'endroit où elle se précipite, on distingue au-dessous de l'abîme un nuage de poussière d'eau, qui, repoussé par les rochers, remonte au ciel comme une fumée. A cette vue, sir Williams tira de sa poitrine le voile vert que je lui avais déjà vu entre les mains et le baisa ; probablement c'était quelque souvenir de sa patrie , de sa mère ou de sa maîtresse.

— Oui , oui , interrompis-je, je sais ce que c'est ; allez.

— La barque commençait à se ressentir aussi de

l'approche de la cataracte. Lord Murdey fut obligé de mettre son cheval au grand trot pour la suivre. Sir Arthur s'était assis, et commençait à s'assurer aux banquettes du bateau : quant à sir Williams, il était resté debout, les bras croisés et les yeux au ciel ; un coup de vent enleva son chapeau, qui tomba dans le fleuve.

Cependant la barque avançait avec une rapidité toujours croissante ; lord Murdey, pour la suivre, avait été obligé de mettre son cheval au galop ; quant aux piétons, ceux qui s'étaient laissé rejoindre par elle ne pouvaient plus la suivre. Quelques rochers commençaient déjà à sortir leur tête noire et luisante hors de l'eau, et les aventureux navigateurs passaient emportés au milieu d'eux comme par le vol d'une flèche ; sir Arthur penchait de temps en temps la tête hors de la barque et regardait la profondeur de l'eau, car il y avait des espaces sans rochers, où, par sa rapidité même, l'eau, claire comme une nappe, laissait voir le fond de son lit. Quant à sir Williams, ses yeux ne quittaient pas le ciel.

A trois cents pas du précipice, la marche de la barque acquit une telle rapidité que l'on eût cru qu'elle avait des ailes. Si vite que fût le cheval de lord Murdey, et quoiqu'il l'eût lancé dans sa plus forte allure, elle le laissa en arrière, comme aurait fait un oiseau : le bruit de la cataracte était tel qu'il couvrait les cris des spectateurs, et, je vous le dis,

ces cris devaient cependant être terribles, car e'était une chose épouvantable à voir que ces deux hommes entraînés vers le gouffre, n'essayant pas de se retenir, et, quand ils l'eussent essayé, ne pouvant pas le faire. Enfin, pendant les trente derniers pas, hommes et bateau ne furent plus qu'une vision : tout à coup le Rhin manqua sous eux, la barque, précipitée au milieu de l'écume, rebondit sur un rocher ; l'un des deux passagers fut lancé dans le gouffre, l'autre resta cramponné au bateau et fut emporté avec lui comme une feuille ; avant d'atteindre le bas de la cataracte on les vit reparaitre, tournoyer un instant et s'engloutir. Presque au même instant des planches brisées reparurent à la surface de l'eau, et, reprenant le courant, furent entraînés par lui vers Kaiserstul. Quant aux corps de sir Williams et de sir Arthur, on n'en entendit jamais reparler, et lord Murdey payera les vingt-cinq mille livres sterling aux héritiers de son partner.

Voilà mot à mot comment la chose s'est passée ; et il n'y a pas longtemps de cela, c'était dimanche dernier.

J'avais écouté ce récit tout haletant d'intérêt, et son dénoûment m'avait anéanti. Je pensais bien, lorsque sir Williams me quitta si brusquement à Zurich, qu'il nourrissait quelque mauvais dessein ; mais je n'aurais pas cru que l'exécution en dût être si tragique et si prompte. Je me reprochais mon

voyage dans les Grisons et cette chasse au chamois qui m'avait détourné de ma route. Si j'avais suivi mon premier itinéraire, je serais arrivé à Schaffhausen deux ou trois jours à peine après sir Williams, et je ne doute pas que je ne l'eusse empêché de tenter la folle entreprise dans laquelle il avait trouvé la mort. Au reste, il était évident que dans cette circonstance il n'avait pas eu d'autre but que d'échapper au suicide par un accident, et j'aurais méconnu son intention que sa lettre ne m'eût laissé aucun doute : elle était simple et triste comme l'homme étrange qui l'avait écrite ; la voici :

« Mon cher compagnon de voyage,

« Si j'ai jamais regretté de vous avoir quitté sans prendre de vous un congé plus amical, c'est à cette heure surtout, où ce congé se change en adieu. Je vous ai ouvert mon âme, vous y avez lu comme dans un livre ; j'ai fait passer sous vos yeux toutes mes faiblesses, toutes mes espérances, toutes mes tortures ; Dieu et vous savez seuls qu'il n'y avait de bonheur pour moi sur la terre que dans l'amour et la possession de Jenny ; aussi, lorsque vous avez lu qu'elle appartenait à un autre, et que tout espoir était perdu désormais pour moi, ou vous me connaissiez mal, ou vous avez dû deviner à l'instant que je ne survivrais pas à cette nouvelle. En effet, tout fugitif et errant que j'étais, il me restait tou-

jours au fond du cœur cet espoir vague et sourd, qui soutient le condamné jusqu'au pied de l'échafaud. Cet espoir illuminait des horizons fantastiques et inconnus comme ceux qu'on découvre dans un rêve ; mais il me semblait toujours qu'en marchant dans la vie je finirais par les atteindre : voilà que tout à coup le mariage de Jenny tire un crêpe entre moi et l'avenir. Voilà que mon soleil s'éteint, que je ne sais plus où je vais, et qu'autour de moi tout est ténèbres et désespoir : vous voyez bien, mon cher poète, qu'il faut que je meure ; car que ferais-je d'une vie aussi solitaire et aussi décolorée ?

« Mais, croyez-moi bien, cette résolution de mourir n'est point chez moi le résultat d'un paroxysme douloureux et aigu ; je ne me sens de haine ni pour les hommes, ni pour les choses, et loin de maudire le Seigneur de m'avoir fait aussi incomplet pour la vie, je lui rends grâce d'avoir ouvert au milieu de ma route une porte qui conduise au ciel. Heureux, je ne l'eusse point vue et j'eusse continué mon chemin : malheureux, elle m'ouvre la seule voie qui me promette le repos : il faut bien que je cherche l'ombre, puisque mes regards n'ont point la force de se fixer sur le soleil.

« Adieu, cette lettre fermée, j'écris à Jenny : à elle ma dernière pensée ; elle saura qu'il y avait sous cette enveloppe ridicule, dont elle a tant ri, sans doute, un cœur bon et dévoué, capable de mourir

pour elle. Peut-être eût-il été plus généreux et plus chrétien de ne point attrister son bonheur de cette nouvelle, tout indifférente qu'elle lui sera sans doute; mais je n'ai pas eu le courage de la quitter pour toujours, en lui laissant son ignorance et en emportant mon secret.

« Adieu donc encore une fois, si jamais vous allez en Angleterre, faites-vous présenter chez elle : dites-lui que vous m'avez connu; dites-lui que, sans qu'elle le sût, je lui avais juré de mourir le jour où je perdrais l'espoir de la posséder, et que, le jour où j'ai perdu cet espoir, je lui ai tenu parole.

« Adieu, pensez quelquefois à moi, et ne riez pas trop à ce souvenir. »

La recommandation était inutile; deux grosses larmes coulaient de mes yeux et tombèrent sur la lettre.

En effet, qui eût osé rire en face d'une pauvre organisation humaine si faible pour la vie et si forte pour la mort : il y avait pour moi dans cette existence solitaire et incomprise quelque chose de tendre et de touchant, un long martyre moral, qui avait une auréole plus religieuse et plus sainte que toutes les douleurs physiques, et une humilité qui, en se courbant, devenait plus grande que l'orgueil.

Je résolus de consacrer le reste de la journée tout entière à la mémoire de sir Williams : je réglai mes

comptes avec l'hôte , je chargeai Francesco du soin de faire transporter mon porte-manteau jusqu'au château de Lauffen ; je pris mon bâton ferré , et je sortis de Schaffausen seul avec mes pensées , suivant lentement le bord du Rhin , aujourd'hui si solitaire et si silencieux , et il y avait quelques jours si peuplé et si bruyant , pour regarder deux hommes qui allaient mourir.

J'arrivai bientôt à l'endroit où le bateau avait été amarré , je reconnus le pieu fiché en terre et le bout de corde flottant dans l'eau : j'arrachai un échelas d'une vigne et je le jetai dans le fleuve pour voir quel était son cours. Ainsi que me l'avait dit l'aubergiste , il était peu rapide en cet endroit , où rien ne fait présager encore le voisinage de la cataracte. Je continuai mon chemin.

Au bout d'un autre quart d'heure de marche , je commençai à entendre un bruissement sourd et continu. Si je n'avais pas su l'existence d'une grande chute d'eau à trois quarts de lieue de l'endroit où je me trouvais , j'aurais cru à un orage lointain. Je continuai d'avancer , et à mesure que j'avançais , le bruit devenait plus fort ; ce bruit qui dans toute autre circonstance ne m'eût inspiré que de la curiosité , éveillait en moi une véritable terreur. En ce moment , un coup de vent emporta d'un arbre qui se levait au bord de la route quelques feuilles jaunies par l'automne : elles allèrent tomber sur le fleuve ,

dont le courant les emporta , aussi rapide et aussi insoucieux qu'il avait emporté ces deux hommes.

Bientôt j'aperçus le nuage de poussière humide produit par le rejaillissement de la cascade : le cours du Rhin devenait de plus en plus rapide, quelques rochers aux formes bizarres sortaient leurs têtes du fleuve comme des caïmans endormis, l'eau préludait en se brisant contre eux à la chute immense qu'elle allait faire. De place en place, de belles nappes unies comme une glace et d'un vert d'émeraude laissaient voir jusqu'au sable du fleuve, d'une manière si transparente qu'on aurait pu compter les cailloux dont il était semé; enfin j'arrivai à l'endroit où tout à coup le lit manquant au fleuve, il se précipite, d'une seule masse de vingt pieds d'épaisseur et dans une largeur de trois cents, au fond d'un abîme de soixante et dix.

Ou j'ai bien mal exprimé l'intérêt que m'avait inspiré sir Williams, ou l'on doit se faire une idée de ce que j'éprouvai à cet aspect. La chute de cette cataracte immense, qui, en toute autre occasion, n'eût produit sur moi qu'un effet de curiosité, me causait alors une profonde terreur : il me semblait que le terrain sur lequel j'étais, devenait tout à coup mobile, je me sentais entraîné par ce courant furieux, j'approchais de la chute, j'entendais les rugissements du gouffre, je voyais son haleine, j'étais aspiré par la cataracte, le fleuve manquait sous mes pieds,

je roulais d'abîmes en abîmes , sans haleine , sans voix , étouffé , rompu , brisé. On fait des rêves pareils quelquefois , puis on se réveille au moment où l'on croit mourir ; on reprend ses esprits , on se tâte , et l'on rit , convaincu qu'il est impossible que l'on eoure jamais un pareil danger. Eh bien ! ce danger fantastique , deux hommes l'avaient couru ; ces angoisses horribles , deux hommes les avaient souffertes ; ils s'étaient sentis entraînés , précipités , dévorés ; ils avaient roulé de rochers en rochers , étouffés , rompus , brisés , et ne s'étaient pas réveillés au moment de mourir.

Je restais comme enchaîné à la partie supérieure de la cascade , quoique ce fût la moins belle ; mais ce n'était pas sa beauté que je cherchais : de quelque point que je l'examinasse , à travers la magie de l'aspect m'apparaissait la terreur du souvenir. Je descendis enfin , importuné par un homme qui , ne comprenant rien à mon immobilité , s'efforçait de m'expliquer en mauvais français que j'avais mal choisi mon point de vue , et que c'était d'en bas que la chute était belle. Je le suivis machinalement , étourdi par les rugissements de la cataracte et glissant sur les escaliers humides où son eau retombe en poussière. Enfin , après avoir descendu dix minutes à peu près , nous trouvâmes une construction en planches , qu'on appelle le Fischetz ; elle conduit si près de la cataracte qu'en levant la tête on la voit

se précipiter sur soi , et qu'en étendant le bras on la touche avec la main.

C'est de cette galerie tremblante que le Rhin est véritablement terrible de puissance et de beauté : là les comparaisons manquent ; ce n'est plus le retentissement du canon , ce n'est plus la fureur du lion , ce ne sont plus les mugissements du tonnerre ; c'est quelque chose comme le chaos , ce sont les cascades du ciel s'ouvrant à l'ordre de Dieu pour le déluge universel ; c'est une masse incommensurable , indescriptible enfin , qui vous oppresse , vous épouvante , vous anéantit , quoique vous sachiez qu'il n'y a pas de danger qu'elle vous atteigne.

Ce fut cependant sur cette galerie que l'idée vint à sir Arthur de descendre la chute du Rhin en bateau , et ce fut en la quittant qu'il proposa le pari mortel qu'accepta lord Murdey : c'est , je l'avoue , à n'y rien comprendre.

Après avoir vu la chute du Rhin du château de Lauffen , c'est-à-dire de la partie supérieure , et ensuite du Fischetz , c'est-à-dire de la partie inférieure , je voulus la voir encore du milieu de son cours ; à cet effet , je descendis le long de sa rive pendant une centaine de pas environ , puis , dans une espèce de petite anse , je trouvai une douzaine de bateaux qui attendent les voyageurs pour les passer à l'autre bord. Je sautai dans l'un d'eux , Francesco me suivit avec mon porte-manteau , et

j'ordonnai alors au patron de me conduire au milieu du fleuve. Quoique déjà à cent pas de sa chute , il est encore aussi ému et aussi agité que l'est la mer dans un gros temps ; cependant , arrivés au centre de l'immense nappe d'eau , nous trouvâmes le milieu moins agité : c'est que la cataracte est partagée par un rocher, aux flancs duquel poussent des mousses, des lierres et des arbres, et que surmonte une espèce de girouette représentant Guillaume Tell , et que ce rocher brise l'eau qui s'écarte en bouillonnant à sa base, mais laisse derrière lui toute une ligne calme et nue, si on la compare surtout au bouillonnement des deux bras qui l'enveloppent. Je demandai alors à mon batelier , si , profitant de cette espèce de remou , nous pourrions remonter jusqu'au rocher ; il nous répondit que , sans être dangereuse , la chose était cependant assez difficile , à cause du clapotement des vagues , qui rejetait toujours la barque dans l'un et l'autre courant , mais que si cependant je voulais lui donner cinq francs il le tenterait. Je répondis en lui mettant dans la main ce qu'il demandait , et il se mit à ramer vers la cataracte.

Ainsi qu'il m'en avait prévenu , nous eûmes quelque difficulté à surmonter les vagues , qui nous repoussaient toujours de la ligne ; mais , grâce à son habileté , le batelier se maintint dans la bonne voie.

Plus nous approchions du rocher, plus le fleuve, bouillonnant à notre droite et à notre gauche , se

calmait sous notre bateau. Enfin nous arrivâmes à un endroit assez calme , et où il fut plus facile à notre pilote de se maintenir. Placés où nous étions , au milieu même de son cours , tout couverts de son écume et de sa poussière , la cataracte était admirable ; le soleil prêt à se coucher teignait la partie supérieure de la chute d'une riche couleur rose , tandis qu'un arc-en-ciel enflammait la vapeur qui s'élevait de l'abîme, et qui, comme je l'ai dit, rejail-
lissait à plus de deux cents pieds de haut. Je restai ainsi près d'une demi-heure en extase ; puis enfin le batelier me demanda où je comptais aller coucher ; je lui répondis que je comptais coucher sur la grande route , et qu'à cet effet j'allais m'enquérir d'une voiture à Neuhausen ou à Altembourg, attendu que , n'ayant pas grand'chose à voir, je comptais mettre à profit la nuit et me retrouver, en me réveillant , à une dizaine de lieues de Schaffhausen.

— S'il ne faut qu'un moyen de transport à monsieur , me dit le batelier , et si une barque lui semblait un aussi bon lit qu'une voiture , il n'aura pas besoin d'aller à Neuhausen ni à Altembourg pour trouver ce qu'il lui faut ; je n'ai qu'à lever mes deux avirons, et nous partirons aussi vite que si nous étions emportés par les deux meilleurs chevaux du duché de Bade.

La proposition était si tentante que je trouvai la chose on ne peut mieux pensée. Nous fîmes prix

à dix francs, payables à Kaiserstul. A peine le marché fut-il arrêté, que le batelier cessa de s'opposer à la rapidité du courant, et qu'ainsi qu'il me l'avait promis, la petite barque, légère comme une hirondelle, s'éloigna de la chute avec une rapidité qui, pendant quelques secondes, nous ôta la respiration.

Pendant dix minutes à peu près, nous pûmes encore embrasser tout l'ensemble de la cascade, moins grande, au reste, de loin que de près, attendu que de près la chute même borne l'horizon, tandis que de loin elle n'est plus que l'ornement principal du tableau, et que ses accompagnements sont pauvres et mesquins. Le château de Lauffen est peu pittoresque, son architecture lourde pèse sur la cascade, le village de Neuhausen est insignifiant, pour ne rien dire de plus; enfin les vignes qui entourent ses deux fabriques ne contribuent pas peu à leur donner un aspect bourgeois des plus anti-poétiques. Il faudrait, pour faire un digne cadre à cette magnifique cataracte, les pins de l'Italie, les peupliers de la Hollande, ou les beaux chênes de notre Bretagne.

Au premier coude que fit le fleuve je perdis tout cela de vue; mais longtemps encore j'entendis le mugissement de la cascade, et j'aperçus, par-delà des bouquets d'arbres qui bordent les sinuosités du Rhin, la poussière blanche qui forme au-dessus de la cataracte un nuage éternel. Enfin la distance

amortit ce bruit , les ténèbres me déroberent la vapeur , et je commençai à songer aux moyens de passer dans mon bateau la moins mauvaise nuit possible. Il s'élevait du fleuve une humidité pénétrante, un vent frais courait à sa surface , et pour me garantir de ce double inconvénient je n'avais qu'une blouse de toile écrue et un pantalon de coutil blanc. Je tâchai d'y remédier en me couchant au fond du bateau ; je me fis un traversin de ma valise , je fourrai mes mains dans mes poches, et , grâce à ces précautions , je parvins à réagir assez victorieusement contre la fraîche haleine de la nuit. Du reste , nous allions toujours un train fort convenable , sur les deux rives je voyais fuir les arbres , les vignes et les maisons ; cette fuite finit par produire sur mon esprit l'effet d'une valse trop prolongée. La tête me tourna , je fermai les yeux , et bercé par le courant de l'eau , je finis par tomber dans une espèce de somnolence qui n'était plus la veille et n'était pas encore le sommeil. Tout endormi que j'étais , je me sentais vivre, un refroidissement général me gagnait, je comprenais que j'aurais eu besoin de secouer cet engourdissement et de me réchauffer par la pensée ; mais je n'en avais pas le courage , et je me laissais aller à cette douloureuse léthargie. De temps en temps je me sentais emporté plus rapidement, j'entendais un bruit plus fort et plus effrayant, je soulevais ma tête appesantie, et je me voyais emporté comme

une flèche sous une arche de pont contre laquelle le fleuve écumant venait se briser. Alors j'éprouvais un vague instinct du danger, un frisson courait par tout mon corps ; mais cependant la terreur n'était point assez forte pour me réveiller. Je continuais mon cauchemar, et je sentais que de minute en minute mes membres s'engourdisaient davantage, et que l'espèce de rêve même qui agitait mon cerveau était près de s'effacer et de s'éteindre. Enfin j'arrivai à un assoupissement complet, grâce auquel, si j'étais tombé à l'eau, je me serais certainement noyé sans m'en apercevoir et en croyant continuer mon rêve. Je ne sais combien de temps dura cette léthargie ; je sentis que l'on faisait ce qu'on pouvait pour m'en tirer ; j'aidai de mon mieux les efforts de Francesco et du batelier. Grâce à ce concours de bonne volonté de ma part et d'efforts de la leur, je passai heureusement de la barque à bord, je me vis entrer dans un château fort, puis je me trouvai dans un lit bien chaud, où je me dégoûdis peu à peu. Alors je pus demander dans quelle partie du monde j'avais abordé, et j'appris assez indifféremment que j'habitais le château Rouge, et que, moyennant rétribution, j'y recevrais l'hospitalité du grand-duc de Bade.

KOENIGSFELDEN.

Le lendemain nous partîmes au point du jour ; ma nuit avait été un long cauchemar, où la réalité se mêlait avec le rêve ; il me semblait que mon lit avait conservé le mouvement du bateau. Je me sentais attiré par la cataracte ; puis, au moment d'être précipité, ce n'était plus moi que le danger menaçait, c'était sir Williams, je l'avais revu les bras croisés et les yeux au ciel, et le pauvre garçon avait bouleversé tout mon sommeil. Qu'était devenu son corps ? Le Rhin le roulerait-il jusqu'à l'Océan, et l'Océan le jetterait-il aux rives de l'Angleterre qu'il avait quittées si désespéré, et auxquelles il retournait guéri ? Je traversai le pont qui sépare le grand-duché de Bâle du canton d'Argovie ; mais je m'arrêtai au milieu pour jeter un dernier regard sur le Rhin : à travers le brouillard qui nous enveloppait j'aper-

cevais jusqu'à une certaine distance ses vagues bouillonnantes, et il me semblait à tout instant qu'au sommet d'une de ces vagues j'allais voir se dresser le corps du pauvre Blundel ; je ne pouvais m'arracher des bords du fleuve, il me semblait qu'en les abandonnant je perdais un suprême espoir ; enfin il fallut me décider, je jetai un dernier regard, un dernier adieu sur le cours du fleuve, et je pris la route de Baden.

Pendant une heure je marchai au milieu de ce brouillard ; puis enfin, vers les huit ou neuf heures du matin, cette voûte mate et froide s'échauffa et jaunit dans un coin, quelques pâles rayons percèrent la nuée, bientôt elle se déchira par bande et s'en alla rasant le sol, formant des vallées dont les parois semblaient solides, et des montagnes de vapeurs qu'on eût cru pouvoir gravir : peu à peu cette mer de nuages se souleva, montant doucement, et découvrant d'abord les vignes, puis les arbres, puis les montagnes ; enfin toutes ces îles flottantes sur la mer du ciel se confondirent dans son azur, et finirent par se mêler et se perdre dans les flots limpides de l'éther.

Alors se déroula devant moi une route riante et gracieuse, qui vint, riche de toutes les coquetteries de la nature, essayant de me distraire des émotions de la veille ; les prairies avec la fraîcheur, les arbres avec leur murmure, la montagne avec ses cascades

tentèrent de me faire oublier le crime du fleuve. Je me retournai vers lui, lui seul continuait à charrier une masse de vapeur ; lui seul, comme un tyran, essayait de se cacher à la vue de Dieu. Je ne sais comment une idée aussi bizarre me vint, je ne sais comment elle prit une réalité dans mon esprit ; mais le fait est que je fis plusieurs lieues sous cette préoccupation que toute ma raison ne pouvait écarter. Ainsi est fait l'orgueil de l'homme, toujours prompt à croire, avec ses souvenirs instinctifs et despotiques de l'Éden, qu'il est le souverain de la terre, et que tous les objets de la création sont ses courtisans.

J'arrivai ainsi, à travers un pays délicieux, à la ville de Baden. Je mis à profit le temps que l'aubergiste me demanda pour préparer mon dîner, et je montai sur le vieux château qui domine la ville. C'est encore une de ces grandes aires féodales, dispersées par la colère du peuple. Cette forteresse, qu'on appelait le rocher de Bade, resta entre les mains de la maison d'Autriche jusqu'en 1415, époque à laquelle les Confédérés s'en emparèrent et se vengèrent, en la démolissant, de ce que ses murs avaient offert si longtemps un asile imprenable à leurs oppresseurs, qui y résolurent les campagnes de Morgarten et de Sempach. Du sommet de ces ruines, qui, du reste, n'offrent point d'autre intérêt, on domine toute la ville, rangée aux deux côtés de la Limmat, et

qui avec ses maisons blanches et ses contre-vents verts semble sortir des mains des peintres et des maçons ; au second plan des collines boisées qui semblent le marchepied des glaciers , et, enfin , à l'horizon , comme une dentelure gigantesque , les pics déchirés et neigeux des grandes Alpes , depuis la Yungfrau jusqu'au Glarnich.

Comme rien de bien curieux ne me retenait à Bade, que j'avais fait un assez long séjour à Aix pour avoir épuisé la curiosité que pouvait m'inspirer le mystère des eaux thermales, je me contentai de jeter un coup d'œil sur celles qui bouillonnent au milieu du cours de la Limmat ; leur chaleur, qui est de trente-huit degrés, est due, dit-on, au gypse et à la marne recouverts de couches de pierres calcaires dont est formé le Legerberg, au travers duquel elles filtrent. Je donne cette opinion pour ce qu'elle vaut, en me hâtant toutefois d'en décliner la responsabilité.

Ce qui, du reste, m'attirait comme un aimant, c'était le désir de visiter le lieu où avait été assassiné l'empereur Albert, et que les descendants de ses ennemis ont appelé Kœnigsfelden ou le Champ du Roi. Ce champ, situé, comme nous l'avons dit, sur les rives de la Reuss, s'étend jusqu'à Windisch, l'ancienne Windonissa des Romains, fondée par Germanicus lors de ses campagnes sur le Rhin ; la ville antique, dont il ne reste aujourd'hui d'autres ruines

que celles qui sont cachées sous terre , couvrait tout l'espace qui s'étend de Hausen à Gebistorf , et se trouvait ainsi à cheval sur la Reuss , au confluent de l'Aar et de la Limmat. Quinze jours avant mon arrivée, un laboureur avait, avec sa charrue , effondré un vieux tombeau, et y avait trouvé les restes d'un casque, d'un bouclier et d'une de ces épées de cuivre que les Espagnols seuls savaient tremper dans l'Èbre, et auxquelles ils donnaient un tranchant tout à fait supérieur à celui du fer et de l'acier.

C'est sur l'emplacement même où expira l'empereur Albert qu'Agnès de Hongrie, sa fille, éleva le couvent de Kœnigsfelden. A l'endroit où pose l'autel s'élevait le chêne contre lequel l'empereur assis s'adossait lorsque Jean de Souabe, son neveu, lui perça la gorge d'un coup de lance. Agnès fit déraciner l'arbre, tout teint qu'il était du sang de son père, et elle en fit faire un coffre dans lequel elle enferma les habits de deuil qu'elle jura de porter tout le reste de sa vie.

Tout alentour du chœur sont les portraits de vingt-sept chevaliers à genoux et priant. Ces chevaliers sont les nobles tués à la bataille de Sempach. Parmi ces fresques est un buste, ce buste est celui du duc Léopold, qui voulut mourir avec eux. Ce chœur, éclairé par onze fenêtres dont les vitraux colorés sont des merveilles de la fin du xv^e siècle,

est séparé de l'église par une cloison ; on passe de l'un dans l'autre , et l'on se trouve au pied du tombeau de l'empereur Albert ; il est de forme carrée , entouré d'une balustrade en bois peint, aux quatre coins et aux quatre colonnes de laquelle sont appendues les armoiries des membres de la famille impériale qui dorment près de leur chef.

C'est qu'outre l'empereur Albert, qui a perdu la vie ici , cette pierre recouvre , dit l'inscription de la balustrade , « sa femme, madame Élisabeth , née à Keindten ; sa fille, madame Agnès, ci-devant reine de Hongrie , ensuite aussi notre seigneur le duc Léopold qui a été tué à Sempach. »

Autour de ces cadavres impériaux gisent les reliques ducales et princières du duc Léopold le vieux, de sa femme Catherine de Savoie, de sa fille Catherine de Habsbourg, du duc de Lussen, du duc Henry et de sa femme Élisabeth de Vernburg, Celles du duc Frédéric, fils de l'empereur Frédéric de Rome, et de son épouse Élisabeth, duchesse de Lorraine.

Puis encore, autour de ceux-là , et sous les dalles armoriées qui les couvrent, dorment soixante chevaliers aux casques couronnés, tués à la bataille de Sempach ; enfin, dans les chapelles environnantes, et formant un cadre digne de cet ossuaire, reposent à droite sept comtes de Habsbourg et deux comtes de Griffenstein, et à gauche quatre comtes

de Lauffenbourg et cinq comtes de Reinach et de Brandis.

Il en résulte que, si aujourd'hui Dieu permettait que l'empereur Albert se soulevât sur sa tombe, et réveillât la cour mortuaire qui l'entoure, ce serait, certes, le plus noble et le mieux accompagné de tous les rois qui à cette heure portent un sceptre et une couronne.

Au moment où je foulais aux pieds toutes ces cendres féodales, l'homme qui m'accompagnait vit que l'heure des vêpres était arrivée, et, quoique personne ne dût venir à cet appel, il sonna la cloche, la même qui fut donnée au couvent par Agnès. J'allai à lui, et lui demandai si l'on allait célébrer un office divin. — Non, me répondit-il, je sonne les vêpres pour les morts ; laissons-leur leur église. Nous sortimes.

Cet homme sonne ainsi trois fois par jour : la première à l'heure de la messe, la seconde à l'heure des vêpres, et la troisième à l'heure de l'Angélus.

Nous passâmes dans le couvent de Sainte-Claire, où est située la chambre à coucher où Agnès entra, le cœur plein de jeunesse et de vengeance, à l'âge de vingt-sept ans, resta plus d'un demi-siècle à prier, et sortit, comme elle le dit elle-même, purgée de toute souillure, pour rejoindre son père, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Sur le panneau et en dehors de la porte de cette

chambre, est peint en pied le portrait du fou de la reine, qui s'appelait Henrick, et qui était du canton d'Uri. Sans doute ce portrait est une allusion aux joies, aux plaisirs et aux vanités du monde, qu'Agnès, en entrant dans la retraite, laissait en dehors de sa cellule.

Cette cellule resta triste, nue et austère comme celle du plus sévère cénobite, tant que l'habita la fille d'Albert. Dans un cabinet, au pied du lit, est encore le coffre grossier taillé dans le chêne, où la religieuse orpheline serrait ses habits de deuil. En certains endroits l'écorce a été respectée ; ce sont ceux qui étaient tachés de sang. Après la mort d'Agnès, cette cellule fut habitée par Cécile de Reinach, qui, après avoir perdu son mari et ses frères à Sempach, vint à son tour demander asile au couvent, et consolation à Dieu. Ce fut elle qui fit peindre dans cette même cellule les portraits des vingt-sept chevaliers agenouillés, dont les fresques de la chapelle ne sont que des copies.

La journée s'avancait, il était trois heures ; j'avais vu à Kœnigsfelden tout ce qui est curieux à voir, je remontai dans la voiture que j'avais prise à Bade ; car je désirais arriver le même soir à Aarau. Cependant, quelque diligence que je me fusse promis de faire, au bout d'une heure j'arrêtai ma voiture au pied du Wulpesberg : c'est qu'à son sommet s'élève le château d'Habsbourg, et que je ne vou-

lais pas passer si près du berceau des Césars modernes sans le visiter.

Ce château est situé sur une montagne longue et étroite ; il en reste une tour tout entière, qui, grâce à son architecture carrée et massive, est parfaitement conservée, quoiqu'elle date du xi^e siècle ; une des salles dont les boiseries, grâce au temps et à la fumée, sont devenues noires comme de l'ébène, conserve encore des restes de sculptures. Au flanc de la tour s'est cramponné un bâtiment irrégulier, qui se soutient à elle ; il est habité par une famille de bergers, qui a fait une écurie de la salle d'armes du grand Rodolphe. Par un vieil instinct de faiblesse et par une antique habitude d'obéissance, quelques cabanes sont venues se grouper autour de ces ruines qui furent la demeure du premier-né de la maison d'Autriche. Un nom et quelques pierres couvertes de chaume, voilà ce qui reste du château et des propriétés de celui dont la descendance a régné cinq cents ans, et ne s'est éteinte qu'avec Marie-Thérèse.

L'homme qui habite ces ruines, et qui s'en est constitué le cicerone, me fit voir, de l'une des fenêtres orientales, une petite rivière qui coule dans la vallée, et à laquelle se rattache une tradition assez curieuse. Un jour que Rodolphe de Habsbourg revenait de Mellingen, monté sur un magnifique cheval, il aperçut sur ses bords un prêtre portant le viatique : les pluies avaient enflé le torrent, et le saint

l'homme ne savait comment le franchir. Il venait de se déterminer à se déchausser pour passer la rivière à gué, lorsque le comte arriva près de lui, sauta à bas de son cheval, mit un genou en terre pour recevoir la bénédiction de l'homme de Dieu ; puis, l'ayant reçue, lui offrit sa monture ; le prêtre accepta, passa la rivière à cheval ; le comte le suivit à pied jusqu'au lit du mourant, et assista l'officiant dans la sainte cérémonie. Le viatique administré, le prêtre sortit, et voulut rendre au comte Rodolphe le cheval qu'il lui avait prêté ; mais le religieux seigneur refusa, et comme le prêtre insistait : A Dieu ne plaise, mon père, répondit le comte, que je sois assez orgueilleux pour oser me servir jamais d'un cheval qui a porté mon créateur ! gardez-le donc, mon père, comme un gage de ma dévotion à votre saint ordre : il appartient désormais à votre Église.

Dix ans plus tard, le pauvre prêtre était devenu chapelain de l'archevêque de Mayence, et le comte Rodolphe de Habsbourg était prétendant à l'empire. Or, le prêtre se souvint que son seigneur s'était humilié devant lui, et il voulut lui rendre les honneurs qu'il en avait reçus. Sa place lui donnait un grand crédit sur l'archevêque ; celui-ci en avait à son tour sur les électeurs. Rodolphe de Habsbourg obtint la majorité, et fut élu empereur de Rome.

Vers la fin du xv^e siècle, les confédérés vinrent mettre le siège devant le château de Habsbourg. Il

était commandé par un gouverneur autrichien qui se défendit jusqu'à la dernière extrémité. Plusieurs fois les Suisses lui avaient offert une capitulation honorable, mais il avait constamment refusé ; enfin, pressé par la famine, il envoya un parlementaire. Il était trop tard : ses ennemis sachant à quel état de détresse la garnison était réduite, repoussèrent toute proposition, et exigèrent des assiégés qu'ils se rendissent à discrétion : alors la femme du gouverneur demanda la libre sortie pour elle, avec la permission d'emporter ce qu'elle avait de plus précieux. Cette permission lui fut accordée : aussitôt les portes s'ouvrirent, et elle sortit du château, emportant son mari sur ses épaules ; les Suisses, esclaves de leur parole, la laissèrent passer : mais à peine avait-elle déposé à terre celui que cette pieuse ruse avait sauvé, qu'il la poignarda, pour qu'il ne fût pas dit qu'un chevalier avait dû la vie à une femme.

Malgré tout ce que je pus faire de questions à mon cicerone, je n'en pus obtenir une troisième légende. En conséquence, voyant qu'il était au bout de son érudition, je regagnai ma voiture au jour tombant ; un quart d'heure après, je traversais l'établissement des bains de Schiznach, et j'arrivai à Aarau encore assez à temps pour me faire conduire à la meilleure coutellerie de la ville.

On m'avait beaucoup vanté ce produit de la capitale de l'Argovie ; et, d'après cette réputation, je

me serais fait un scrupule de passer au milieu d'une industrie aussi célèbre sans en emporter un échantillon. Aussi, quelque maigre que fût ma bourse, et quoique je ne dusse retrouver de l'argent qu'à Lausanne, je résolus de faire un sacrifice, convaincu qu'une occasion pareille ne se rencontrerait jamais. En conséquence, j'achetai pour la somme de dix francs une paire de rasoirs renfermés dans leur cuir, et, enchanté de mon emplette, je revins à l'hôtel pour en faire immédiatement l'essai.

En passant la lame de l'instrument barbificateur sur le cuir destiné à en adoucir le mordant, je m'aperçus que le manche de ce cuir portait une adresse; j'en fus enchanté, afin de pouvoir la donner à ceux de mes amis qui viendraient en Suisse, et voudraient, comme moi, profiter de la circonstance pour se monter en rasoirs à la coutellerie d'Aarau. Voici cette adresse :

A LA FLOTTE.

—
FRANÇOIS BERNARD,
Fabricant de Rasoirs et de Cuir,
Rue Saint-Denis, 74,

A PARIS.

Ce sont les meilleurs rasoirs que j'aie jamais rencontrés.

L'ILE SAINT-PIERRE.

L'humiliation que j'éprouvai d'avoir fait douze cents lieues pour venir acheter à Aarau des rasoirs de la rue Saint-Denis fit que le lendemain, aussitôt mon déjeuner, je quittai l'auberge de la Cigogne, où j'étais descendu la veille au soir; je continuai ma route par Olten, jolie petite ville du canton de Soleure, située sur les bords de l'Aar, et dont les habitants élevèrent autrefois un monument à Tibère-Claude Néron, *quod viam per Jurassi valles duxit*. Comme il n'existe aucune trace de cette antique voie romaine, je ne m'y arrêtai que le temps de faire souffler le cheval, et, vers les trois heures de l'après-midi, j'arrivai à Soleure: il me restait juste le temps nécessaire pour aller voir coucher le soleil sur Weissenstein.

Ce qui m'avait surtout déterminé à cette excursion, c'est qu'au contraire des montagnes des Alpes, le Weissenstein, qui appartient au Jura, est arrivé à un degré de civilisation qu'il doit sans doute à son voisinage de la France. Pour arriver à sa cime la plus élevée, on n'a qu'à se mettre dans une bonne calèche et à dire : Marchez ; cela vous coûte vingt francs, c'est-à-dire un peu moins cher que si vous faisiez la route à pied et en prenant un guide. Ce mode de locomotion m'allait d'autant mieux que je commençais à être au bout de mes forces, et que je sentais tous les jours diminuer ma sympathie pour les montagnes. J'en avais tant laissé derrière moi, que les souvenirs que j'en conservais ressemblaient beaucoup à un chaos, et que dans cet entassement de Pélion sur Ossa, je commençais vraiment à ne plus distinguer Ossa de Pélion. Aussi je remerciai Dieu de m'avoir gardé, contre ses habitudes providentielles, la meilleure pour la dernière. Je m'étendis aussi moelleusement que possible dans la calèche, je m'en remis au cocher de la fortune de César, j'élevai Francesco au rang de mon historiographe, lui recommandant de retenir avec attention et fidélité tout ce que la route offrait de remarquable, et je m'endormis du sommeil de l'innocence ; trois heures après, je me réveillai à la porte de l'auberge. Je demandai aussitôt à Francesco ce qu'il avait remarqué sur la route ; il me répondit que ce qui

l'avait le plus frappé, c'est qu'elle avait été toujours en montant.

Comme je n'avais pas pris le temps de manger à Soleure, je recommandai à madame Brunet, mon hôtesse, de donner tous ses soins au dîner qu'elle allait me servir. Elle réclama une heure pour faire un chef-d'œuvre, et me demanda si je ne voulais pas mettre cette heure à profit en montant sur le sommet du Rothflue. Je frissonnai de tous mes membres : je crus que j'avais été abominablement volé ; que la montagne où j'étais si doucement parvenu n'était qu'une déception, et que j'allais être condamné à en grimper une autre avec mes propres jambes ; mais, en me retournant, j'aperçus, à travers les portes de la cuisine, un horizon si étendu et si magnifique, que je me rassurai un peu. Je demandai alors ce que je verrais de plus en haut du Rothflue qu'en haut du Weissenstein ; on me répondit que je verrais les vallées du Jura, une partie de la Suisse septentrionale, la Forêt-Noire et quelques montagnes des Vosges et de la Côte-d'Or ; à ceci je répondis que depuis quatre mois j'avais vu tant de vallées, tant de forêts et tant de montagnes, que je me figurais parfaitement ce que celles-là pouvaient être, et que je me contenterais du panorama du Weissenstein. En échange, je demandai s'il serait possible de me préparer un bain ; madame Brunet me répondit que c'était la chose du monde

la plus facile , et que je n'avais seulement qu'à dire si je le voulais d'eau ou de lait.

Dans les dispositions de sybaritisme où je me trouvais , on devine ce que cette dernière proposition éveilla en moi de désirs ; malheureusement un bain de lait devait être une volupté d'empereur , qu'un banquier seul pouvait se permettre. Je me rappelai les mesures de lait parisiennes qu'on déposait à ma porte le matin , et que mon domestique additionnait mensuellement, les unes au bout des autres , à soixante et quinze centimes chaque ; et je calculais que , surtout pour moi , il en faudrait bien douze ou quinze cents , et cela au minimum ; or douze cents fois soixante et quinze centimes ne laissent pas que de faire une somme. Je mis la main à la poche de mon gilet , faisant glisser , les unes après les autres , entre mon pouce et mon index , les cinq dernières pièces d'or qui me restassent pour aller à Lausanne ; et , convaincu qu'elles ne pourraient pas même suffire pour à-compte , je demandai vertueusement un bain d'eau.

— Vous avez tort , me dit madame Brunet : le bain de lait n'est pas beaucoup plus cher , et il est infiniment plus bienfaisant.

J'eus alors une peur , c'est qu'à cette hauteur le bain d'eau lui-même ne fût hors de la portée de mes moyens pécuniaires.

— Comment ! dis-je vivement , et quelle est donc la différence ?

— Le bain d'eau coûte cinq francs , et le bain de lait dix.

— Comment , dix francs ? m'écriai-je , dix francs un bain de lait !

— Dame ! monsieur , me dit ma bonne hôtesse , se trompant à l'intention , ils sont un peu plus chers dans ce moment-ci parce que les vaches redescendent ; aux mois d'août et de septembre ils n'en coûtent que six.

— Comment ? mais madame Brunet , je ne me plains aucunement de la somme ; faites-moi chauffer un bain de lait , et bien vite.

— Monsieur le prendra-t-il dans sa chambre ?

— On peut le prendre dans sa chambre ?

— C'est à volonté.

— En dinant ?

— Sans doute.

— Près de la fenêtre ?

— A merveille.

— En regardant le coucher du soleil ?

— Parfaitement.

— Et le diner sera mangeable avec tout cela ?... Mais c'est un paradis que votre auberge , madame Brunet !

— Monsieur , me répondit mon hôtesse en me faisant une révérence , je prends des pensionnaires et fais des remises sur les prix quand on reste quinze jours.

Malheureusement je ne pouvais profiter de l'offre économique que me faisait madame Brunet ; je me contentai donc de lui recommander la plus grande diligence , et je montai dans ma chambre. Comme il n'y avait que moi de voyageur , on me donna la plus grande et la plus commode ; j'allai au balcon , et j'avoue que quoique familiarisé avec les plus belles vues de la Suisse , je restai en admiration devant celle-ci.

Qu'on se figure un demi cercle de cent-cinquante lieues , borné à droite par la grande chaîne des Alpes et à gauche par un horizon incommensurable , dans lequel sont enfermés trois rivières , sept lacs , douze villes , quarante villages et cent cinquante-six montagnes ; tout cela subissait les variations de lumière d'un coucher de soleil d'automne , tout cela vu d'une baignoire adhérente à une table couverte d'un excellent dîner , et l'on aura une idée du panorama du Weissenstein , découvert dans les meilleures conditions possibles ; quant à moi , il me parut magnifique. Cependant je n'ose le décrire , tant dans ma religion pour l'exactitude et la vérité , je me défie de l'influence du bain et du dîner.

Je dormais du plus beau et du plus saint sommeil , quand , le lendemain , Francesco entra dans ma chambre à quatre heures du matin : il avait jugé que , puisque j'avais vu le coucher du soleil , je ne pouvais pas me dispenser de voir son lever pour

faire pendant ; comme j'étais réveillé , je pensai que ce que j'avais de mieux à faire était de me ranger à son opinion.

Mais j'avais pris dans l'auberge de madame Brunet des habitudes de Sybarite ; de sorte qu'au lieu de me lever , je fis traîner mon lit auprès de la fenêtre, et je n'eus qu'à me donner la peine d'ouvrir les yeux pour jouir du même spectacle qui sur le Faulhorn et le Righi m'avait coûté tant de fatigues et tant de peines. Malgré le laisser aller de mes manières , le soleil ne me fit pas attendre , il s'éleva avec sa régularité et sa magnificence ordinaires , faisant étinceler comme des volcans cette chaîne immense de glaciers qui s'étend depuis le Mont-Blanc jusqu'au Tyrol. Je suivis tous les accidents de lumière de son retour comme j'avais suivi toutes les variations de son départ ; puis , lorsque cette lanterne magique merveilleuse commença de me fatiguer par sa sublimité même , je fis fermer ma fenêtre , tirer mes rideaux , repousser mon lit contre le mur , et , fermant les yeux , je me rendormis comme sur un rêve.

Comme , après une démonstration aussi expressive , personne n'osa plus entrer dans ma chambre , je me réveillai bravement à midi ; j'avais dormi seize heures , moins les quarante minutes que j'avais employées à regarder le lever du soleil.

Il n'y avait pas de temps à perdre si je voulais .

visiter Soleure avec quelque détail , aussi je fis atteler , et , une heure et demie après , je descendais à la porte de la ville.

Elle est d'une forme parfaitement carrée et la mieux fortifiée de la Suisse , une vieille tour , que les habitants disent romaine et antérieure au Christ , est , je crois du *vii^e* ou *viii^e* siècle. Elle s'élevait d'abord seule , comme l'indique son nom *Solothurn* ; mais peu à peu les maisons vinrent s'appuyer à elle , et , se rassemblant sous sa protection , formèrent une ville qui offre cela de remarquable qu'elle procède en tout par le nombre onze ; elle a onze rues , onze fontaines , onze églises , onze chanoines , onze chapelains , onze cloches , onze pompes , onze compagnies de bourgeois et onze conseillers.

Soleure possède l'arsenal le mieux organisé de toute la Suisse : la première salle contient un parc d'artillerie de trente-six canons ; elle est soutenue par trois colonnes chargées de trophées : la première est ornée des dépouilles de Morat ; elle porte une bannière du duc de Bourgogne et un drapeau des chevaliers de Saint-George ; la seconde est un souvenir de la bataille de Dornach , et l'on reconnaît à leur double tête les aigles d'Autriche ; enfin la troisième conserve deux drapeaux pris à la bataille de Saint-Jacques , sur notre roi Louis XI.

La seconde salle est celle des fusils : elle en contenait , à l'époque où je la visitai , six mille parfaite-

ment en état et prêts à être distribués en cas de besoin.

La troisième salle est celle des armures : deux mille armures complètes des xv^e, xvi^e et xvii^e siècles y sont classées au hasard, sans aucun ordre et sans aucune science. Au milieu de l'arsenal s'élève une table ovale, autour de laquelle sont assis treize guerriers figurant les treize cantons. Les Suisses ont choisi pour habiller les mannequins qui les représentent treize armures colossales, qui semblent avoir appartenu à une race de Titans. Cela me rappela Alexandre qui avait fait enterrer avec son nom et l'olympiade de son règne des mors de chevaux d'une grandeur gigantesque, afin que la postérité mesurât la taille de ses guerriers à celle de leurs montures.

En sortant de l'arsenal, nous allâmes visiter le cimetière de Schouzevil ; nous y étions conduits par un pèlerinage politique : il renferme la tombe de Kosciusko. C'est un monument formant un carré long, et sur lequel est écrit cette épitaphe :

VISERRA
THADDEI KOSCIUSKO
DEPOSITA DIE XVII OCTOBRIIS
M DCCC XVIII.

Comme la ville n'offre pas d'autre curiosité, et que, grâce au somme que j'avais fait au Weissen-

stein , je pouvais prendre sur ma nuit , je fis mettre le cheval à la voiture à huit heures du soir , et j'arrivai à Bienne à une heure du matin.

Pendant que Francesco frappait à l'hôtel de la Croix blanche , j'examinai une charmante fontaine qui se trouve sur la place : elle est surmontée d'un groupe qui paraît dater du xvi^e siècle , et qui représente un ange gardien emportant dans ses bras un agneau , que Satan essaye de lui enlever. L'allégorie de l'âme entre le bon et le mauvais principe était trop évidente pour que j'en cherchasse une autre.

En 1826 , lorsqu'on creusa autour de cette fontaine pour faire un bassin , on trouva une grande quantité de médailles romaines ; une partie fut déposée à l'hôtel de ville , et l'autre enfouie , avec quantité pareille de pièces françaises au millésime de la même année , sous les nouvelles fondations. Ce fut l'aubergiste qui me donna ces détails , et cela dans mon idiome maternel , dont je commençais à m'ennuyer ; car à Bienne on entre tout à coup et d'un plein bond dans la langue française , que dix personnes à peine parlent à Soleure.

Le lendemain à huit heures , mes bateliers étaient prêts ; j'allai les rejoindre à la pointe qui s'avance entre Nydau et Vingel ; de l'endroit de l'embarquement , nous embrassâmes tout le panorama du petit lac de Bienne , l'un des plus jolis de la Suisse et qui est célèbre près des touristes modernes par le

séjour que fit Rousseau dans son île de Saint-Pierre. On aperçoit de loin cette île , qui se présente sous le même aspect que celle des Peupliers à Ermenonville , à l'exception , cependant , qu'à Ermenonville ce sont les peupliers qui sont un peu plus grands que l'île , tandis qu'à Saint-Pierre c'est l'île qui est un peu plus grande que les peupliers. Elle est , au reste , et pour plus de précautions , ceinte d'un mur de pierres élevé dans le but de lui donner de la consistance , afin que , dans quelque crue du lac , elle n'aille pas échouer à la plage comme la demeure flottante de Latone.

Notre navigation , poussée par le vent du nord-est , était charmante. Au nord la chaîne du Jura , couverte de sapins dans ses hautes sommités , de hêtres et de chênes dans ses moyennes régions , venait mirer sa pente couverte de vignes et tachetée de maisons dans l'azur de l'eau. Au midi s'étendait une chaîne de petites collines sans noms , derrière laquelle se cachent Berne et Morat , et au-dessus desquelles regardent comme des géants les pics neigeux des grandes Alpes ; enfin à l'occident git , ombreuse et calme , la petite île de Saint-Pierre , et derrière elle la ville de Cerlier , bâtie en amphithéâtre , et dont les maisons semblent grimper la pente de Jolimont pour aller s'asseoir sur son plateau.

Peu d'années se passent sans que le lac de Biemme ne gèle. Cette circonstance atmosphérique a donné

lieu à une coutume assez singulière, de laquelle mes bateliers n'ont pu me donner d'explication. Le receveur de l'île Saint-Pierre, qui appartient à l'hôpital de Berne, doit une mesure de noix au premier qui arrive à l'île à l'aide de la croûte de glace qui se forme alors sur le lac. C'est presque toujours un habitant de Glarèse qui remporte ce prix ; mais aussi peu d'années se passent sans que l'on n'ait à déplorer la mort de quelque pèlerin trop pressé, sous lequel la glace à peine formée encore se brise, et qui disparaît pour ne reparaitre qu'au dégel. Il est vrai que la mesure de noix vaut huit batz et que huit batz valent vingt-quatre sous.

Nous abordâmes à l'île Saint-Pierre après une heure de navigation à peu près ; nous traversâmes un beau bois de chênes, nous laissâmes à notre gauche un petit pavillon, et nous arrivâmes à l'auberge, où est la chambre de Rousseau, que le calcul bien plus que la vénération a conservée telle qu'elle était lorsqu'il l'habita.

C'est une petite chambre carrée, sans papier et à solives saillantes, éclairée au midi par une seule fenêtre donnant sur le lac et d'où la vue par une échappée s'étend jusqu'aux grandes Alpes. Treize chaises de paille, deux tables, une commode et un lit de bois pareil aux tables et aux chaises, un pupitre peint en blanc et un poêle de faïence verte,

en forment tout l'ameublement. Une trappe placée dans un coin communique, à l'aide d'une échelle, aux appartements inférieurs, et peut au besoin servir d'escalier dérobé.

Quant aux murs, ils sont couverts des noms des admirateurs du *Contrat social*, de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse*, venus de toutes les parties du monde. C'est une collection de signatures fort curieuse, à laquelle il n'en manque qu'une seule : celle de Rousseau.

UN RENARD ET UN LION.

Comme il suffit d'une demi-heure pour visiter dans tous ses détails l'île de Bienne, et que j'avais pris mes bateliers pour tout un jour, je me fis conduire, par mesure d'économie, à Cerlier, où nous arrivâmes sur le midi ; nous nous mîmes immédiatement en route pour Neuschâtel, que nous découvriâmes au bout de trois heures de marche, en sortant de Saint-Blaise.

La ville se présente, de ce côté, sous un point de vue assez pittoresque, qu'elle doit au vieux château qui lui a fait, il y a treize ou quatorze cents ans, donner son nom de Château-Neuf, à une langue de terre chargée de fabriques qui s'avance dans le lac, et aux jardins qui entourent ses maisons et donnent à chacune d'elles l'aspect d'une villa. Une seule

chose nuit au caractère du paysage, c'est la couleur jaunâtre des pierres avec lesquelles les murs sont bâtis, et qui donnent à la ville l'apparence d'un immense joujou taillé dans du beurre.

Nous entrâmes dans Neufchâtel par une porte de barricades ; elle datait de la révolution de 1831. Cette révolution, conduite par un homme d'un grand courage, nommé Bourquin, avait pour but de soustraire la ville au principat de la Prusse et de la réunir entièrement à la confédération suisse.

Il est vrai que la position de Neufchâtel était étrange, dépendant à la fois d'une république et d'un royaume ; envoyant deux députés à la diète helvétique, et payant une contribution à Frédéric-Guillaume ; ayant sa noblesse et son peuple qui relèvent d'elle, et qui sont royalistes, et sa bourgeoisie et ses paysans qui ne relèvent que d'eux-mêmes, et qui sont républicains.

Au moment où j'arrivai à Neufchâtel, le procès de propriété se plaidait encore ; les Neufchâtelois, ignorant ce qu'ils étaient, attendaient de jour en jour la décision qui les ferait Suisses ou Prussiens ; cependant les haines étaient en présence, et la garnison du château, au-dessus de la porte duquel les insurgés avaient été briser la couronne et les pattes de l'aigle, qui porte sur la poitrine l'écusson fédératif, n'osait descendre dans la ville ; le soir, des chansons séditieuses se chantaient à haute voix dans

les rues. Ces chansons étaient un véritable appel aux armes. Le moment était peu favorable pour recueillir les légendes ou les traditions ; tous les souvenirs étaient venus se fondre dans celui de la révolution , et les seuls héros de Neuchâtel étaient, à cette époque , quelques pauvres jeunes gens , prisonniers en Prusse , dont les noms , localement célèbres , n'ont pas franchi les murs de la ville pour laquelle ils se sont dévoués. Aussi ne restai-je qu'une nuit à Neuchâtel ; d'ailleurs, à l'autre bout du lac , m'attendait Granson , avec ses souvenirs héroïques du xiv^e et du xv^e siècle.

Nous avons raconté précédemment comment Othon de Granson , dont l'église de Lausanne garde le mausolée , fut tué en champ clos , à Bourg en Bresse , par Gérard d'Estavayer , qui le blessa d'abord et lui coupa , vivant encore , les deux mains , suivant les conditions du combat : maintenant il nous reste à dire comment le noble duc Charles de Bourgogne fut outrageusement battu et défait par les bonnes gens des cantons.

Une grande question se débattait en France vers la fin du xv^e siècle : c'était celle de la monarchie et de la grande vassalité. Certes , au premier abord et en examinant les champions qui représentaient les deux principes , les chances semblaient peu douteuses , et les prophètes superficiels eussent cru pouvoir prédire d'avance de quel côté serait la victoire.

L'homme de la royauté était un vieillard portant la tête courbée plutôt encore par la fatigue que par l'âge, habitant un château fort situé loin de sa capitale, n'ayant autour de lui qu'une petite garde d'archers écossais, un barbier dont il avait fait son ministre, un grand prévôt dont il avait fait son exécuter, et deux valets dont il avait fait ses bourreaux. Il avait encore auprès de lui des chimistes et des médecins italiens et espagnols, qui passaient leur vie dans des laboratoires souterrains. Ils y préparaient des breuvages étranges et inconnus; de temps en temps ils étaient appelés par le roi, qu'ils trouvaient chaque fois agenouillé devant l'image de quelque saint ou de quelque madone. Le roi et le chimiste causaient à voix basse, au pied de l'autel, de choses religieuses et saintes sans doute, car leur entretien était fréquemment interrompu par des signes de croix, des prières et des vœux; puis, un temps après cette conférence mystérieuse, on entendait dire que quelque prince révolté contre le roi, et qui s'appêtait à faire à la France une rude guerre, était trépassé subitement, au moment même où il rassemblait ses soldats; ou que quelque veuve de grand baron, dont la grossesse, si elle était bénie par Dieu, devait perpétuer la race et la puissance d'une grande maison féodale, était accouchée avant terme d'un enfant mort. Aussitôt le roi, à qui tout prospérait ainsi, allait faire un pèlerinage d'actions

de grâce soit au Mont-Saint-Michel , soit à la croix de saint Laud , soit à Notre-Dame-d'Embrun : et l'on voyait alors sortir de sa tanière , la tête couverte d'un petit bonnet de feutre , entouré d'images de plomb , vêtu d'un justaucorps de drap râpé , enveloppé dans un vieux manteau bordé de fourrures , et armé seulement d'une courte et légère épée , ce roi étrange , qui semblait le dernier des bourgeois d'une de ses bonnes villes , et que le peuple appelait le renard du Plessis-les-Tours.

L'homme de la féodalité , au contraire , était un capitaine dans la force de l'âge , portant haute et fière sa tête casquée et couronnée ; habitant des palais magnifiques ou des tentes somptueuses ; toujours entouré de ducs et de princes , recevant comme un empereur les envoyés d'Aragon et de Bretagne , les ambassadeurs de Venise et le nonce du pape ; rendant et faisant hautement et publiquement justice ou vengeance , et frappant en plein soleil de la hache ou du poignard. Sa préoccupation , à lui , était de ressusciter , à son profit , l'ancien royaume de Bourgogne , qu'on appelait la cour dorée. Il avait en propre le Mâconnais , le Charolais et l'Auxerrois ; il comptait forcer le roi René à abdiquer en sa faveur le duché d'Anjou et le royaume d'Arles ; il avait conquis la Lorraine , il tenait en gage le pays de Ferrette et une partie de l'Alsace ; il avait acheté pour trois cent mille florins le duché de Gueldres ,

il convoitait le duché de Luxembourg ; il tenait prêts et exposés dans l'église de Saint-Maximin le sceptre et la couronne , le manteau et la bannière ; celui qui devait le sacrer était choisi , et c'était George de Bade , évêque de Metz ; il avait parole de l'empereur Frédéric III d'être nommé par lui vicaire général , et , en échange , il lui avait promis sa fille Marie pour son fils Maximilien. Enfin , il étendait les bras pour toucher d'une main à l'Océan et de l'autre à la Méditerranée , et chaque fois qu'il se montrait à ses futurs sujets et qu'il parcourait son royaume à venir , c'était sur quelque cheval de guerre dont l'équipement avait coûté le prix d'un duché , ou sous quelque dais d'or , humblement porté par quatre seigneurs ; et alors les peuples qui le regardaient passer dans sa magnificence pensaient en tremblant à sa force , à sa puissance et à sa colère , et se rangeaient sur son passage en disant : « Malheur à nos villes , malheur à nous ! car voici venir le lion de Bourgogne. »

Ces deux hommes , qui se trouvaient ainsi en face l'un de l'autre et prêts à lutter , c'étaient : Louis le Rusé et Charles le Téméraire.

Voici quelle était la position du roi de France :

Il venait de signer un traité avec le duc de Bretagne , allié incertain qu'il ne maintenait dans son amitié que par l'or et les promesses : il venait de renouveler les trêves avec le roi d'Aragon. Il avait

fait assassiner le comte d'Armagnac, qui cherchait à introduire les Anglais en France, fait avorter la comtesse qui était enceinte, et s'était emparé du comté. Il avait empoisonné le duc de Guienne, et réuni son duché à la couronne; il avait mis le duc d'Alençon en jugement et confisqué ses seigneuries. Il avait fait exécuter le connétable de Saint-Pol et aboli sa charge; il avait fait assiéger le duc de Nemours dans Carlat; enfin il venait de marier sa fille Jeanne à Louis, duc d'Orléans, et sa fille Anne à Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu. En ce moment, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1475, il s'occupait de réconcilier l'archiduc Sigismond avec les Suisses, faisant offrir à l'un l'argent nécessaire pour le rachat de son duché, et aux autres de les prendre à sa solde. Il envoyait une ambassade au roi René pour produire les anciennes prétentions qu'il avait à titre de créancier et d'héritier par sa mère de toutes les seigneuries et domaines de la maison d'Anjou, et les nouveaux droits que madame Marguerite, reine d'Angleterre, qu'il venait de délivrer par la paix de Pecquigny, y avait ajoutés encore par la cession entière qu'elle avait consentie de tous ses héritages dans la succession du roi René. Puis, tous les troubles apaisés à l'occident et au midi, tous ses filets tendus à l'orient et au nord, il prétexta comme toujours un pèlerinage, choisit Notre-Dame-du-Puy-en-Velay, qui était célèbre par une image

de la Vierge, sculptée en bois de setim par le prophète Jérémie, et le 19 de février 1476 il partit de Plessis-les-Tours dans cette sainte intention ; mais ayant reçu de grandes nouvelles, il s'arrêta à Lyon. L'araignée était au centre de sa toile.

Voici maintenant quelle était la position du duc de Bourgogne :

Il venait de conclure un traité d'alliance avec l'Empereur ; il s'était emparé de la Lorraine, il avait fait son entrée à Nancy, ayant le duc de Tarente, fils du roi de Naples, à sa droite, le duc de Clèves à sa gauche, et à sa suite de comte Antoine, grand bâtard de Bourgogne, les comtes de Nassau, de Marle, de Chimay et de Campo-Basso ; il comptait parmi ses généraux Jacques, comte de Romont, oncle du jeune duc régnant de Savoie, et parmi ses dévoués, Louis, évêque de Genève ; il avait contracté alliance avec le duc de Milan, au fils duquel il avait promis sa fille déjà promise au duc de Calabre et à l'archiduc Maximilien. Il venait d'obtenir du roi René la parole qu'il le nommerait son héritier ; enfin, disposant du pays de Ferrette qui lui était cédé en gage par le duc de Sigismond, il y avait envoyé un gouverneur, Pierre de Hagembach, qui était un homme de grand courage à la guerre, mais violent, luxurieux et cruel ; du reste, courtisan de l'ambition du duc, et de ses plus amis et de ses plus fidèles. Tout lui paraissait donc préparé à merveille

pour faire la guerre au roi de France , lorsque les mêmes nouvelles qui avaient arrêté Louis à Lyon arrêtrèrent Charles à Nancy.

Comme nous l'avons dit , Pierre de Hagembach avait été envoyé comme gouverneur dans le pays de Ferrette. Il y était insolemment entré suivi de son armée et précédé de quatre-vingts hommes d'armes marchant devant lui , portant sa livrée , qui était blanche et grise , avec des dés brodés en argent et ces deux mots : *Je passe*. Une des principales conditions de la mise en gage du pays de Ferrette était que les libertés des villes et des habitants seraient conservées : la première chose que fit le gouverneur , au mépris de cet engagement , fut de mettre un pfenning de taxe sur chaque pot de vin qui se devait boire. Il interdit la chasse aux nobles ; ce qui était cependant une prérogative inaliénable , puisqu'ils étaient possesseurs libres de leurs terres. Il donna des bals dans lesquels ses soldats s'emparèrent des maris , et déchirèrent les habits des femmes jusqu'à ce qu'elles fussent nues ; il enleva des maisons maternelles de jeunes filles qui n'étaient pas nubiles encore ; il força des couvents , et donna à ses soldats comme un butin de guerre les épouses du Seigneur. Il s'était emparé du château d'Ortembourg et de tout le Val-de-Viller , qui appartenaient aux Strasbourgeois. Il avait fait des courses dans les principautés des seigneurs de l'Alsace et des bords

du Rhin , et dans les évêchés des prélats de Spire et de Bâle ; il avait arrêté et mis à rançon un bourgmestre de Schaffhausen ; il avait planté l'étendard de Bourgogne dans la seigneurie de Schenkelberg , qui appartenait aux gens de Berne, et lorsque ceux-ci avaient réclamé contre cette violation des lignes , il avait répondu que s'ils ne se taisaient pas, il irait à Berne écorcher leurs ours pour s'en faire des fourrures ; enfin un de ses lieutenants , le seigneur de Haendorf , avait fait prisonnier un convoi de marchands suisses qui se rendaient avec leurs toiles à la foire de Francfort , et les avait conduits au château de Schuttern.

De si grandes et si outrageuses insultes ne pouvaient durer : les bourgeois de Thann réclamèrent contre l'impôt et envoyèrent une ambassade de trente bourgeois au gouverneur ; le gouverneur les fit saisir par ses soldats et ordonna de leur couper la tête. Quatre avaient déjà subi ce supplice , lorsqu'au moment où le bourreau levait l'épée sur le cinquième, sa femme poussa de tels cris qu'ils émurent les spectateurs ; ceux-ci se précipitèrent vers l'échafaud , tuèrent le bourreau avec sa propre épée , et mirent en liberté les vingt-six bourgeois qui restaient à exécuter.

De leur côté , les gens de Strasbourg avaient appris qu'un convoi de marchands qui se rendait dans leur ville avait été arrêté sur leurs terres , les

marchandises pillées et les marchands conduits au château de Schuttern : or ils gardaient déjà rancune au gouverneur de la prise d'Ortembourg et du Val-de-Viller , lorsque cette dernière violation de tout droit combla la mesure. Ils se réunirent, s'armèrent, tombèrent à l'improviste sur la forteresse dont Hagembach avait fait une prison , délivrèrent les marchands suisses , et les amenèrent en triomphe , après avoir rasé le château du Gessler bourguignon.

Au milieu de cette effervescence et de ces haines croissantes , il arriva que Pierre de Hagembach oublia de payer un capitaine allemand qu'il tenait à sa solde avec deux cents hommes de sa nation. Celui-ci , qui se nommait Frédéric Woegelin, et qui était de petite taille et de mince apparence , ayant d'abord été garçon tailleur , monta chez le gouverneur pour réclamer ce qui était dû à lui et à ses hommes. Hagembach répondit à cette réclamation en menaçant Frédéric Woegelin de le faire jeter à la rivière ; le capitaine descendit , fit battre le tambour. Hagembach, entendant cet appel à la révolte , se précipita dans la rue l'épée à la main pour tuer l'insolent qui osait lui résister ; mais les soldats allemands présentèrent leurs longues piques , les bourgeois saisirent des haches et des faux , les femmes des fourches et des broches ; Hagembach , abandonné du peu de soldats qui l'avaient suivi , se sauva

dans une maison ; aussitôt Woegelin l'y poursuivit , le fit prisonnier et le remit aux mains du bourgmestre. Le même jour les Lombards et les Flamands, qui tenaient garnison , voyant le gouverneur pris, la révolte générale , et manquant de chefs pour se défendre , entrèrent en pourparlers , et demandèrent à se retirer avec la vie sauve. Cette permission leur fut accordée. Aussitôt les gens de Strasbourg allèrent reprendre possession du château d'Ortembourg et du Val-de-Viller.

Le duc Sigismond, apprenant ces nouvelles , accepta l'argent que lui offraient au nom du roi de France les villes de Strasbourg et de Bâle, fit signifier au duc Charles qu'il tenait ce remboursement à sa disposition , et, sans attendre sa réponse , envoya Hermann d'Eptingen , avec deux cents cavaliers , reprendre possession de ses domaines. Le nouveau landvogt fut reçu avec joie , et tout le pays rentra incontinent sous la puissance de son ancien seigneur. Tous ces événements arrivèrent vers le temps de Pâques , de sorte que les habitants ne firent qu'une seule fête de la délivrance de leur pays et de la résurrection de Notre-Seigneur.

Cependant la cause première de tout ce désordre, Pierre de Hagembach , avait été transféré de chez le bourgmestre dans une tour. A peine cette arrestation fut-elle connue qu'un grand cri , qui demandait justice et ne formait qu'une seule voix , s'éleva

de toutes les villes. L'archiduc la leur promit , et , pour qu'elle fût bien réglée, il décida que des juges, élus parmi les plus graves et les plus sages, seraient à Brisach , où devait s'instruire le procès, envoyés de Strasbourg, de Colmar, de Schelestadt, de Fribourg, en Brisgau , de Bâle , de Berne et de Soleure , et à ces juges, qui représentaient la bourgeoisie, il adjoignit seize chevaliers pour représenter la noblesse.

De tous côtés le bruit de ce jugement se répandit, et les villes que nous avons nommées envoyèrent alors non pas seulement deux juges pour juger, mais une partie de leur population pour assister au jugement. De son cachot , situé au-dessous des voûtes de la porte, le prisonnier les entendait passer, et demandait quels étaient ces hommes. Le geôlier répondait que c'étaient des gens assez mal vêtus, de haute taille, de puissante apparence, montés sur des chevaux aux courtes oreilles, et à ces paroles, Hagembach s'écriait : Mon Dieu Seigneur, ce sont les Suisses que j'ai tant maltraités ; mon Dieu Seigneur, ayez pitié de moi !

Le 4 mai on vint le chercher pour lui donner la torture : il la supporta , comme un homme fort et brave qu'il était, sans rien dire autre chose, sinon qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres qu'il avait reçus , et que son seul juge et son-seul souverain étant le duc Charles de Bourgogne, il n'en reconnaissait pas d'autre.

Lorsque la question fut terminée on conduisit l'accusé sur la place où siégeaient les juges ; il y trouva , outre le tribunal , un accusateur et un avocat ; il fut interrogé par ses juges , répondit comme il avait fait à ses tortionnaires ; alors l'accusateur se leva et demanda sa mort. Son avocat répondit en plaidant pour sa vie. Puis , les interrogatoires , le réquisitoire et le plaidoyer entendus , on l'emmena de nouveau ; les juges restèrent douze heures en délibération. Enfin , à sept heures du soir , les juges le firent rappeler , et sur la place publique , au milieu d'un auditoire de trente mille personnes , sous la voûte du ciel et le regard de Dieu , le tribunal rendit la sentence qui condamnait Pierre de Hagembach à la peine de mort. Le condamné entendit son arrêt d'un visage impassible , et la seule grâce qu'il demanda fut d'avoir la tête tranchée. Alors huit exécuteurs se présentèrent ; car les villes avaient envoyé non-seulement des spectateurs et des juges , mais encore des bourreaux. Le tribunal n'eut donc que le choix à faire : le bourreau de Colmar fut préféré , comme étant le plus adroit.

Alors les seize chevaliers se levèrent à leur tour , et le plus vieux et le plus irréprochable d'entre eux demanda , au nom et pour l'honneur de l'ordre , que messire Pierre de Hagembach fût dégradé de sa dignité et de ses honneurs. Aussitôt Gaspard

Heuter, héraut de l'Empire, s'avança jusqu'au bord de l'estrade, et dit :

« Pierre de Hagembach, il me déplait grandement que vous ayez si mal employé votre vie mortelle, de façon qu'il vous faut, pour l'honneur de l'ordre, que vous perdiez aujourd'hui la dignité de la chevalerie ; car votre devoir était de rendre justice ; car vous aviez fait serment de protéger la veuve et l'orphelin ; car vous vous êtes engagé à respecter les femmes et les filles et à honorer les saints prêtres, et tout au contraire, à la douleur de Dieu et à la perte de votre âme, vous avez commis tous les crimes que vous deviez empêcher ou du moins punir. Ayant ainsi forfait au noble ordre de la chevalerie et aux serments jurés, les seigneurs ici présents m'ont enjoint de vous ôter vos insignes ; mais, ne vous les voyant pas en ce moment, je me contenterai de vous proclamer indigne chevalier de saint George, au nom duquel vous avez reçu l'accolade et avez été honoré du baudrier. »

Puis, après un instant de silence, Hermann d'Ep-tingen, gouverneur pour l'archiduc, s'approcha à son tour du condamné, et lui dit :

« En vertu du jugement qui vient de te dégrader de la chevalerie, je t'arrache ton collier, ta chaîne d'or, ton anneau, ton poignard et ton gantelet, je brise tes éperons et je t'en frappe le visage comme à un infâme. A ces mots il le souffleta, et se retour-

nant vers le tribunal et l'auditoire : Chevaliers, continua-t-il, et vous tous qui désirez le devenir, gardez dans votre mémoire cette punition publique, qu'elle vous serve d'exemple, et vivez noblement et vaillamment dans la crainte de Dieu, dans la dignité de la chevalerie et dans l'honneur de votre nom. »

Alors Hermann d'Eptingen alla reprendre sa place ; Thomas Schutz, prévôt d'Einsisheim, se leva à son tour, et s'adressant au bourreau :

— Cet homme, lui dit-il, est à vous, faites selon la justice.

Ces paroles dites, les juges et les chevaliers montèrent à cheval, et le peuple suivit. En tête de toute cette escorte marchait à pied et entre deux prêtres Pierre de Hagembach ; il s'avancait à la mort en soldat et en chrétien, avec un visage calme et un cœur pieux. Arrivé à la place où devait se faire l'exécution (cette place était une grande prairie aux portes de la ville), il monta d'un pas ferme sur l'échafaud, fit signe au bourreau d'attendre que chacun eût pris sa place pour bien voir ; puis à son tour il éleva la voix, et dit : « Ce que je plains, ce n'est ni mon corps qui va mourir, ni mon sang qui va couler ; mais ce que je regrette, ce sont les malheurs que fera ma mort ; car je connais monseigneur de Bourgogne, et il ne laissera pas ce jour sans vengeance. Quant à vous dont j'ai été le gouverneur pendant quatre ans, oubliez ce que j'ai pu vous faire

souffrir par défaut de sagesse ou par malice , rappelez-vous seulement que j'étais homme , et priez pour moi. »

Alors il baisa le crucifix que lui présenta le prêtre, et tendit au bourreau sa tête , qui tomba d'un seul coup.

Cette exécution faite , l'archiduc Sigismond , le margrave de Bade , les villes de Strasbourg , de Colmar , de Haguenau , de Schelestadt , de Mulhausen et de Bade , entrèrent en négociation avec les ligues suisses , et se réunissant contre le danger commun , signèrent une alliance pour dix ans.

Puis les seigneurs de l'Empire, traversant en alliés cette Suisse dont ils avaient été cent cinquante ans les ennemis , chevauchèrent jusqu'à Zurich , s'embarquèrent sur le lac , et au milieu du concours d'un peuple immense qui accourait des villes et descendait des montagnes , allèrent pieusement faire leurs dévotions à Ensielden , au couvent de Notre-Dame-des-Ermites.

Voilà les nouvelles qu'apprirent à Nancy le duc de Bourgogne et à Lyon le roi Louis ; elles furent apportées au premier par Étienne de Hagembach , qui venait lui demander vengeance pour son frère , et au second par Nicolas de Diesbach , qui venait lui demander secours au nom des ligues.

PRISE DU CHATEAU DE GRANSON.

Le roi de France se hâta de passer un traité avec les Suisses : il s'engagea à leur donner aide et secours dans leurs guerres contre le duc de Bourgogne , et à leur faire payer dans sa ville de Lyon vingt mille livres par an ; de leur côté, ils mettaient un certain nombre de soldats à sa disposition.

Presque en même temps qu'à Louis de France , les Suisses envoyaient une ambassade à Charles de Bourgogne ; mais , au contraire du roi , le duc les accueillit fort mal , et leur déclara qu'ils eussent à se préparer à le recevoir ; mais il allait leur faire la guerre avec toute sa puissance. A cette menace , le plus vieux des ambassadeurs s'inclina tranquillement , et dit au duc : « Vous n'avez rien à gagner contre nous , monseigneur : notre pays est rude ,

pauvre et stérile ; les prisonniers que vous ferez sur nous n'auront point de quoi payer de riches rançons, et il y a plus d'or et d'argent dans vos éperons et dans les brides de vos chevaux que vous n'en trouverez dans toute la Suisse. »

Mais la résolution du duc était prise, et le 11 janvier il quitta Nancy pour se mettre à la tête de son armée : c'était une assemblée royale et dont la puissance aurait pu faire trembler celui des souverains de l'Europe à qui il lui eût pris l'envie de faire la guerre ; il avait amené avec lui trente mille hommes de la Lorraine ; le comte de Romont l'avait rejoint avec quatre mille Savoyards, et six mille soldats arrivés du Piémont et du Milanais l'attendaient aux frontières de la Suisse ; puis d'autres encore de toutes langues et de toutes contrées, le tout formant, dit Comines, un nombre de cinquante mille, voire plus. Il avait sous ses ordres le fils du roi de Naples, Philippe de Bade, le comte de Romont, le duc de Clèves, le comte de Marle et le sire de Château-Guyon ; il menait à sa suite des équipages qui, par leur magnificence, rappelaient ceux de ces anciens rois asiatiques qui, comme lui, venaient pour anéantir les Spartiates, ces Suisses de l'ancien monde. Parmi ces équipages étaient sa chapelle et sa tente ; sa chapelle dont tous les vases sacrés étaient d'or, et qui contenait les douze apôtres en argent, une chasse de saint André en cristal, un magni-

fique chapelet du bon duc Philippe, un livre d'heures couvert de pierreries, et un ostensor d'un merveilleux travail et d'une incalculable richesse; enfin sa tente, qui était ornée de l'écusson de ses armes formé d'une mosaïque de perles, de saphirs et de rubis, tendue de velours rouge broché d'un lierre courant dont le feuillage était d'or et les branchages de perles, et dans laquelle le jour entrait par des vitraux colorés, enchâssés dans des baguettes d'or. C'est dans cette tente, qui renfermait ses armures, ses épées et ses poignards, dont les poignées étincelaient de saphirs, de rubis et d'émeraudes, ses lances, dont le fer était d'or et les manches d'ivoire et d'ébène, toute sa vaisselle et ses bijoux, son sceau, qui pesait deux marcs, son collier de la Toison, son portrait et celui du duc son père, c'est dans cette tente, dis-je, où le jour il recevait les ambassadeurs des rois sur un trône d'or massif, et que le soir, couché sur une peau de lion, il se faisait lire l'histoire d'Alexandre dans un magnifique manuscrit, dans lequel sa ressemblance et celle des seigneurs de sa cour avait été substituée à celle du vainqueur de Porus et des capitaines qui, après lui, devaient se partager son empire. Cependant son héros de prédilection était Annibal, et s'il n'avait pas mis, disait-il, Tite-Live dans une cassette d'or, comme avait fait Alexandre pour Homère, c'est qu'il renfermait Tite-Live tout entier dans son cœur,

qui était le plus noble tabernacle qui se pût trouver dans la chrétienté.

Autour de la chapelle et du pavillon royal , dont le service était fait par des valets , des pages et des archers aux habits éclatants de dorures , s'élevaient quatre cents tentes où logeaient tous les seigneurs de sa cour et tous les serviteurs de sa maison ; puis venaient ses soldats , qui , forcés de camper, vu leur grand nombre , mettaient le feu aux villages pour se chauffer ; car , nous l'avons dit , la saison était encore rigoureuse ; puis enfin , pour les besoins et les plaisirs de cette multitude , suivaient , au nombre de six mille , les marchands de vivres , de vin et d'hypocras , et les filles de joyeux amour. Le bruit de cette multitude , qui retentissait dans les vallées du Jura , s'étendit bien vite dans les montagnes des Alpes. Le vieux comte de Neufchâtel , le margrave Rodolphe , dont le fils , Philippe de Bade , était dans l'armée du duc , et qui était allié des Suisses , du haut de la Hasenmatt et du Rothflue vit s'avancer toute cette puissance ; il fit aussitôt venir cinq cents de ses sujets , plaça des garnisons dans les châteaux qui commandaient les défilés , remit sa ville de Neufchâtel aux mains des messieurs des ligues , et s'en alla à Berne , où les confédérés avaient établi le centre de leurs opérations. Les gens de Berne , aux nouvelles qu'il leur apporta , virent qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; ils écrivirent aussitôt à leurs

confédérés des ligues suisses et à leurs nouveaux alliés d'Allemagne pour leur demander aide et secours. « Pensez, disaient-ils aux derniers, que nous parlons le même langage, que nous faisons partie du même empire ; car, tout en combattant pour notre indépendance, nous ne nous croyons pas séparés de l'Empereur ; d'ailleurs, en ce moment, notre cause est commune : il s'agit de préserver l'Allemagne et l'Empire de cet homme dont l'esprit ne connaît nul repos et les désirs aucune borne. Nous vaincus, c'est vous qu'il voudra mettre sous sa domination. Envoyez-nous donc des cavaliers, des arquebusiers, des archers, de la poudre, des canons et des coulevrines, afin que nous puissions nous délivrer de lui. Au reste, nous avons bon espoir que l'affaire ne sera pas longue et finira bien. » Ces lettres écrites, Nicolas de Scharnachtal, avoyer de Berne, alla se placer à Morat avec huit mille hommes : c'était tout ce que les Suisses avaient pu rassembler jusque-là.

Cependant le comte de Romont était entré sur les terres de la confédération par Jongue, que les Suisses avaient laissé sans défense ; puis aussitôt il avait marché sur Orbe, dont les Suisses se retirèrent aussi volontairement et devant lui ; enfin il était arrivé devant Iverdun, avait établi son siège autour de la ville, située à l'extrémité sud-ouest de Neuchâtel, et se préparait à lui donner l'assaut le len-

demain, lorsque pendant la nuit on introduisit un moine de Saint-François dans sa tente ; il venait, au nom du parti bourguignon et de ceux des bourgeois d'Iverdun qui regrettaient d'être passés sous la domination suisse, offrir au comte le moyen de pénétrer dans la ville. Ce moyen était facile à faire comprendre et plus facile encore à exécuter : deux maisons bourguignonnes touchaient aux remparts, leurs caves adhéraient aux murailles ; il n'y avait qu'à percer un trou, et par ce trou à introduire les gens du comte de Romont.

La proposition offerte fut adoptée : dans la nuit du 12 au 13 janvier, au moment où la garnison, à l'exception des sentinelles et des hommes de garde, dormait de son premier sommeil, les soldats du comte de Romont furent introduits, et se répandirent aussitôt dans les rues en criant, Bourgogne ! Bourgogne ! ville gagnée ! Aux cris et au bruit des trompettes qui les accompagnaient, la ville s'emplit de tumulte ; les Suisses sortirent à moitié nus des maisons ; les Bourguignons voulurent y entrer : on se battit dans les rues, sur le seuil des portes, dans l'intérieur des appartements. Enfin, grâce au mot d'ordre de la nuit, répété à haute voix dans une langue que leurs ennemis ne comprenaient pas, les Suisses parvinrent à se rassembler sur la place, et de là, sous la conduite de Hamsen Schurpf, de Lucerne, se faisant jour à travers les Bourguignons à l'aide de leurs

longues piques , ils firent leur retraite vers le château , où les reçut Hans Müller , de Berne , qui en avait le commandement.

Le comte Romont les suivait à la portée du trait ; il commença le siège du château , dans lequel la famine ne devait pas tarder à l'introduire ; car , outre qu'il était assez mal approvisionné , le temps ayant manqué pour faire venir des vivres salés , le nouveau renfort de garnison qui venait d'y entrer devait promptement mener à fin le peu qu'il y en avait. Les Suisses ne perdirent cependant pas courage , ils démolirent ceux des bâtiments qui n'étaient pas strictement nécessaires , transportèrent leurs décombres sur les murailles , et , lorsque le comte de Romont voulut tenter l'escalade , ils firent pleuvoir sur ses soldats cette grêle meurtrière que Dieu avait envoyée aux Amorrhéens. Alors le comte de Romont , voyant l'impossibilité d'escalader les murailles , fit combler les fossés avec de la paille , des fascines et des sapins tout entiers ; puis , lorsqu'il eut entouré la ville de matières combustibles , il y fit mettre le feu , et en moins d'une demi-heure la forteresse eut une ceinture de flammes , au-dessus desquelles les plus hautes tours élevaient à peine leurs têtes.

Les Bourguignons eux-mêmes regardaient ce spectacle avec une certaine terreur , lorsqu'une des portes s'ouvrit , le pont-levis s'abaissa au milieu des

flammas, comme une jetée du Tartare, et la garnison tout entière tomba sur les spectateurs, qui, mal préparés à cette sortie, prirent la fuite en désordre, entraînant avec eux le comte de Romont blessé. Une partie des assiégés alors, sans perdre de temps, éteignit l'incendie, tandis que l'autre se répandait par la ville, entra dans les maisons, ramassait à la hâte les vivres de ses ennemis, et rentra dans la citadelle avec cinq canons et trois voitures de poudre. Le lendemain les Bourguignons, mal remis encore de cette surprise, entendirent les assiégés pousser de grands cris de joie; en même temps ils virent arriver par la route de Morat un renfort d'hommes, que Nicolas de Scharnachtal envoyait au secours de la garnison. Ils prirent ces hommes pour l'avant-garde de l'armée confédérée, et, craignant d'être enfermés entre deux feux, ils abandonnèrent Iverdun. Les habitants, qui étaient Bourguignons dans le cœur, suivirent l'armée. La nuit suivante, la ville entière fut livrée aux flammes, et, à la lueur de cet immense incendie, les Suisses, avec leur artillerie, bannières déployées, trompettes en tête, se retirèrent au château de Granson, que l'on était convenu de défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Ils y étaient à peine enfermés qu'arriva toute l'armée du duc: il avait quitté Besançon le 6 février, était arrivé à Orbe le 11, y était resté plusieurs jours,

et, le 19 au matin, il était venu poser son camp devant la ville, dont il avait résolu de faire lui-même le siège. Le même jour, il tenta un assaut, dans lequel il fut repoussé et perdit deux cents hommes; cinq jours après, il en ordonna un autre, s'avança malgré les machines jusqu'au pied du rempart, contre lequel il avait déjà fait dresser les échelles, lorsque les Suisses ouvrirent les portes, sortirent comme ils l'avaient fait à Iverdun, renversèrent les échelleurs et tuèrent quatre cents Bourguignons. Le duc changea alors de place : il établit des batteries sur les points élevés et foudroya le château. Dans cette extrémité, George de Stein, commandant de la garnison, tomba malade; Jean Tiller, chef de l'artillerie, fut tué sur une coulevrine qu'il pointait lui-même; enfin le magasin à poudre, soit par imprudence, soit par trahison, prit feu et sauta; de sorte que la garnison en vint à un état si désespéré, que deux hommes se dévouèrent, sortirent nuitamment, traversèrent le lac à la nage, au milieu des barques des Bourguignons, et coururent à Berne demander secours au nom de la garnison de Granson.

Mais ils arrivaient trop tôt. Les hommes des vieilles ligues n'avaient point encore répondu à l'appel de leurs frères, les secours de l'Empire n'étaient point encore arrivés : Berne en était encore réduite à son noyau d'armée, dont Nicolas de Scharnachtal avait été nommé chef. La moindre tentative

imprudente brisait l'espoir qui reposait sur cette petite troupe prête à se dévouer , non pas pour secourir un château , mais pour sauver la patrie. Messieurs de Berne se contentèrent donc d'envoyer un convoi de vivres et de munitions. Ce convoi arriva à Estavayer ; mais la ville de Granson était bloquée du côté du lac comme du côté de la terre , et Henri Dittlinguer , qui commandait cette expédition inutile , aperçut de loin la forteresse démantelée à moitié , vit les signaux de détresse , mais ne put se hasarder , avec sa faible escorte , à lui porter aucun secours.

Ce fut un coup terrible porté à la garnison , qui un instant avait repris courage , que cette impuissance de leurs frères à les soulager. Alors les dissensions commencèrent à éclater entre les chefs : Jean Weiller , qui avait succédé à George de Stein , demanda que l'on se rendit , tandis que Hans Müller , le capitaine d'Iverdun , qui commandait toujours la brave garnison qui s'était si bien défendue , donna l'ordre exprès de n'ouvrir ni portes ni poterne sans l'ordre de messieurs des Alliances.

Sur ces entrefaites , et au milieu de ces débats , un gentilhomme de l'Empire se présenta de la part du margrave Philippe de Bade , venant offrir à la garnison des conditions honorables : c'était un homme du pays , parlant la langue allemande. Cette confraternité d'idiome disposa la garnison en sa faveur ;

son discours acheva par la terreur ce que sa présence avait commencé. Selon lui, Fribourg avait été mis à feu et à sang, on avait tout égorgé sans miséricorde, depuis le vieillard touchant à la tombe jusqu'à l'enfant dormant au berceau; les gens de Berne, au contraire, qui avaient demandé humblement merci à monseigneur, et qui lui avaient apporté les clefs de leur ville sur un plat d'argent, avaient été épargnés; quant aux Allemands du bord du Rhin, ils avaient rompu l'alliance, il ne fallait donc pas compter sur eux. La garnison avait certes assez fait à Iverdun et à Granson pour sa gloire personnelle et pour le salut de la patrie, qu'elle n'avait pu sauver; monseigneur était grandement émerveillé de sa vaillance, et, au lieu de les en punir, il leur promettait récompenses et honneurs. Toutes ces offres étaient garanties sur l'honneur de monseigneur Philippe de Bade.

Il y eut alors grande émotion parmi les assiégés : Hans Müller persista dans son opinion qu'il fallait s'ensevelir sous les ruines du château plutôt que de se rendre; il citait Briey, en Lorraine, où le duc avait fait de pareilles promesses qu'il n'avait pas tenues. Mais son adversaire Jean Weiller lui répondit que, cette fois, monseigneur Philippe garantissait le traité; il lui démontra l'impossibilité de résister à une si grande puissance, qu'elle couvrait à perte de vue les plaines, les campagnes et les vallées. En

ce moment, quelques soldats, gagnés par des femmes de joyeuse vie, qui du camp bourguignon avaient passé dans la ville, se révoltèrent, criant que l'heure était venue de se rendre quand tous les moyens de défense étaient épuisés. Hans Müller voulut répondre; mais sa voix fut couverte et étouffée par les murmures. Weiller profita de ce moment pour emporter la reddition : on donna cent écus au parlementaire, afin d'acquérir sa protection, et sous sa conduite la garnison sans armes sortit du château, et s'achemina vers le camp, se remettant entièrement à la miséricorde du duc de Bourgogne.

Charles entendit une grand rumeur dans son armée; il s'avança aussitôt sur le seuil de sa tente, et alors il vit venir à lui les huit cents hommes de Granson. — Par saint George, dit-il à ce spectacle, auquel il était loin de s'attendre, quelles gens sont ces gens-ci ? que viennent-ils demander, ou quelles nouvelles apportent-ils ?

— Monseigneur, dit le fatal ambassadeur, qui avait si bien réussi dans sa mission, c'est la garnison du château, qui vient se rendre à votre volonté et à votre merci.

— Alors, dit le duc, ma volonté est qu'ils soient pendus, et ma merci est qu'on leur accorde le temps de demander à Dieu le pardon de leurs péchés.

A ces mots et sur un signe du duc, les prison-

niers furent entourés , divisés par dix , par quinze et par vingt ; on leur lia les mains derrière le dos , et l'on en fit deux parts , une pour être pendue , l'autre pour être noyée. La garnison de Granson fut destinée à la corde , et celle d'Iverdun à la noyade.

On signifia ce jugement aux Suisses , ils l'écoutèrent avec calme. A peine fut-il prononcé que Weiller s'agenouilla devant Müller , et lui demanda pardon de l'avoir entraîné dans sa perte ; Müller le releva , l'embrassa aux yeux de toute l'armée , et nul ne pensa à reprocher sa mort à l'autre.

Alors arrivèrent les gens d'Estavayer , que les Suisses avaient fort maltraités trois ans auparavant , et ceux d'Iverdun , dont ils venaient de brûler la ville ; ils accouraient réclamer l'office de bourreaux , leur demande leur fut accordée. Une heure après , l'exécution commença.

On mit six heures à pendre la garnison de Granson à tous les arbres qui entouraient la forteresse , et dont quelques-uns furent chargés de dix ou douze cadavres ; puis , cette exécution terminée , le duc dit : — A demain la noyade , il ne faut pas user tous les plaisirs en un jour.

Le lendemain , après le déjeuner , le duc monta dans un barque richement préparée : elle avait des tapis et des coussins de velours et des voiles brodées ; son pavillon de Bourgogne flottait au mâ. Elle forma

le centre d'un grand cercle , formé de cent autres barques chargées d'archers ; au milieu de ce cercle on amena les prisonniers , et les uns après les autres on les précipita dans le lac , et , lorsqu'ils revenaient à la surface , on les assommait à coups d'aviron , ou on les perçait à coups de flèche.

Tous moururent en martyrs et sans qu'un seul demandât merci ; ils étaient plus de sept cents.

LA BATAILLE.

Pendant que cette terrible exécution s'opérait , les confédérés rassemblaient leurs troupes : à Nicolas de Scharnachtal et à ses huit mille Bernois étaient venus se joindre Pierre de Faucigny de Fribourg , avec cinq cents hommes ; Pierre de Romestal , avec deux cents de Bienne ; Conrad Vogt , avec huit cents de Soleure. Alors Nicolas de Scharnachtal se hasarda à faire un mouvement , et se porta sur Neufchâtel. A peine y fut-il , que Henri Goldli l'y joignit avec quinze cents hommes de Zurich , de Baden , de l'Argovie , de Baumgarten et des pays d'alentour qu'on nommait les bailliages libres ; puis Petermann Rot , avec huit cents hommes de Bâle ; Hasfurter , avec huit cents de Lucerne ; Raoul Reding , avec quatre mille des vieilles ligués allemandes ,

qui comprenaient Schwitz , Uri, Unterwalden, Zug et Glaris ; puis le contingent de la commune de Strasbourg, qui se composait de quatre cents cavaliers et de douze cents arquebusiers , sans compter deux cents cavaliers armés par l'évêque ; puis les gens des communes de Saint-Gall, de Schaffhausen et d'Appenzell ; puis enfin Hermann d'Eptingen , avec les hommes d'armes et les vassaux de l'archiduc Sigismond.

Le duc apprit l'approche de cette nuée d'ennemis ; mais il s'en inquiéta peu, car, réunis tous ensemble, ils formaient à peine le tiers de son armée ; encore la plupart d'entre eux méritaient-ils à peine le nom de soldats ; il n'en prit pas moins quelques précautions stratégiques. Il s'avança avec les archers de sa garde pour prendre le vieux château de Vaux-Marcus, qui commandait le chemin de Granson à Neufchâtel, fort resserré en cet endroit entre les montagnes et le lac ; mais, au lieu de rencontrer dans le seigneur qui le commandait la résistance que le comte de Romont avait éprouvée à Iverdun et lui-même à Granson, il vit à son approche les portes de la forteresse s'ouvrir, et le seigneur de Vaux-Marcus, sans armes et sans suite, vint au-devant de lui, s'agenouilla comme devant son maître et seigneur, lui demandant la faveur de ses bonnes grâces et du service dans son armée. L'un et l'autre lui furent accordés ; cependant le duc jugea prudent de

l'employer autre part que dans sa seigneurie : il le fit en conséquence sortir avec la garnison , et mit en son lieu et place le sir George de Rosembos et cent archers pour garder le château rendu et les hauteurs environnantes.

Les Suisses , de leur côté , s'avançaient , venant de Neufchâtel , et se rangeaient derrière la Reuss , petite rivière torrenteuse , qui prend sa source au temple des Fées , et se jette dans le lac entre Labiel et Cortaillod. Les Suisses marchaient pas à pas et timidement , ignorant où ils rencontreraient leurs ennemis ; quant aux Bourguignons , pleins de confiance , ils avaient négligé d'éclairer leur armée , se reposant sur sa force et sur son nombre.

Le 1^{er} mars , les Suisses passèrent la Reuss , et s'avancèrent vers Gorgier ; le 2 , après la messe entendue dans le camp de messieurs de Lucerne , les hommes de Schwitz et de Thun , qui formaient ce jour-là l'avant-garde , prirent un chemin dans la montagne , laissèrent le château de Vaux-Marcus à gauche , et , arrivés sur la hauteur , ils rencontrèrent le sire de Rosembos et soixante archers. La rencontre fut le signal du combat : les archers lancèrent leurs flèches ; les Suisses , armés seulement de leurs épées et de leurs piques , continuèrent de marcher , cherchant le combat corps à corps , le seul dans lequel ils pussent rendre à leurs ennemis le dommage qu'ils en recevaient. Les archers , trop

faibles pour soutenir le choc, reculèrent; les gens de Thun et de Schwitz atteignirent le point le plus élevé des hauteurs de Vaux-Marcus, et de là ils aperçurent toute l'armée bourguignonne en ordre de marche, rangée au bord du lac en avant de Concise, et de son aile gauche embrassant la montagne comme eût fait la corne d'un croissant. Ils s'arrêtèrent aussitôt, examinèrent bien la position de leur ennemi, et renvoyèrent derrière eux quatre hommes pour la faire connaître aux corps différents, et leur servir de guide, afin qu'ils débouchassent par les points les plus importants. De son côté, le duc aperçut cette avant-garde, et, croyant que c'était toute l'armée, il quitta le petit palefroi qu'il montait, se fit amener un grand cheval gris, tout couvert de fer comme son maître, et s'élançant sur lui : — Marchons à ces vilains, cria-t-il, quoique de pareils paysans soient indignes de chevaliers comme nous.

La première troupe que rencontrèrent les quatre messagers fut celle commandée par Nicolas de Scharnachtal : aussitôt que le brave avoyer apprit que le combat était engagé, il ordonna à ses soldats de doubler le pas, et arriva au secours des gens de Thun et de Schwitz au moment même où l'armée bourguignonne s'ébranlait de son côté. Cette avant-garde, quoique à peine nombreuse de quatre mille hommes, ne voulut pas avoir l'air de craindre le choc; elle descendit en belle ordonnance, d'un pas

rapide, mais en conservant ses rangs, vers une petite plaine au milieu de laquelle s'élevait la chartreuse de la Lance. Les Suisses s'appuyèrent à cette chartreuse; puis, comme on entendait les chants des moines qui disaient la messe, les confédérés firent planter en terre piques, bannières et étendard, se mirent à genoux, et prenant leur part de la messe qui se disait et qui pour tant d'hommes devait être un service funèbre, ils commencèrent leur prière.

Comme en ce moment le duc n'était éloigné d'eux qu'à portée du trait, il se méprit à leur intention, et s'avancant sur son front de bataille : — Par saint George ! s'écria-t-il, ces canailles crient merci !... Gens des canons, feu sur ces vilains !... Au même instant les gens des canons obéirent; on entendit le bruit d'une décharge; l'armée bourguignonne fut enveloppée de fumée, et les messagers de mort allèrent fouiller les rangs agenouillés des gens de la ligue, qui, quoique quelques-uns de leurs parents et de leurs amis se fussent couchés auprès d'eux, sanglants et mutilés, continuèrent leur prière. En ce moment, la cloche du couvent sonna le lever-Dieu; l'armée suisse s'inclina plus bas encore, car chacun faisait son acte de contrition et demandait au Seigneur de le recevoir dans sa grâce. Le duc de Bourgogne, qui ne comprenait rien à cette humilité, ordonna une seconde décharge; les canonniers obéirent, et

les boulets de pierre vinrent une seconde fois sillonner les rangs des pieux soldats, qui croyaient que ceux qui seraient tués dans un pareil moment leur seraient plus secourables au ciel par la prière qu'ils ne pourraient l'être sur la terre par leurs armes.

Mais, cette fois, lorsque le vent eut chassé la fumée, le duc aperçut les Suisses debout et s'avancant vers lui; car la messe était finie.

Ils venaient d'un pas rapide, formant trois bataillons carrés, tous hérissés de piques; dans les intervalles de ces bataillons des pièces d'artillerie, marchant du même pas qu'eux, faisaient feu tout en marchant, et les ailes de ce dragon immense, qui jetait des éclairs, de la fumée et du bruit, composées de gens armés à la légère et commandés par Félix Schwarzmurer de Zurich et Herman de Mül-linen, battaient d'un côté la montagne et de l'autre s'étendaient jusqu'au lac.

Le duc de Bourgogne appela sa bannière, la fit placer devant lui, mit sur sa tête un casque d'or avec une couronne de diamants, et, voulant attaquer le vautour par le bec, il marcha droit au bataillon du milieu, commandé par Nicolas de Scharnachtal; le sire de Château-Guyon attaqua le bataillon de gauche, et Louis d'Aimeries le bataillon de droite.

Le duc de Bourgogne s'était avancé si imprudemment qu'il n'avait avec lui que son avant-garde; à vrai

dire , elle était composée de l'élite de sa chevalerie ; aussi le choc fut-il terrible.

Il y eut un instant de mêlée où l'on ne put rien voir ; l'artillerie ne tirait plus , car les canonniers ne pouvaient distinguer les amis des ennemis. Le duc de Bourgogne et Nicolas de Scharnachtal se rencontrèrent : c'étaient le lion de Bourgogne et l'ours de Berne ; ni l'un ni l'autre ne reculèrent d'un pas ; les deux corps d'armée semblaient immobiles.

Le sire de Château-Guyon , qui commandait la belle chevalerie du duc , et qui outre son courage avait encore grande haine contre les Suisses , qui lui avaient dérobé toutes ses seigneuries , s'était jeté en désespéré contre le bataillon de gauche ; aussi l'avait-il rompu , et y avait-il pénétré comme un coin de fer dans un bloc de chêne. Déjà il n'était plus qu'à deux pas de la bannière de Schwitz , déjà il étendait la main pour la saisir ; mais entre lui et cette bannière il y avait encore un homme , c'était Hans in der Grub , de Berne. Il leva une épée large comme une faux et pesante comme une massue ; l'épée gigantesque tomba sur le casque du sire de Château-Guyon : il était d'une trop bonne trempe pour être entamé ; mais la force du coup était telle , que le chevalier , assommé comme sous un marteau , tomba de cheval. En même temps , Henri Elsener , de Lucerne , s'emparait de l'étendard du sire de Château-Guyon.

A droite , la chance était encore plus mauvaise aux Bourguignons : au premier choc , Louis d'Aimeries avait été tué , Jean de Lalain lui avait succédé , et il avait été tué aussi ; alors le duc de Poitiers avait repris le commandement , et il avait été tué encore. Ainsi de ce côté les Bourguignons , non-seulement n'avaient eu aucun avantage , mais avaient même perdu beaucoup de terrain ; de sorte que c'était maintenant l'aile gauche des Suisses qui s'étendait au bord du lac , et débordait l'aile droite du duc de Bourgogne ; le même mouvement s'opéra à l'autre aile lorsque le sire de Château-Guyon fut tombé. Alors ce fut le duc Charles qui se trouva en danger ; Saint-Sorlin et Pierre de Lignaro étaient tombés à ses côtés ; son porte-étendard avait été abattu , et il avait été obligé de reprendre lui-même sa bannière pour qu'elle ne tombât point aux mains des ennemis : force lui fut donc de battre en retraite et de reculer , et c'est ce qu'il fit , mais pied à pied , frappant et frappé sans relâche , et cela pendant une lieue , c'est-à-dire de Concise au bord de l'Arnon. Là le duc retrouva son camp et son armée ; il changea de casque et de cheval , car le casque était tout bosselé , un coup de masse en avait brisé la couronne , et le cheval tout sanglant pouvait à peine se soutenir ; puis ce fut lui à son tour qui revint à la charge.

Au même moment , à sa gauche , au sommet des collines de Champigny et de Bonvillars , le duc vit

apparaître une nouvelle troupe d'ennemis du double au moins de celle qui l'avait si rudement ramené : elle descendait rapidement et avec bruit , faisait feu tout en courant de son artillerie , et dans les intervalles des décharge criant tout d'un cri : Granson , Granson !... Il se retourna alors pour faire face à ces nouveaux ennemis , qui n'avaient pas encore pris part au combat et qui arrivaient frais et terribles ; mais à peine la manœuvre qu'il avait ordonnée était-elle accomplie , que d'un autre côté on entendit le son des trompes des hommes d'Uri et d'Unterwalden. C'étaient deux cornes gigantesques , qui avaient été données à leurs pères , l'une par Pepin , et l'autre par Charlemagne , lorsque ces Titans de la monarchie franque avaient traversé la Suisse , et qu'à cause de leurs mugissements on avait nommées la vache d'Unterwalden et le taureau d'Uri. A ce bruit inconnu et terrible le duc s'arrêta : — Qu'est-ce donc que ceux-ci ? s'écria-t-il.

— Ce sont nos frères des vieilles ligues suisses qui habitent les hautes montagnes , et qui tant de fois ont mis en déroute les Autrichiens , répondit un prisonnier qui avait entendu la question : ce sont les gens de Glaris , d'Uri et d'Unterwalden... Malheur à vous , monseigneur , car ce sont les gens de Morgarten et de Sempach.

— Oui , oui , malheur à moi , dit le duc , car , si leur simple avant-garde m'a donné tant de mal , que

sera-ce quand je vais avoir affaire à toute l'armée ?

En effet , toute l'armée attaquait le camp du duc par trois côtés différents , et au premier choc cette multitude de femmes et de marchands , se jetant au milieu des hommes d'armes , mit le désordre parmi les Bourguignons. Déjà le camp avait été troublé de la retraite du duc et de ses meilleurs hommes d'armes ; puis , à l'aspect de ces enfants des montagnes aux cris sauvages , les Italiens les premiers prirent épouvante et s'enfuirent. Peu de temps après , de trois côtés à la fois , les canonnades éclatèrent , et les boulets des coulevrines creusèrent cette foule , trois fois plus considérable , il est vrai , que ceux qui l'attaquaient , mais qui , ne s'attendant pas à être attaquée , n'était pas à ses rangs , n'avait point ses chefs , et n'entendait point les ordres. Le duc courait avec de grands cris par cette masse tremblante , accablait les soldats d'injures , les frappait à coups d'épée , chargeait avec quelques-uns des plus braves et des plus fidèles les ennemis les plus avancés , puis revenait à ses troupes , qu'il retrouvait plus émues et plus désordonnées encore que lorsqu'il les avait quittées. Enfin chacun se mit à fuir de son côté , sans que rien pût le retenir , poussé d'une terreur panique , les uns dans la montagne , les autres par le lac , ceux-là sur la grande route ; si bien que le duc resta le dernier sur le champ de bataille , avec cinq de ses serviteurs , jusqu'à ce que , voyant tout perdu , il se

nit à fuir à son tour, suivi de son bouffon, qui galopait sur son petit cheval, et criait d'une voix comique et lamentable à la fois : — Oh ! monseigneur, monseigneur ! quelle retraite ! et comme nous voilà annihilés !

Et le duc courut ainsi sans s'arrêter pendant six heures, jusqu'à la ville de Jongue, dans le passage du Jura.

Aussitôt que le champ de bataille fut vide d'ennemis, les Suisses tombèrent à genoux et remercièrent Dieu de leur avoir accordé une si belle victoire ; puis procédèrent régulièrement au pillage du camp.

Car le duc Charles avait tout abandonné, tente, chapelle, armes, trésors et canons ; et cependant quelque temps encore, à l'exception des engins de guerre, les Suisses furent loin de se douter de la valeur de leur prise : ils prenaient les diamants pour du verre, l'or pour du cuivre et l'argent pour de l'étain ; les tentes de velours, les draps d'or et de damas, les dentelles d'Angleterre et de Malines, furent divisés entre les soldats, puis coupés à l'aune comme de la toile, et chacun en emporta sa part.

Le trésor du duc fut partagé entre les alliés : tout ce qui était argent fut mesuré dans des casques, tout ce qui était or fut mesuré à la poignée.

Quatre cents pièces de canon, huit cents arquebuses, cinq cent cinquante drapeaux et vingt-sept bannières furent divisés entre les villes qui avaient

fourni des soldats à la confédération ; Berne eut de plus la châsse de cristal , les apôtres d'argent et les vases sacrés , comme étant la ville qui avait pris le plus de part à la victoire.

Un soldat trouva un diamant gros comme une noix dans une toute petite boîte entourée de pierres fines ; il jeta le diamant , qu'il prit pour un morceau de cristal comme il en avait ramassé parfois dans la montagne , et garda la boîte. Cependant , après avoir fait une centaine de pas , il se ravisa et revint le chercher ; il le retrouva sous la roue d'un chariot , le ramassa et le vendit un écu au curé de Montagnis. Il passa de là dans les mains d'un marchand nommé Barthélemy , qui le vendit à la république de Gênes , qui le revendit à Louis Sforce , dit le More. Après la mort de ce duc de Milan et la chute de sa maison , Jules II l'acheta pour la somme de vingt mille ducats. Il avait orné la couronne du Grand Mogol et brille aujourd'hui à la tiare du pape. Ce diamant est estimé deux millions.

A l'endroit où le premier choc avait eu lieu entre le duc de Bourgogne et Nicolas de Scharnachtal , on retrouva sur le sable deux autres diamants , qu'un coup d'épée avait enlevés de la couronne qui brillait sur le casque du duc. L'un de ces diamants fut acheté par un riche marchand nommé Jacques Fugger , qui refusa de le vendre à Charles-Quint , parce que Charles-Quint lui devait déjà près de cinq cent mille

francs qu'il ne lui payait pas , et à Soliman , parce qu'il ne voulait pas qu'il sortit de la chrétienté. Henri VIII l'acquitt pour une somme de cinq mille livres sterling , et sa fille Marie le porta parmi sa dot à Philippe II d'Espagne. Depuis ce temps il est resté dans la maison d'Autriche.

Le dernier, dont on avait d'abord perdu la trace, fut vendu , seize ans après la bataille , cinq mille ducats à un marchand de Lucerne , qui fit exprès le voyage de Portugal , et le vendit à Emmanuel le Grand et le Fortuné. Lorsqu'en 1762 les Espagnols envahirent le Portugal , Antonio , prieur de Crato , dernier descendant de la famille détronée , émigra en France , y mourut et laissa ce diamant parmi les objets précieux de sa succession. Nicolas de Harlay , sieur de Sancy , l'acheta et le revendit après lui avoir donné son nom. Il fait aujourd'hui partie des diamants de la couronne de France.

Cette déroute avait eu lieu le 2 mars ; le roi Louis l'apprit trois jours après , et pensa qu'il était temps d'accomplir son pèlerinage. Le 7 , il arriva à une petite auberge située à trois lieues et demie du Puy ; le lendemain, il fit à pied la route. Arrivé devant la porte de l'église , il passa sur ses habits un surplis et une chappe de chanoine , entra dans le chœur , s'agenouilla devant le tabernacle , fit une oraison et déposa trois cents écus sur l'autel.

POURQUOI L'ESPAGNE

N'aura jamais un bon gouvernement.

Lorsque j'eus bien fait le tour de Granson, que, Philippe de Comines et Mülller à la main, j'eus reconnu le champ de bataille; lorsqu'à l'extrémité septentrionale de la ville j'eus retrouvé les ruines du vieux château, je pris un bateau, je touchai par conscience archéologique à un rocher qui surgit au milieu du port, et sur lequel s'élevait autrefois, dit-on, un autel à Neptune, et après trois quarts d'heure de traversée, j'arrivai à Iverdun, où les Suisses avaient fait une si belle résistance quelques jours avant la bataille de Granson.

Iverdun fut l'une des douze villes que les Helvétiens brûlèrent lorsqu'ils abandonnèrent leur pays pour passer dans les Gaules, et qu'ils rencontrèrent

César près d'Autun. Battus par le proconsul romain, une des conditions que leur imposa le vainqueur fut, comme on sait, de rebâtir les cités qu'ils avaient détruites. Ils obéirent, et les Romains trouvant la ville nouvelle à leur convenance, et parfaitement située à l'extrémité du lac, entre les rivières d'Orbe et de la Thièle, en firent une colonie romaine et l'environnèrent de fortifications. La ville s'étendait alors sur un terrain dont celui qu'elle occupe aujourd'hui ne forme guère que la cinquième partie.

En 1769, en creusant une cave près des moulins de la ville, on découvrit plusieurs squelettes bien conservés, dont la tête, selon la coutume antique, était tournée vers l'orient; ils étaient étendus dans une couche de sable sans cercueil ni tombeau : entre leurs jambes étaient placées des urnes de terre, des lampes sépulcrales et des petits plats d'argile, dans lesquels on retrouva encore des os de volaille. Quelques médailles enterrées avec les cadavres portent la date, les unes du règne de Constantin, les autres de celui de Julien l'Apostat.

Ebrodunum avait une compagnie de bateliers présidée par un préfet; cette compagnie existe encore aujourd'hui, seulement le préfet est devenu abbé.

A l'une des extrémités de la ville, un vieux château, bâti en 1135 par Conrad de Bœringen, élève ses quatre tours aux quatre coins cardinaux : on m'assura que c'était le même où Hans Müller de

Berne avait fait , en 1476, une si vaillante défense.

Comme tout ce qu'il y a de curieux à Iverdun peut se voir en deux heures , je fis ma tournée le matin pendant que Francesco me cherchait un cocher qui s'engageât à me conduire le même jour à Lausanne. Lorsque je revins à l'hôtel , je trouvai le déjeuner prêt et le cheval attelé, et le soir, à six heures, nous étions dans la capitale du canton de Vaud , où je serrais de nouveau la main à mon bon et vieil ami Pellis , qui le même soir me fit faire connaissance avec M. Monnard, le traducteur de l'*Histoire de la Suisse*, par Zchokke, et l'un des patriotes les plus fermes et les plus éloquents de la diète.

Quelque envie que j'eusse de rester en si bonne société, le temps commençait à me presser, et il me fallut partir : je voulais visiter le lac Majeur et les îles Boromées, et compléter mon voyage de Suisse en allant toucher à Locarno , qui est dans le Tésin , seul canton que je n'eusse pas visité ; et , comme nous avancions dans la saison , de jour en jour le Simplon pouvait devenir impraticable. En conséquence , le lendemain à midi je pris congé de mon hôte en lui promettant de revenir le voir pour un plus long temps , promesse que je lui renouvelle, et je m'embarquai sur le bateau à vapeur qui va de Genève à Villeneuve.

Je faisais ma rentrée dans le monde : il y avait véritablement six semaines que je l'avais quitté. La

Suisse allemande est au bout de la terre : on n'y sait rien , aucun bruit n'y pénètre , aucun écho de politique , d'art ou de littérature , n'y retentit ; tout au contraire , et d'un seul bond , je me trouvais sur un bateau à vapeur , où du contact des voyageurs de tous les pays s'échappe un cliquetis de nouvelles. Je me jetai en affamé sur les journaux français : ils étaient pleins de la révolution d'Espagne ; quelques-uns , qui jugent tout du point de vue de la France , qui croient tous les peuples arrivés à notre degré de civilisation , croyaient pour ce pays à un Eldorado politique. Moi seul je niais la possibilité d'appliquer à un peuple les institutions d'un autre , et voyais dans la contrefaçon de notre charte , au delà des Pyrénées , une source de révolutions à venir. La discussion s'échauffa enfin , comme cela arrive toujours , chacun des utopistes voulant avoir raison de son côté. Nous en appelâmes à un Espagnol qui fumait tranquillement son cigarito sans prendre part à notre discussion ; et , le reconnaissant juge compétent en pareille matière , nous lui demandâmes quel serait , selon lui , le meilleur gouvernement pour la Péninsule.

L'Espagnol tira son cigarito de sa bouche , rejeta une colonne de fumée que depuis dix minutes il amassait dans sa poitrine , puis répondit avec gravité : L'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement.

Comme cette réponse ne donnait raison ou tort à aucun, elle ne satisfait personne.

— Permettez-moi de vous dire, seigneur Espagnol, repris-je en riant, que vous me paraissez un peu trop pessimiste. L'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement, dites-vous ?

— Jamais.

— Et à qui faut-il qu'elle s'en prenne de ce défaut de perfection ? Est-ce à son peuple ou à sa royauté, à son clergé ou à sa noblesse ?

— Ni à l'un ni à l'autre.

— A qui donc est-ce la faute alors ?

— C'est la faute de saint Iago.

— Mais comment, repris-je avec le même sérieux, quoique la conversation parût dégénérer en plaisanterie, saint Iago, qui est le patron de l'Espagne, et qui jouit d'un certain crédit dans le ciel, peut-ils s'opposer au premier bonheur d'un peuple, celui de l'amélioration politique, de laquelle découlent toutes les autres améliorations ?

— Voilà comment la chose est arrivée, répondit l'Espagnol : il advint qu'un jour le bon Dieu, lassé d'entendre les peuples se plaindre éternellement, ceux-ci d'une chose, ceux-là d'une autre, et ne sachant, au milieu des lamentations générales, à laquelle entendre, envoya un ange annoncer, à son de trompe, que chaque nation eût à bien réfléchir à ce qu'elle désirait, et à lui envoyer dans un an,

au même jour, chacun un député chargé de sa requête, s'engageant d'avance à y faire droit. La nouvelle fit grand bruit, chacun nomma son député : la France saint Denis, l'Angleterre saint George, l'Italie saint Janvier, l'Espagne saint Iago, la Russie saint Ninsky, l'Écosse saint Dunstan, la Suisse saint Nicolas de Floue, que sais-je moi ? Il n'y eut pas jusqu'à la république de Saint-Martin qui ne voulût être représentée et avoir sa part de la munificence céleste : c'était une élection générale par toute la terre. Enfin le jour arriva, et chaque saint se mit en route, chargé de ses instructions.

Le premier qui arriva fut saint Denis : il salua le Père éternel, non pas en ôtant son chapeau de dessus sa tête, mais en ôtant sa tête de dessus ses épaules. Cela était une manière honnête de rappeler à Dieu le martyr qu'il avait subi pour son saint nom ; aussi cette salutation le disposa à merveille en sa faveur.

— Eh bien ! lui dit-il, tu viens de la France ?

— Oui, mon Seigneur, répondit saint Denis.

— Que demandes-tu pour les Français ?

— Je demande qu'ils aient la plus belle armée du monde.

— J'y consens, dit le bon Dieu.

Saint Denis, enchanté, remit sa tête sur ses épaules et s'en alla. A peine était-il parti que l'ange qui était de service annonça saint George. — Faites

entrer, dit le bon Dieu. Saint George entra et leva la visière de son casque.

— Eh bien, mon brave capitaine, tu viens au nom de l'Angleterre, n'est-ce pas ? Que demande-t-elle ?

— Mon Seigneur, répondit saint George, elle demande à avoir la plus belle marine du monde.

— Très-bien, dit le bon Dieu, elle l'aura.

Saint George, qui avait tout ce qu'il voulait avoir, baissa la visière de son casque et s'en alla. A la porte il rencontra saint Janvier.

— Bonjour, mon saint évêque, dit le bon Dieu, enchanté de vous voir ; au reste, je me doutais bien que c'était vous que les Italiens m'enverraient. Que vous ont-ils chargé de me demander ?

— D'avoir les premiers artistes du monde, mon-Seigneur.

— Soit, dit le bon Dieu, je les leur promets.

Saint Janvier n'en demanda pas davantage ; il remit sa mitre sur sa tête et sortit.

— Faites entrer, dit le bon Dieu.

— Seigneur, répondit l'ange, il n'y a personne.

— Comment, il n'y a personne, et que fait donc ce grand flâneur de saint Iago, qui galope toujours et qui n'arrive jamais (1) ?

(1) Les Espagnols représentent saint Jacques sur un cheval lancé à fond de train.

— Seigneur, reprit l'ange, je l'aperçois là-bas, là-bas, là-bas.

— Paresseux comme un Espagnol, murmura le bon Dieu... Enfin le voilà.

Saint Iago arriva tout essoufflé, sauta à bas de son cheval et se présenta devant le Seigneur.

— Eh bien ! monsieur l'hidalgo, dit le bon Dieu, voyons, que voulez-vous ?

— Je veux, répondit saint Iago, respirant entre chacune de ses paroles, je veux que l'Espagne ait le plus beau climat du monde.

— Accordé, fit le bon Dieu.

— Je veux....

— Eh mais, ce n'est pas tout ? interrompit le bon Dieu.

— Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait les plus belles femmes du monde.

— Eh bien ! soit, reprit le bon Dieu, je consens encore à cela. Accordé.

— Je veux...

— Comment ! comment ! s'écria le bon Dieu, tu veux encore, encore quelque chose ?

— Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait les plus beaux fruits du monde.

— Allons, dit le bon Dieu, il faut bien faire quelque chose pour ses amis. Accordé.

— Je veux, continua saint Iago, que l'Espagne ait le meilleur gouvernement du monde.

— Oh ! s'écria le bon Dieu l'arrêtant tout court, assez comme cela... Il faut bien qu'il reste quelque chose aux autres. Refusé !

Saint Iago voulut insister ; mais le bon Dieu lui fit signe de retourner à Compostelle. Saint Iago remonta sur son cheval et repartit au galop.

Voilà pourquoi l'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement

L'Espagnol battit le briquet , ralluma son cigarito qui s'était éteint , et se remit à fumer.

Comme je trouvais la raison qu'il m'avait donnée aussi spécieuse que pas une de celles que trouvent parfois, en circonstance pareille , nos hommes d'État , je m'en contentai pour le moment , et la suite des événements me prouva que saint Iago n'était point encore parvenu à obtenir du bon Dieu le don qu'il avait eu l'imprudencce de garder pour sa quatrième demande.

Nous touchâmes à Villeneuve vers les trois heures : comme on séjourne rarement dans cette petite ville pour y coucher, je ne me fiaï pas à son auberge , et , aussitôt le dîner fini , je me mis en route pour Saint-Maurice , où j'arrivai à neuf heures du soir. Rien ne m'arrêtait plus dans le Valais , que je visitais pour la seconde fois ; je repartis en conséquence le lendemain dès le matin, et comme huit heures sonnaient , j'entrais dans l'hôtel de la poste, à Martigny : c'était, si mes lecteurs ont bonne

mémoire, l'auberge où je m'étais arrêté dans mon voyage à Chamouny, et où j'avais mangé le fameux bifteck d'ours, qui depuis a fait tant de bruit dans le monde littéraire et gastronomique.

Je trouvai mon digne hôte toujours aussi accommodant que de coutume ; en conséquence, nous eûmes bientôt fait prix pour une carriole jusqu'à Domo d'Ossola, c'est-à-dire pour cinq jours. Je devais la laisser chez le maître de poste de cette petite ville ; puis le premier voyageur qui viendrait d'Italie en Suisse, comme j'allais de Suisse en Italie, devait la ramener ; de cette manière, l'allée et le retour étaient payés. Mon hôte m'indiqua de plus une facilité économique que j'ignorais : j'étais libre, quoique voyageant en poste, de ne prendre qu'un cheval en payant un cheval et demi. Comme je tirais vers la fin de mon voyage, et par conséquent vers la fin de mon argent, j'acceptai avec reconnaissance ce moyen de transport, que j'indique avec empressement.

Et je le propose avec d'autant plus de confiance aux voyageurs qui feront cette route, qu'ils n'en seront pas retardés d'une heure ni gênés d'une place : le postillon s'assied sur le brancard, et, pour peu qu'on ajoute quelques batz à son pourboire, il s'arrange avec son cheval pour qu'il fasse à lui seul sa besogne et celle de son camarade. Le double marché se conclut ordinairement au moyen d'une

bouteille de vin que le voyageur donne au postillon, et d'un picotin d'avoine que le postillon promet à la bête. Grâce à cette convention, qui fut tenue scrupuleusement, de ma part du moins, nous arrivâmes le même soir à Brigg.

Là une grande douleur nous attendait : mon arrangement avec mon pauvre Francesco était terminé ; je l'avais ramené à une dizaine de lieues de l'endroit où je l'avais pris, il me devenait inutile ; nous n'avions donc plus qu'à compter ensemble et à nous séparer. Je le fis venir.

Le brave garçon, qui se doutait de la chose, monta le cœur gros ; la vie qu'il avait menée avec moi, quoiqu'un peu fatigante, était, sous tous les autres rapports, bien autrement confortable que celle qu'il allait retrouver à Munster ; de sorte qu'il était fort disposé, comme le jardinier du comte Almaviva, à ne pas renvoyer un si bon maître.

Aussi, à peine me vit-il tirer ma bourse de ma poche et calculer les jours pendant lesquels nous étions restés ensemble, qu'il se détourna pour me cacher ses larmes, qui bientôt dégénérèrent en sanglots. Je l'appelai alors, il vint, me prit la main, et me supplia de le garder comme domestique, disposé qu'il était à me suivre partout, en Italie, en France, au bout du monde. Malheureusement Francesco, qui faisait un excellent guide à Munster, aurait fait un fort mauvais groom à Paris ;

d'ailleurs c'était une trop grande responsabilité que celle d'enlever cet enfant à sa famille et à ses montagnes : aussi, quoique mon cœur fût assez d'accord avec sa prière, je tins ferme et je refusai.

Il était resté trente-trois jours avec moi, au prix que nous avions arrêté, cela faisait soixante-six francs ; j'y ajoutai quatorze francs de pourboire, afin de compléter la somme de quatre-vingts, et je lui mis quatre louis sur la table. C'était plus d'or que le pauvre enfant n'en avait vu de toute sa vie ; cependant il s'avança vers la porte sans les prendre : je le rappelai en lui demandant pourquoi il me laissait cette somme qui était à lui. Alors il se retourna, et tout en sanglotant il me dit : — Si monsieur le permet, j'irai demain lui faire la conduite dans le Simplon, je reviendrai en croupe derrière le postillon, et, au moment de me quitter, il sera bien temps qu'il me donne l'argent... Je lui fis signe que j'y consentais, et il sortit un peu consolé.

Effectivement, le lendemain, Francesco m'accompagna jusqu'à la première poste. Arrivés là, nous nous embrassâmes : lui s'en retourna tout pleurant vers Brigg, et moi, je continuai mon chemin tout pensif et tout attristé.

Je recommande cet enfant aux voyageurs qui prendront la route de la Furca : c'est une excellente créature, d'une probité sévère et d'une activité infatigable. Ils le trouveront à Munster, d'où

il m'a écrit ou plutôt fait écrire, il y a quelque six mois : il y est connu sous le nom allemand de Frantz et sous le nom italien de Francesco.

COMMENT SAINT ÉLOI

Fut guéri de la vanité.

Annibal et Charlemagne, comme Bonaparte, ont franchi les Alpes et à peu près conquis l'Italie ; mais derrière eux , effaçant les vestiges de leur passage , les défilés des montagnes se sont refermés , les pics du mont Genève et du petit Saint-Bernard se sont recouverts de neige , et les générations qui ont succédé à celles de leurs enfants , ne retrouvant aucune trace de la route qu'ils avaient suivie, que dans la tradition des localités , et dans la mémoire des populations , se sont prises à douter de ces miracles, et ont presque nié les dieux qui les avaient opérés. Bonaparte n'a pas voulu qu'il en fût ainsi pour lui , et afin que sa religion guerrière n'eût point à souffrir des ravages de l'oubli et de l'at-

teinte du doute, il a lié l'Italie à la France comme un esclave à sa maîtresse ; il a étendu une chaîne à travers les montagnes ; il a mis le premier anneau aux mains de Genève, sa nouvelle fille, et le dernier au pied de Milan, notre vieille conquête : ce souvenir de notre descente en Italie, cette chaîne dorée par le commerce, cette voie tracée par le passage de nos armées et battue par la sandale d'un géant, c'est la route du Simplon.

Cette route, rivale de celle de Tiberius Nero, de Julius Cesar et de Domitianus, à laquelle chaque jour trois mille ouvriers ont travaillé pendant trois ans, qui grimpe aux flancs des montagnes, franchit les précipices et creuse les rochers, commence à Glys, laisse Brigg à gauche, et s'élève par une pente visible à l'œil, mais presque insensible à la marche, jusqu'au col du Simplon, c'est-à-dire pendant six lieues. C'est aux faiseurs d'itinéraires et non à nous de dire combien de ponts on passe, combien de galeries on traverse, combien d'aqueducs on franchit ; nous y renonçons d'autant plus facilement qu'aucune description ne peut donner une idée du spectacle qu'on y rencontre à chaque pas, des oppositions et des harmonies que forment entre elles les vallées de Ganther et de la Saltine, et la chute des cascades se réfléchissant aux miroirs des glaciers : à mesure qu'on monte, la végétation et la vie disparaissent. Ces sommités n'avaient point été

faites pour le commun des hommes et des animaux : là le génie seul pouvait atteindre, là l'aigle seul pouvait vivre. Aussi le village du Simplon, cette conquête artificielle de la vallée sur les montagnes, s'étend-il misérablement, comme un serpent engourdi, sur un plateau nu et sauvage : aucun arbre ne l'abrite, aucune fleur ne le décore, aucun troupeau ne l'anime ; il faut tout tirer des bas lieux, et l'on ne voit l'existence renaître, la nature revivre qu'en descendant ses deux versants. Quant à son sommet, c'est le domaine des glaces et des neiges, c'est le palais de l'Hiver, c'est le royaume de la Mort.

Presque en quittant le village du Simplon, on commence à descendre, et par un effet d'optique naturel, cette descente paraît plus rapide que la montée ; d'ailleurs elle est beaucoup plus tourmentée par les accidents de montagne : tantôt elle pivote sur des angles aigus, tantôt elle se roule par mille ondulations autour de la montagne, aussi loin que l'œil peut atteindre, et semble le serpent fabuleux qui encercle la terre. D'abord on rencontre la galerie d'Algaby, la plus longue et la plus belle, qui traverse deux cent quinze pieds de granit pour s'ouvrir sur la vallée de Gondo, chef-d'œuvre divin de décoration terrible qu'aucun pinceau ne peut imiter, qu'aucune plume ne peut décrire, qu'aucun récit ne peut rendre : c'est un corridor

de l'enfer , étroit et gigantesque ; à mille pieds au-dessous de la route le torrent ; à deux mille pieds au-dessus de la tête le ciel. La distance est si grande du chemin à la Dovéria , qu'à peine l'entend-on mugir , quoiqu'on la voie furieusement écumer sur les roches qui forment le fond de la vallée. Tout à coup un pont léger, d'une architecture aérienne, se présente , jeté d'une montagne à une autre comme un arc-en-ciel de pierre : il conduit au bout de quelques pas à la galerie de Gondo , longue de sept cents pas , éclairée par deux ouvertures. En face de l'une d'elles on lit ces mots , écrits par une main habituée à graver des dates sur le granit :

ERE ITALICO

MDCCCV.

Et l'homme qui les avait écrits croyait , comme Jésus-Christ et Mahomet , que non pas de sa naissance , non pas de sa fuite , mais de sa victoire daterait pour l'Italie une ère nouvelle.

Bientôt la vallée s'élargit , l'air se réchauffe , la poitrine respire , quelques traces de végétation reparaissent , des échappées à travers les sinuosités de la montagne permettent à l'œil de se reposer sur un plus doux horizon. Un village apparaît avec un doux nom : c'est Isella , la sentinelle avancée et presque perdue de la molle Italie. Aussi derrière elle la vallée

se referme : les rochers , nus et gigantesques se rapprochent ; l'imprudente fille de la Lombardie a été prise au sortir d'un d'un défilé qu'elle ne peut plus repasser : sur la route par laquelle elle est venue , une galerie s'est formée , c'est l'avant-dernière : elle repose sur un pilier de granit colossal, dont la masse noire se détache , à sa sommité , sur l'azur du ciel , à son milieu , sur le tapis vert de la colline , à sa base , sur la mousse blanche des cascades. Celle-là , on se hâte de la traverser , et soit illusion , soit véritable changement atmosphérique , à sa sortie , les tièdes bouffées du vent d'Italie viennent au-devant de vous : à droite et à gauche les montagnes s'écartent , des plateaux se forment , et sur ces plateaux , comme des cygnes qui se réchauffent au soleil , on commence à apercevoir des groupes de maisons blanches , aux toits plats : c'est l'Italie , la vieille reine , la coquette éternelle , l'Armide séculaire qui envoie au-devant de vous ses paysannes et ses fleurs. Encore une rivière à franchir , encore une galerie à traverser , et vous voilà à Crevola , suspendu entre le ciel et la terre , sur un pont magique ; sous vos pieds vous avez la ville et son clocher , devant vous le Piémont. Puis , au loin , là-bas derrière l'horizon , Florence , Rome , Naples , Venise , ces villes merveilleuses dont les poètes vous ont raconté tant de féeries , et dont aucun rempart ne vous sépare plus. Aussi la route , comme lassée de ses longs détours , heureuse de

retrouver la plaine, s'élançait-elle d'un seul jet de deux lieues jusqu'à Domo d'Ossola.

J'y tombai au milieu d'une procession tout italienne : une corporation de maréchaux ferrants fêtait saint Éloi. Dans mon ignorance j'avais toujours cru ce bienheureux le patron des orfèvres et l'ami du roi Dagobert, auquel il donnait parfois sur sa toilette des conseils fort judicieux ; mais j'ignorais complètement qu'il eût jamais été maréchal. Leur bannière, sur laquelle il était représenté brisant son enseigne, ne me laissait aucun doute à ce sujet : la seule chose qui me restât à éclaircir, c'était à quel moment de sa vie se rapportait l'action qui avait inspiré l'artiste ; car cette vie sanctifiée, je la connaissais à peu près, depuis son entrée chez le préfet de la monnaie de Limoges jusqu'à sa nomination au siège de Noyon, et je ne voyais rien dans tout cela qui pût s'appliquer au spectacle que j'avais sous les yeux. En conséquence, je m'adressai au maître de poste, pensant que, pour une tradition de fer à cheval, c'était le meilleur historien qui se puisse trouver. Nous commençâmes par faire prix pour la voiture qui devait me conduire de Domo d'Ossola à Baveno. Puis, ce prix fait au double de ce qu'il valait, tant j'étais pressé de revenir à ma procession, j'obtins sur le père d'Occuli les renseignements biographiques suivants. Au reste voici la tradition telle qu'elle me fut transmise dans sa naïveté primordiale

et dans sa simplicité primitive : il est inutile de dire que nous n'en garantissons point l'authenticité.

Vers l'an 610, Éloi, qui était alors un jeune maître de vingt-six à vingt-huit ans, habitait la ville de Limoges, située à deux lieues seulement de Cadillac, son pays natal : dès sa jeunesse il avait manifesté une grande aptitude pour les arts mécaniques ; mais comme il n'était pas riche, il lui avait fallu demeurer simple maréchal. Il est vrai qu'il avait fait faire à ce métier de tels progrès, qu'entre ses mains il était presque devenu un art : les fers qu'il forgeait, et qu'il était parvenu à confectionner en trois chaudes (1), s'arrondissaient d'un courbe merveilleusement élégante, et brillaient comme de l'argent poli : les clous par lesquels il les fixait aux pieds des chevaux étaient taillés en diamants, et eussent pu être enchâssés comme des chatons de bague dans une monture d'or ; cette habileté d'exécution qui étonnait tout le monde finit par exalter l'ouvrier lui-même ; la vanité lui tourna la tête et oubliant que Dieu nous élève et nous abaisse à sa volonté, il fit faire une enseigne sur laquelle il était représenté ferrant un cheval, avec cette exergue, passablement insolente pour ses confrères et blessante pour l'humilité religieuse : *Éloi, maître sur maître, maître sur tous.*

(1) En les remettant trois fois à la forge : terme caractéristique que nous avons voulu conserver et que nous nous empressons d'expliquer à nos lecteurs.



L'inscription fit grande rumeur dès son apparition, et comme Éloi avait surtout affaire à une clientèle de commerçants, de chevaliers et de pèlerins qui se croisaient incessamment devant sa boutique, l'orgueilleuse enseigne alla bientôt éveiller la susceptibilité des autres maréchaux ferrants, non-seulement de la France, mais encore de l'Europe. De tous côtés s'éleva alors contre l'orgueilleux maître une clameur si grande, qu'elle monta jusqu'au paradis : le bon Dieu, ne sachant pas quelle cause l'occasionnait, s'en émut et regarda sur la terre ; ses yeux, qui par hasard étaient tournés vers Limoges, tombèrent sur la fameuse enseigne, et tout lui fut expliqué.

De tous les péchés mortels, celui qui a toujours le plus fâché le bon Dieu, c'est l'orgueil : ce fut l'orgueil qui souleva Satan et Nabuchodonosor contre le Seigneur, et le Seigneur foudroya l'un et ôta la raison à l'autre : aussi Dieu cherchait-il déjà quelle punition il pourrait appliquer au nouvel Aman, lorsque Jésus-Christ, voyant son père préoccupé, lui demanda ce qu'il avait. Dieu lui répondit en lui montrant l'enseigne ; Jésus-Christ la lut.

— Oui, oui, mon père, dit-il, c'est vrai, l'inscription est violente ; mais Éloi est véritablement habile, seulement il a oublié que sa force lui vient d'en haut ; mais à part son orgueil, il est plein de bons principes.

— J'en conviens , dit le bon Dieu , il a d'excellentes qualités ; mais son orgueil les dépasse toutes autant que le cèdre dépasse l'hysope , et il les fera mourir sous son ombre. Avez-vous lu ? *Éloi, mattre sur mattre , mattre sur tous*. C'est un défi non-seulement porté à l'habileté humaine , mais encore à la puissance céleste.

— Eh bien ! mon père , que la puissance céleste lui réponde par la bonté et non par la rigueur ; vous voulez la conversion et non la mort du coupable , n'est-ce pas ? eh bien ! je me charge de le convertir.

— Hum ! fit le bon Dieu en secouant la tête , tu te charges là d'une mauvaise besogne.

— Y consentez-vous ? continua Jésus-Christ.

— Tu ne réussiras pas , dit le bon Dieu.

— Laissez-moi toujours essayer.

— Et combien de temps me demandes-tu ?

— Vingt-quatre heures.

— Accordé , dit le Seigneur.

Jésus ne perdit pas de temps ; il dépouilla ses habits divins , revêtit le costume d'un compagnon du devoir , se laissa glisser sur un rayon du soleil et descendit aux portes de Limoges.

Il entra aussitôt dans la ville, le bâton à la main, avec l'apparence d'un homme qui vient de faire une longue route ; ensuite il alla droit à la maison d'Éloi, il le trouva forgeant : il en était à la troisième chaude.

— Dieu soit avec vous , maitre ! dit Jésus en entrant dans la boutique.

— Amen ! répondit Éloi sans le regarder.

— Maitre , continua Jésus , je viens de faire mon tour de France , et partout j'ai entendu parler de ta science , de sorte que pensant qu'il n'y avait que toi qui pouvais me montrer quelque chose de nouveau...

— Ah ! ah ! fit Éloi en jetant un regard rapide sur lui et en continuant de battre son fer.

— Veux-tu de moi pour compagnon ? reprit humblement Jésus ; je viens t'offrir mes services.

— Et que sais-tu ? dit Éloi , lâchant négligemment le fer auquel il venait de donner le dernier coup de marteau et jetant sa pince.

— Mais , continua Jésus , je sais forger et ferrer aussi bien , je crois , que qui que ce soit au monde.

— Sans exception ? dit dédaigneusement Éloi.

— Sans exception , répondit tranquillement Jésus. Éloi se mit à rire.

— Que dis-tu de ce fer ? reprit Éloi montrant complaisamment à Jésus celui qu'il venait d'achever.

Jésus le regarda.

— Je dis que ce n'est pas mal , mais je crois qu'on peut faire mieux.

Éloi se mordit les lèvres.

— Et en combien de chaudes ferais-tu un fer comme celui-là ?

— En une chaude , dit Jésus.

Éloi se mit à rire : comme nous l'avons dit, il lui en fallait trois à lui, et cinq ou six aux autres ; il crut que le compagnon était fou.

— Et veux-tu me montrer comment tu t'y prends ? dit-il d'un air goguenard.

— Volontiers , maître , répondit Jésus en ramassant tranquillement la pince et en prenant auprès de l'enclume un lingot de fer brut qu'il mit dans la forge ; puis il fit un signe à Occuli , qui se mit à tirer la corde du soufflet. Le feu , étouffé d'abord sous le charbon , s'élança en petits jets bleus ; des millions d'étincelles petillèrent ; bientôt la flamme rougissante embrasa l'aliment qui lui était offert : de temps en temps l'habile compagnon arrosait le foyer , qui , momentanément noirci , reprenait presque aussitôt une nouvelle force et une teinte plus vive ; enfin la braise sembla une matière fondue. Au bout d'un instant , cette lave pâlit , tant toute la partie combustible du charbon était dévorée ; alors Jésus tira du brasier son fer presque blanc , le posa sur l'enclume , et le tournant d'une main tandis qu'il le frappait et le façonnait de l'autre , en quelques coups de marteau il lui donna une forme et un fini desquels celui d'Éloi était loin d'approcher. La chose avait été si vivement faite , que le pauvre maître sur maître n'y avait vu que du feu.

— Voilà , dit Jésus-Christ.

Éloi prit le fer dans l'espoir d'y découvrir quelque paille ; mais rien n'y manquait : aussi, quoique la mauvaise intention y fût, elle ne put trouver prise à en dire le moindre mal.

— Oui, oui, fit-il en le tournant et retournant, oui, pas mal... allons, pour un simple ouvrier, pas mal. Mais, continua-t-il, espérant prendre Jésus en défaut, ce n'est pas tout que de savoir confectionner un fer, il faut encore savoir l'appliquer au pied de l'animal. Tu m'as dit que tu savais ferrer, je crois ?

— Oui, maître, répondit tranquillement Jésus-Christ.

— Eh bien ! nous allons en juger, et pas plus tard que tout de suite : voilà à la porte le cheval du préfet de la monnaie qui est déferré des quatre pieds...

— Mettez le cheval au travail (1) ! cria Éloi à ses garçons.

— Oh ! ce n'est pas la peine ? interrompit Jésus ; j'ai une manière à moi, qui épargne beaucoup de peine et abrège beaucoup de temps.

— Et quelle est ta manière ? dit Éloi étonné.

— Vous allez voir, répondit Jésus.

A ces mots il tira un couteau de sa poche, alla

(1) Le travail est un appareil en charpente, au milieu duquel on attache le cheval que l'on veut ferrer.

au cheval, leva une de ses jambes et derrière, lui coupa le pied gauche à la première jointure, mit le pied dans l'étau, y cloua le fer avec la plus grande facilité, reporta le pied ferré, le rapprocha de la jambe, où il reprit aussitôt, coupa le pied droit, répéta la même cérémonie avec le même succès, continua ainsi pour les deux autres, et cela sans que l'animal parût s'inquiéter le moins du monde de ce que la manière du nouveau compagnon avait d'étrange et d'inusité. Quant à Éloi, il regardait l'opération s'accomplir dans la stupéfaction la plus profonde.

— Voilà, maître, dit Jésus-Christ en recollant le quatrième pied.

— Je vois bien, dit saint Éloi faisant tous ses efforts pour cacher son étonnement.

— Ne connaissez-vous point cette manière ? continua négligemment Jésus-Christ.

— Si fait, si fait, reprit vivement Éloi ; j'en ai entendu parler... mais j'ai toujours préféré l'autre.

— Vous avez tort, celle-ci est plus commode et plus expéditive.

Éloi, comme on le pense bien, n'eut garde de renvoyer un si habile compagnon ; d'ailleurs il craignait, s'il ne traitait pas avec lui, qu'il ne s'établît dans les environs, et il ne se dissimulait pas que c'était un concurrent redoutable : il fit donc ses conditions, qui furent acceptées, et Jésus fut

installé dans la boutique comme premier garçon.

Le lendemain au matin, Éloi envoya Jésus-Christ faire une tournée dans les villages environnants : il s'agissait de quelques commissions qui avaient besoin d'être remplies par un messager intelligent. Jésus partit.

Il était à peine disparu au tournant de la grande rue qu'Éloi se prit à songer sérieusement à cette nouvelle manière de ferrer les chevaux, qu'il ne connaissait pas. Il avait suivi l'opération avec le plus grand soin ; il avait remarqué à quelle jointure l'amputation avait été faite ; il ne manquait pas, comme nous l'avons dit, d'une grande confiance en lui-même, il résolut de profiter de la première occasion qui s'offrirait de mettre à profit la leçon qu'il avait prise.

Elle ne tarda point à se présenter : au bout d'une heure, un cavalier armé de toutes pièces s'arrêta à la porte d'Éloi ; son cheval s'était déferré d'un pied de derrière à un quart de lieue de la ville, et attiré par la réputation du maître, il avait piqué droit chez lui ; il venait d'Espagne et retournait en Angleterre, où il avait, à propos de l'Écosse, de grandes affaires à régler avec saint Dunstan ; il attacha son cheval à un des anneaux de fer de la boutique, entra dans un cabaret, et demanda un pot de bière, en recommandant à Éloi de se hâter.

Éloi pensa que, puisque la pratique était pressée,

c'était le moment de mettre à exécution la manière expéditive dont il avait vu faire la veille un essai qui avait si bien réussi. Il prit son couteau le mieux affilé, lui donna un dernier coup sur sa pierre à rasoir, leva la jambe du cheval, et prenant le joint avec une grande justesse, il lui coupa le pied au-dessus du sabot.

L'opération avait été si habilement faite, que le pauvre animal, qui ne se doutait de rien, n'avait pas eu le temps de s'y opposer, et ne s'était aperçu de l'amputation que par la douleur même qu'elle lui avait causée; mais alors il poussa un hennissement si plaintif et si douloureux, que le maître se retourna et vit sa monture pouvant à peine se tenir debout sur les trois pieds qui lui restaient, et secouant sa quatrième jambe d'où s'échappaient des flots de sang : il s'élança hors du cabaret, se précipita dans la boutique et trouva Éloi qui ferrait tranquillement le quatrième pied dans son étau; il crut que le maître était devenu fou. Éloi le rassura, lui disant que c'était une nouvelle manière qu'il avait adoptée, lui montra le fer parfaitement adhérent au sabot, et sortant de sa boutique, se mit en devoir d'aller recoller le pied au moignon de la jambe, comme il avait vu faire veille à son compagnon.

Mais il en avint cette fois tout autrement : le pauvre animal, qui depuis dix minutes perdait son

sang , était couché sans force et tout prêt à mourir ; Éloi rapprocha le pied de la jambe ; mais entre ses mains rien ne reprit , le pied était déjà mort et le reste du corps ne valait guère mieux .

Une sueur froide couvrit le front du maître : il sentit qu'il était perdu , et ne voulant pas survivre à sa réputation , il tira de sa trousse le couteau qui avait si bien rempli son office , et il allait se l'enfoncer dans la poitrine , lorsqu'il sentit qu'on lui arrêta le bras ; il se retourna , c'était Jésus-Christ .

Le divin messager avait achevé ses commissions avec la même promptitude et la même habileté qu'il avait coutume de mettre à tout ce qu'il faisait , et il était de retour deux heures plus tôt que ne l'attendait Éloi .

— Que fais-tu , maître ? lui dit-il d'un ton sévère .

Éloi ne répondit pas , mais montra du doigt le cheval expirant .

— N'est-ce que cela ? dit le Christ ; et il ramassa le pied et le rapprocha de la jambe , et le sang cessa de couler , et le pied reprit , et le cheval se releva et hennit de bien-être , de sorte que , moins la terre rougie , on eût juré qu'il n'était rien arrivé au pauvre animal tout à l'heure si malade , et maintenant si vif et si bien portant .

Éloi le regarda un instant , confus et stupéfait , étendit le bras , prit dans sa boutique un marteau , et brisant son enseigne , il alla à Jésus-Christ , et lui

dit humblement : — C'est toi qui es le maître , et c'est moi qui suis le compagnon.

— Heureux celui qui s'humilie , répondit le Christ d'une voix douce , car il sera élevé.

A cette voix si pure et si harmonieuse , Éloi leva les yeux , et il vit que son compagnon avait le front ceint d'une auréole ; il reconnut Jésus , et il tomba à genoux.

— C'est bien , je te pardonne , dit le Christ ; car je te crois guéri de ton orgueil ; reste *maître sur maître* ; mais souviens-toi que c'est moi seul qui suis *maître sur tout*.

A ces mots , il monta en croupe derrière le cavalier et disparut avec lui.

Le cavalier était saint George.

PAULINE.

Cette narration terminée, je priai le maître de poste de visiter les pieds de ses deux chevaux, de peur qu'il ne leur arrivât en route le même accident qu'à la monture de saint George; puis, cette inspection finie, nous partîmes au grand trot sur une de ces routes sablées comme des allées de jardin anglais, qui, depuis l'occupation française, sillonnent le Piémont.

Il est impossible de rêver pour péristyle à l'Italie une route plus charmante; pendant deux lieues de plaines qui paraissent plus fraîches et plus gracieuses encore après cette terrible vallée de Gondo, l'on arrive à Villa; car déjà, comme on le voit, tous les noms de cités finissent par une douce voyelle. Puis les maisons blanches succèdent aux chalets gris, les

toits font place aux terrâsses , la vigne grimpe aux arbres de la route , enjambe le chemin et se balance en berceau. Au lieu des paysannes goîtreuses du Valais , on rencontre à chaque pas de belles vendangeuses au teint pâle , aux yeux veloutés , au parler rapide et doux ; le ciel est pur , l'air est tiède , et l'on reconnaît , comme le dit Pétrarque , la terre aimée de Dieu ; la terre sainte , la terre heureuse , que les invasions barbares , que les discordes civiles , que les colères des volcans n'ont pu dépouiller des dons qu'elle avait reçus du ciel. Une chose cependant s'opposait à ce que je les appréciasse dans toute leur étendue : j'étais seul.

Car c'est une chose triste que d'être seul en voyage , que de n'avoir personne qui partage nos émotions de joie ou de crainte ; aussi passai-je devant la vallée d'Anzasca sans presque m'arrêter , et cependant au fond de ses sinuosités , au-dessus de ses vertes collines , s'élève , comme le géant chargé de veiller sur ces jardins enchantés , le monte Rosa , l'Adamastor de l'Italie. Une lieue plus loin , en approchant de Fariolo , et tandis que je regardais , à ma droite , une de ces dernières filles des Alpes qui vont mourir , en collines et en monticules , au bord des lacs qu'elles teignent de leur ombre , je vis se détacher du front de la montagne quelque chose , comme un grain de sable qui s'en vint roulant sur les pentes , bondissant par-dessus les ravins , grossissant toujours

à mesure qu'il s'approchait, et finit par se changer en un rocher qui, passant avec le bruit de la foudre, et pareil à une avalanche de pierres, traversa la route à trente pas de la voiture, et arrivé au bout de sa force d'impulsion, alla s'arrêter contre un orme qu'il courba ; j'enviai presque le postillon, qui avait eu peur pour ses chevaux.

Espérer ou craindre pour un autre, est la seule chose qui donne à l'homme le sentiment complet de sa propre existence.

J'arrivai au crépuscule sur les bords du lac Majeur, et je m'arrêtai à Baveno dans une charmante auberge de granit rose, tout entourée d'orangers et de lauriers-roses ; au dehors c'était un palais enchanté : au dedans c'était déjà une auberge italienne.

Une auberge italienne est une habitation assez tolérable encore l'été ; mais l'hiver, attendu qu'aucune précaution n'a été prise contre le froid, c'est quelque chose dont on ne peut se faire aucune idée. On arrive glacé, on descend de voiture, on demande une chambre ; le maître de la maison, sans se déranger de sa sieste, fait signe au garçon de vous conduire. Vous le suivez, dans la confiance que vous allez trouver un abri ; erreur, vous entrez dans un énorme galetas aux murs blancs, dont l'aspect seul vous fait frissonner. Vous parcourez des yeux votre nouvelle demeure, votre vue s'arrête sur une petite fresque ; elle représente une femme nue, en équilib-

bre au bout d'une arabesque : rien que de la voir vous grelottez. Vous vous retournez vers le lit, vous voyez qu'on le couvre avec une espèce de châle de coton et une courte-pointe de basin blanc, alors les dents vous claquent. Vous cherchez de tous côtés la cheminée, l'architecte l'a oubliée : il faut en prendre votre parti. En Italie, on ne sait pas ce que c'est que le feu : l'été on se chauffe au soleil, l'hiver au Vésuve ; mais comme il fait nuit et que vous êtes à quatre-vingts lieues de Naples, vous vous empressez de fermer les fenêtres. Cette opération accomplie, vous vous apercevez que les carreaux sont cassés : vous en bouchez un avec votre mouchoir roulé en tampon, vous murez l'autre avec une serviette tendue en voile. Vous vous croyez enfin barricadé contre le froid, alors vous voulez fermer votre porte, la serrure manque ; vous poussez votre commode contre, et vous commencez à vous déshabiller. A peine avez-vous ôté votre redingote, que vous sentez un vent coulis atroce : ce sont les panneaux qui ont joué, et qui ne touchent ni du haut ni du bas ; alors vous détachez les rideaux des fenêtres, et vous en faites des rouleaux ; puis quand tout est bien calfeutré, quand vous le croyez du moins, vous faites le tour de votre appartement avec votre bougie. Un dernier courant d'air que vous n'avez pas encore senti vous la souffle dans les mains. Vous cherchez une sonnette, il n'y en a pas ; vous frappez du pied

pour faire monter quelqu'un, votre plancher donne sur l'écurie. Vous dérangez votre commode, vous tirez vos rideaux de leurs fentes, vous rouvrez votre porte et vous appelez : peine perdue, tout le monde dort ; et quand on dort on ne se réveille pas en Italie : c'est aux voyageurs de se procurer eux-mêmes ce dont ils ont besoin... Et comme, à tout prendre, c'est encore de votre lit que vous avez le plus à faire, vous le gagnez à tâtons, vous vous couchez en suant d'impatience, et vous vous réveillez roide de froid.

L'été c'est autre chose ; tous les inconvénients que nous venons de signaler disparaissent pour faire place à un seul, mais qui à lui seul les vaut tous : aux moustiques. Il n'est point que vous n'ayez entendu parler de ce petit animal, qui affectionne particulièrement le bord de la mer, des lacs et des étangs ; il est à nos cousins du Nord ce que la vipère est à la couleuvre. Malheureusement, au lieu de fuir l'homme et de se cacher dans les endroits déserts comme celle-ci, il a le goût de la civilisation, la société le réjouit, la lumière l'attire : vous avez beau tout fermer, il entre par les trous, par les fentes, par les crevasses : le plus sûr est de passer la soirée dans une autre chambre que celle où l'on doit passer la nuit ; puis, à l'instant même où l'on compte se coucher, de souffler sa bougie et de s'élançer vivement dans l'autre pièce. Malheureusement le mous-

tique a les yeux du hibou et le nez de la hyène ; il vous voit dans la nuit, il vous suit à la piste, si toutefois, pour être plus sûr encore de son affaire, il ne se pose pas sur vos cheveux. Alors vous croyez l'avoir mis en défaut, vous vous avancez en tâtonnant vers votre couchette, vous renversez un guéridon chargé de vieilles tasses de porcelaine, que le lendemain on vous fera payer pour neuves ; vous faites un détour pour ne pas vous couper les pieds sur les tessons, vous atteignez votre lit, vous soulevez avec précaution la moustiquaire qui l'enveloppe, vous vous glissez sous votre couverture comme un serpent, et vous vous félicitez de ce que, grâce à ce faisceau de précautions, vous avez acheté une nuit tranquille ; l'erreur est douce, mais courte : au bout de cinq minutes vous entendez un petit bourdonnement autour de votre figure : autant vaudrait entendre le rauquement du tigre et le rugissement du lion ; vous avez renfermé votre ennemi avec vous ; apprêtez-vous à un duel acharné : cette trompette qu'il sonne est celle du combat à outrance. Bientôt le bruit cesse ; c'est le moment terrible : votre ennemi est posé, où ? vous n'en savez rien ; à la botte qu'il va vous porter il n'y a pas de parade ; tout à coup vous sentez la blessure, vous y portez vivement la main, votre adversaire a été plus rapide encore que vous, et cette fois vous l'entendez qui sonne la victoire : le bourdonnement infernal enve-

loppe votre tête de cercles fantastiques et irréguliers, dans lesquels vous essayez vainement de le saisir : puis une seconde fois le bruit cesse. Alors votre angoisse recommence, vous portez les mains partout où il n'est pas, jusqu'à ce qu'une nouvelle douleur vous indique où il était jadis, où il était, car au moment où vous croyez l'avoir écrasé comme un scorpion sur la plaie, l'atroce bourdonnement recommence : cette fois il vous semble un ricanement diabolique et moqueur; vous y répondez par un rugissement concentré, vous vous apprêtez à le surprendre partout où il va se poser; vous étendez les deux mains, vous leur donnez tout le développement dont elles sont susceptibles, vous tendez vous-même la joue à votre adversaire, vous voulez l'attirer sur cette surface charnue, que la paume de votre main emboîterait si exactement. Le bourdonnement cesse, vous retenez votre haleine, vous suspendez les battements de votre cœur, vous croyez sentir, en mille endroits différents, s'enfoncer la trompe acérée : tout à coup la douleur se fixe à la paupière, vous ne calculez rien, vous ne pensez qu'à la vengeance, vous vous appliquez sur l'œil un coup de poing à assommer un bœuf; vous voyez trente-six étincelles; mais ce n'est rien que tout cela, si votre vampire est mort : un instant vous en avez l'espoir, et vous remerciez Dieu qui vous a accordé la victoire. Une minute après le bourdonnement satanique recom-

mence : oh ! alors vous rompez toute mesure ; votre imagination se monte, votre tête s'exaspère, vous sortez de votre couverture, vous ne prenez plus aucune précaution contre l'attaque, vous vous levez tout entier dans l'espoir que votre antagoniste commettra quelque imprudence, vous vous battez le corps des deux mains, comme un laboureur bat la gerbe avec un fléau ; puis enfin, après trois heures de lutte, sentant que votre tête se perd, que votre esprit s'égaré, sur le point de devenir fou, vous retombez, anéanti, épuisé de fatigue, écrasé de sommeil, vous vous assoupissez enfin. Votre ennemi vous accorde une trêve, il est rassasié ; le mouche-ron fait grâce au lion : le lion peut dormir.

Le lendemain vous vous réveillez, il fait grand jour : la première chose que vous apercevez, c'est votre infâme moustique, cramponné à votre rideau et le corps rouge et gonflé du plus pur de votre sang ; vous éprouvez un mouvement d'effroyable joie, vous approchez la main avec précaution, et vous l'écrasez le long du mur comme Hamlet Polonius ; car il est tellement ivre, qu'il ne cherche pas même à fuir. En ce moment votre domestique entre, vous regarde avec stupéfaction, et vous demande ce que vous avez sur l'œil ; vous vous faites apporter un miroir, vous y jetez les yeux, vous ne vous reconnaissez pas vous-même : ce n'est plus vous, c'est quelque chose de monstrueux, quelque chose

comme Vulcain, comme Caliban, comme Quasimodo.

Heureusement j'abordais l'Italie dans une bonne époque : les moustiques étaient déjà partis, et la neige n'était point encore venue ; je n'hésitai donc pas à ouvrir ma fenêtre toute grande ; elle donnait sur le lac ; j'ai rarement vu un plus ravissant spectacle.

La lune s'élevait derrière Lugano, au milieu d'une atmosphère calme et limpide : elle montait à l'horizon comme un globe d'argent, et, à mesure qu'elle montait, elle éclairait le paysage de sa pâle lumière : dans le lointain, elle se jouait confusément au milieu d'objets inconnus et sans forme, auxquels je ne pouvais donner un nom, ne sachant si c'étaient des nuages, des montagnes, des villages ou des vapeurs. Les montagnes qui bordent le lac s'étendaient entre elle et moi ainsi qu'un paravent gigantesque, dont les sommets étincelaient comme s'ils étaient couronnés de neiges, et dont les flancs et la base, couverts d'ombres, descendant jusqu'au lac, brunissant les flots dans lesquels ils se réfléchissaient : quant au reste de l'immense nappe limpide et unie, c'était un miroir de vif-argent, au milieu duquel s'élevaient, comme trois points sombres, les trois îles Borromées, qui, se découpant à la fois sur le ciel et dans l'eau, semblaient des nuages noirs, cloués sur un fond d'azur étoilé d'or.

Au-dessous de ma fenêtre se prolongeait jusqu'à la route une terrasse couverte de fleurs ; j'y descendis afin de jouir plus complètement de ce spectacle , et je me trouvai dans une forêt de roses , de grenades et d'orangers : je cassai machinalement quelques branches fleuries , en me laissant inonder de ce sentiment mélancolique qu'éprouve toute organisation impressionnable au milieu d'une belle nuit calme et silencieuse , et dont aucun bruit humain ne vient troubler la religieuse et solennelle sérénité : au milieu de cette quiétude de la nature , il semble que le temps , endormi comme les hommes , cesse de marcher , que la vie s'arrête et se repose , que les heures de la nuit sommeillent , les ailes repliées ; qu'elles ne se réveilleront qu'au jour , et qu'alors seulement le monde continuera de vieillir.

Je restai une heure à peu près tout entier à ce spectacle , portant alternativement mes yeux de la terre au ciel , et sentant monter du lac une fraîcheur nocturne délicieuse. Du fond d'un massif d'arbres dont les pieds trempaient dans l'eau et dont les cimes peu élevées mais épaisses se détachaient sur un fond argenté , un oiseau chantait par intervalles , comme le rossignol de Juliette ; puis tout à coup l'éclat perlé de sa voix s'arrêtait à la fin d'une roulade ; et comme son chant était le seul son qui veillât , aussitôt qu'il cessait de chanter

tout redevenait silencieux de son silence ; dix minutes après, il reprenait son hymne , sans aucun motif de le reprendre , comme il l'avait interrompu sans aucune raison de l'interrompre : c'était quelque chose de frais , de nocturne et de mystérieux , parfaitement en harmonie avec l'heure et le paysage : c'était une mélodie qui devait être écoutée comme je l'écoutais , au clair de la lune , au pied des montagnes , au bord d'un lac.

Pendant un intervalle de silence , je distinguai le roulement lointain d'une voiture ; il venait du côté de Domo d'Ossola , et me rappelait qu'il y avait sur la terre d'autres êtres que moi et l'oiseau qui chantait pour Dieu. En ce moment il reprit son harmonieuse prière , et je ne songeai plus à rien qu'à l'écouter ; puis il cessa son chant , et j'entendis de nouveau la voiture plus rapprochée : elle venait rapidement , mais point si rapidement encore cependant , que mon mélodieux voisin ne pût recommencer son concert ; mais cette fois , à peine fut-il terminé , que j'aperçus , au tournant de la route , la chaise de poste , que je distinguai à ses deux lanternes brillantes dans l'ombre , et qui s'avancait comme si elle avait eu les ailes d'un dragon , dont elle semblait avoir les yeux : à deux cents pas de l'auberge , le postillon se mit à faire bruyamment claquer son fouet , afin d'avertir de son arrivée : en effet , j'entendis quelque mouvement dans l'écurie

au-dessus de laquelle était ma chambre ; la voiture s'arrêta au-dessous de la terrasse que je dominais.

La nuit était si belle, si douce et si étoilée, quoique nous fussions déjà à la fin de l'automne, que les voyageurs avaient abaissé la capote de la calèche ; ils étaient deux, un jeune homme et une jeune femme : la jeune femme, enveloppée dans un manteau, la tête renversée et les yeux au ciel, le jeune homme la soutenant dans ses bras : en ce moment le postillon sortit avec les chevaux, et la fille de l'auberge avec des lumières ; elle les approcha des voyageurs, et d'où j'étais perdu et caché au milieu des orangers et des lauriers-roses qui garnissaient la terrasse, je reconnus Alfred de N^{***} et *Pauline*.

Pauline, mais si changée encore depuis Pfeffers, Pauline si mourante, que ce n'était plus qu'une ombre ; le même souvenir qui m'avait déjà passé dans l'esprit s'y présenta de nouveau. J'avais vu autrefois cette femme, belle et dans sa fleur : aujourd'hui si pâle et si fanée, elle allait sans doute chercher en Italie une atmosphère plus douce, un air plus vivace et le printemps éternel de Naples ou de Palerme. Je ne voulus pas la contrarier en me montrant à elle, et cependant je désirais qu'elle sût bien que quelqu'un priait pour sa vie : je pris une carte de visite dans ma poche, j'écrivis derrière avec mon crayon : *Dieu garde les voyageurs,*

console les affligés , et guérisse les souffrants ! Je mis la carte dans le bouquet que j'avais cueilli, et je laissai tomber le bouquet sur les genoux d'Alfred : il se pencha vers la lanterne de sa voiture pour regarder l'objet qui lui arrivait ainsi : il regarda ma carte, reconnut mon nom , lut ma prière ; puis, cherchant des yeux où je pouvais être , et ne me découvrant pas , il fit de la main un signe de remerciement et d'adieu ; et, voyant les chevaux attelés , il cria au postillon : En avant ! La voiture repartit avec la rapidité de la flèche , et disparut au premier angle du chemin.

J'écoutai son roulement jusqu'à ce qu'il s'éteignit, puis je me retournai du côté où chantait l'oiseau ; mais j'attendis vainement.

C'était peut-être l'âme de cette pauvre enfant , qui était déjà remontée au ciel.

LES ÎLES BORROMÉES.

Le lendemain, en me réveillant, je vis à la clarté du soleil le paysage que j'avais entrevu la veille à la lumière de la lune ; tous les détails perdus dans les masses d'ombres m'apparaissaient distinctement au jour : l'île Supérieure avec son village de pêcheurs et de bateliers, l'île Mère avec sa villa toute couverte de verdure, l'île Belle avec son entassement de piliers superposés les uns aux autres, enfin le bord opposé du lac où viennent finir les montagnes des Alpes et où commencent les plaines de la Lombardie.

Il y a cent cinquante ans, ces îles n'étaient que des roches nues, lorsqu'il vint dans l'esprit au comte Vitaliano Borromée d'y transporter de la terre et de maintenir cette terre comme dans une

caisse , par des murailles et des pilotis : cette opération terminée , le noble prince sema sur ce sol factice de l'or comme le laboureur sème du grain , et il y poussa des arbres , des villages et des palais. C'est un magnifique caprice de millionnaire qui a voulu , comme Dieu , avoir son monde créé par lui.

Le garçon de l'hôtel vint me prévenir que deux choses m'attendaient, mon déjeuner et mon bateau : j'allai à la plus pressée.

On m'avait servi ma collation dans la salle à manger commune : comme presque toutes les salles à manger d'Italie , elle était peinte en ocre jaune , avec quelques arabesques représentant des oiseaux et des sauterelles ; mais en outre elle avait un ornement particulier, assez original pour n'être point passé sous silence : c'était le portrait du maître de l'auberge , *il signor Adami*, en habit d'officier de la garde nationale piémontaise , et portant sous son bras un volume intitulé : *Manuel du lieutenant d'infanterie*. Cette surprise inattendue me fit grand plaisir ; je croyais qu'il n'y avait que dans la rue Saint-Denis que l'on rencontrait de pareilles enseignes.

Au premier morceau que je portai à ma bouche, mon étonnement cessa , et je vis qu'il était tout naturel que le signor Adami se fût fait peindre en officier : il était évident que le lieutenant s'occupait

beaucoup plus de sa compagnie que l'hôtelier de ses marmitons.

Cette découverte me désespéra d'autant plus que j'étais décidé à rester huit jours à Baveno : je demandai à parler à mon hôte, afin de m'expliquer tout aussitôt avec lui sur ma nourriture à venir. On me répondit qu'il était à Arona pour affaire de service. Je descendis dans mon bateau, et je donnai à mes bateliers l'ordre de me conduire à l'île des Pêcheurs.

Je tenais à acquérir la certitude que je pourrais tous les jours me procurer du poisson frais.

Ce doute éclairci affirmativement, je visitai l'île avec quelque tranquillité.

C'est une charmante plaisanterie qui ressemble en petit à un village, et qui a des maisons, des rues, une église, un prêtre et des enfants de chœur. Les filets, qui forment la seule richesse de ses deux cents habitants, sont étendus devant toutes ses portes.

Nous nous rembarquâmes et mîmes à la voile pour l'île Mère.

De loin, c'est une masse de verdure au milieu d'une large tasse d'eau : elle est toute plantée de pins, de cyprès et de platanes : ses espaliers sont couverts de cédrats, d'oranges et de grenades ; les allées sont peuplées de faisans, de perdrix et de pintades : abrité de tous côtés contre le froid, s'ou-

vrant comme une fleur à tous les rayons du soleil , elle reste toujours verte , même lorsque les montagnes qui l'entourent blanchissent sous les neiges de l'hiver. Le gardien du château me coupa une charge de cédrats , d'oranges et de grenades , qu'il fit porter dans mon bateau. Je n'avais pas vu , je l'avoue , cet excès d'hospitalité sans inquiétude pour ma bourse ; aussi , en revenant à ma barque , je demandai à mes mariniers ce qu'il me fallait donner à mon cicerone ; ils me dirent que moyennant trois francs il serait fort satisfait ; je lui en donnai cinq , en échange desquels il souhaita toutes sortes de prospérités à *mon excellence*. Sous ces heureux auspices nous nous remîmes en route.

A mesure que nous avançons vers l'île Belle , nous voyons sortir de l'eau ses dix terrasses superposées les unes aux autres : c'est sinon la plus belle des îles de ce petit archipel , du moins la plus curieuse : tout y est taillé , marbre et bronze , dans le goût de Louis XIV : une forêt tout entière d'arbres magnifiques , une forêt de peupliers et de pins , ces géants au doux murmure , qui parlent au moindre vent une langue poétique , que comprennent sans doute l'air et les flots , puisqu'ils leur répondent dans le même idiome , s'élève sur des arcs de pierre qui baignent leurs pieds dans le lac , car l'île tout entière est enfermée dans un immense cercle de granit , comme un oranger dans sa caisse.

Nous y abordâmes , et nous mîmes le pied au milieu d'un parterre de fleurs étrangères et précieuses , que toutes sont venues établir des colonies des graines et des boutures , sous cette heureuse exposition : chaque terrasse est une plate-bande embaumée d'un parfum différent , au milieu duquel domine toujours celui de l'oranger , et peuplée de dieux et de déesses : la dernière est surmontée d'un Pégase et d'un Apollon : toute cette nympherie , au reste , est d'un rococo enragé , plein de tournure et d'ardeur .

Des terrasses nous descendîmes au château : c'est une véritable villa royale , pleine de fraîcheur , de verdure et d'eau : il y a des galeries de tableaux assez remarquables : trois chambres , dans lesquelles un des princes Borromée a donné l'hospitalité au chevalier Tempesta , qui , dans un mouvement de jalousie , avait tué sa femme , et dont l'artiste reconnaissant s'est fait un vaste album qu'il a couvert de merveilleuses peintures ; enfin un palais souterrain , tout en coquillages comme la grotte d'un fleuve , et plein de naïades aux urnes renversées , d'où coule abondamment une eau fraîche et pure .

Cet étage donne sur la forêt ; car le jardin est une véritable forêt pleine d'ombre , et à travers laquelle des échappées de vue sont ménagées sur les points les plus pittoresques du lac : un des arbres qui composent ce bois est historique : c'est un magnifique

laurier , gros comme le corps et haut de soixante pieds : trois jours avant la bataille de Marengo , un homme dinait sous son feuillage ; dans l'intervalle du premier service au second , cet homme au cœur impatient prit son couteau , et sur l'arbre contre lequel il était appuyé il écrivit le mot : *Victoire* : c'était alors la devise de cet homme , qui ne s'appelait encore que Bonaparte , et qui , pour son malheur , s'est appelé plus tard Napoléon.

Il ne reste plus trace d'une seule lettre de ce mot prophétique : tout voyageur qui passe enlève une parcelle de l'écorce sur laquelle il était écrit , et fait chaque jour au laurier une blessure plus profonde , dont il finira par mourir peut-être.

Au nord de la forêt , je rencontrai quelques petites maisons de pêcheurs et de bateliers , au milieu desquelles s'élève une auberge : le souvenir de mon déjeuner me revint alors , et je crus avoir fait une trouvaille. Je fis réveiller l'hôte afin de m'informer de ce qu'il m'en coûterait pour huit jours passés chez lui : il me demanda quelque chose comme cent écus. J'aurais eu plus court et moins cher de louer le palais Borromée au prince lui-même : je lui fis en conséquence mes excuses de l'avoir réveillé , et l'invitai à aller se recoucher.

En conséquence je remontai dans mon embarcation , et ordonnai de mettre le cap sur l'auberge *del signor Adami*.

Le soir il revint d'Arona : à part sa manie de garde nationale , que je lui ai bien pardonnée depuis par comparaison avec celle de nos enrégés de Paris, que je ne connaissais pas alors comme maintenant , c'était un fort galant homme : nous eûmes vite fait prix pour huit jours : il me donna une chambre dont les fenêtres s'ouvraient sur le lac : je tirai mes livres de ma malle et je m'installai.

Je fis dans cette petite auberge, en face du plus beau pays du monde, au milieu d'une atmosphère embaumée, sous un ciel d'azur, les trois plus mauvais articles que j'aie jamais envoyés à la *Revue des Deux Mondes*.

Il faut pour un travail heureux quatre murs et pas d'horizon : plus le paysage est grand , plus l'homme est petit.

Mon hôte était un si brave garçon , que je n'eus pas le courage de lui faire , pendant ces huit jours, une seule observation sur l'ordinaire de son hôtel : je me contentai, en partant, de substituer au titre du livre que son effigie guerrière portait sous le bras celui , plus confortable , de *Cuistnière bourgeoise*.

J'espère pour mes successeurs qu'il aura profité de l'avis.

Moyennant la somme de dix francs que je donnai à mes bateliers , et un bon vent que Dieu m'envoya gratis , en quatre heures je fus à Arona.

UNE DERNIÈRE ASCENSION.

Arona est une des plus charmantes petites villes parmi celles qui dominent le lac Majeur, et on s'y arrêterait rien que pour la vue qu'on découvre des fenêtres de l'hôtel, si on n'y était plus impérieusement appelé encore par la curiosité qu'inspire le colosse de Saint-Charles.

Car c'est à Arona que naquit en 1538 le fameux archevêque de Milan, le cardinal Borromée, qui, par l'emploi qu'il fit de ses richesses, dont il fonda des établissements de charité, et par le dévouement avec lequel il exposa ses jours dans la peste de 1576, mérita de son vivant le titre de saint, qui fut ratifié après sa mort.

Aussi s'est-il emparé de tous les souvenirs de la ville. Je visitai d'abord le dôme où est son tombeau :

ce monument est déjà une de ces églises d'Italie coquettement décorées, dont Notre-Dame-de-Lorette essaye de nous donner une copie, et qui nous paraissent si étrangement pimpantes au premier coup d'œil, à nous autres hommes du Nord, habitués aux pierres grises de nos sombres cathédrales. J'entrai dans celle-ci au moment où une messe des morts venait de finir ; j'appelai un long et mince sacristain qui éteignait avec sa calotte une douzaine de cierges qui brûlaient autour d'une bière vide ; il me fit signe qu'aussitôt cette besogne terminée il serait à moi ; pour ne pas perdre mon temps, je me mis à regarder quelques tableaux de Ferrari et d'Appiani, qui garnissent les chapelles latérales : ni les uns ni les autres, quoique fort vantés aux étrangers, ne me parurent remarquables.

Le sacristain avait éteint ses cierges ; il revint à moi, et me conduisit dans la chapelle souterraine : c'est là que repose le corps de saint Charles Borromée ; son squelette est couché dans une châsse, revêtu de ses habits épiscopaux, les mains couvertes de gants violets, la mitre au front et un masque de vermeil sur la figure : toute la chapelle est de marbre noir avec des ornements d'argent massif. Dans une petite armoire à côté de la châsse sont renfermés à titre de reliques les draps ensanglantés sur lesquels on fit l'autopsie du saint, mort à quarante-six ans d'une phthisie pulmonaire.

L'archevêque de Milan est un des derniers saints canonisés par la cour de Rome ; ce fut en 1610, vingt-six ans seulement après sa mort, que Paul V, ratifiant le culte général qui était rendu à son tombeau, le convertit en autel : aussi autour de cette existence presque contemporaine ne retrouve-t-on aucune des vieilles légendes du martyrologe ; ce fut la propre vie de saint Charles qui fut un long miracle : né au milieu des désordres civils et religieux, vivant au milieu de la corruption de la prélature italienne, il fut le restaurateur obstiné de la discipline ecclésiastique, dont lui-même il donna l'exemple par son austérité. Durant ses études à Milan et à Pavie, il ne connut, comme autrefois saint Basile et saint Grégoire de Nazianze à Athènes, que les deux rues qui conduisaient l'une à l'église, l'autre aux écoles publiques ; à douze ans il fut pourvu d'une des plus riches abbayes de l'Italie : c'était un fief de sa famille ; à quatorze, d'un prieuré que lui résigna le cardinal de Médicis, son oncle, en montant sur le saint-siège, sous le nom de Pie IV. Enfin à vingt-trois ans il était cardinal.

Ce fut alors que, pourvu des plus riches bénéfices de la Lombardie, revêtu de l'un des premiers rangs dans la hiérarchie ecclésiastique, entouré de ces séductions mondaines, auxquelles cédaient à cette époque jusqu'aux souverains pontifes eux-mêmes, il fit trois parts de son bien, l'une pour les pauvres,

la seconde pour l'Église, et la troisième pour sa maison. Un si grand abandon, une vie si chrétienne, lui avaient déjà acquis l'amour de tous, lorsqu'un événement ajouta à ce sentiment celui du respect : un jour que le saint prélat faisait sa prière dans la chapelle archiépiscopale, un assassin entra dans l'église : c'était un moine de l'ordre des Humiliés, ordre dont saint Charles avait attaqué les débordements. Il s'approcha de l'officiant, et au moment où l'on chantait cette antienne : *Non turbetur cor vestrum neque formidet*, il lui tira à bout portant un coup d'arquebuse. Saint Charles, jeté sur ses mains par la commotion, se releva, et quoique se croyant blessé à mort, il ordonna de continuer l'office divin, s'offrant pour cette fois en sacrifice aux fidèles à la place du Fils de Dieu. La prière finie, saint Charles se releva, et la balle arrêtée dans ses ornements épiscopaux tomba à ses pieds : cet événement fut considéré comme un miracle.

Quelque temps après, la peste éclata à Milan : saint Charles aussitôt, et malgré les représentations de son conseil, s'y transporta avec toute sa maison : Pendant six mois, il resta au centre de la contagion, portant au chevet de tous les mourants, abandonnés par l'art, le secours de la parole : c'est alors qu'il vendit cette troisième part de biens qu'il s'était réservée pour lui-même, vaisselle d'or et d'argent, vêtements et meubles, statues et tableaux ; puis,

lorsqu'il n'eut plus rien à donner aux pauvres et aux mourants , il pensa à s'offrir lui-même à Dieu comme une victime expiatoire : partout où le fléau était le plus cruel et le plus acharné , il alla pieds nus , la corde au cou , la bouche collée aux pieds d'un crucifix , priant le Seigneur avec des larmes de prendre sa vie en échange de celle de ce peuple qu'il frappait ainsi. Enfin , soit que le terme du fléau fût arrivé , soit que les prières du saint fussent entendues , la colère de Dieu remonta au ciel.

A peine sorti de cette longue épreuve , Charles reprit le cours de sa vie pastorale ; mais Dieu avait accepté le sacrifice offert : ses forces étaient épuisées , une plithisie pulmonaire se déclara , et dans la nuit du 3 au 4 novembre 1584 , le saint envoyé termina sa laborieuse carrière.

Cent ans après les habitants des rives du lac , réunis à la famille de saint Charles , lui votèrent une statue colossale , dont l'exécution fut confiée aux soins de Cerani : on tailla une esplanade dans le coteau voisin de la ville , on éleva un piédestal de trente-quatre pieds sur cette esplanade , et sur ce piédestal on dressa la statue du saint : cette statue est haute de quatre-vingt-seize pieds.

Le sacristain avait garde de ne point me conduire à cette merveille , et moi , de mon côté , je n'avais garde de passer sans la visiter. Nous nous mîmes en route , et de loin nous aperçûmes le saint évêque

dominant le lac , portant un livre sous un bras et donnant de l'autre main la bénédiction épiscopale à la ville où il était né.

Les proportions de cette statue sont si bien en harmonie avec les montagnes gigantesques sur lesquelles elle se détache , qu'elle semble au premier aspect et à une certaine distance être de taille naturelle ; ce n'est qu'en approchant qu'elle grandit démesurément , et que toutes ses parties prennent des proportions réelles et arrêtées. Pendant que j'étais occupé d'examiner le colosse , sur l'un des doigts duquel venait de se poser un corbeau , qui semblait à peine gros comme un moineau franc , le sacristain dressa une immense échelle contre le piédestal , et montant les trois ou quatre premiers échelons , il m'invita à le suivre.

Le lecteur sait mon peu de prédilection pour les ascensions aériennes ; il ne s'étonnera donc point qu'avant de me hasarder à sa suite , je lui aie demandé où il allait : il allait dans la tête de saint Charles.

Quelque curieuse que me parût cette visite intérieure , j'éprouvais fort peu d'entrain à l'accomplir : cette échelle longue et pliante , qui devait me conduire d'abord sur un piédestal sans parapet , me paraissait une chemin assez hasardeux pour un voyageur aussi sujet aux vertiges que je le suis ; d'ailleurs , arrivé sur le piédestal , je n'étais qu'au quart de mon ascension , et je ne voyais nullement à l'aide

de quelle machine je parviendrais au terme indiqué ; j'en fis l'observation à mon sacristain , qui me montra , sous un pli de la robe de la statue , une espèce de couloir qui conduisait à l'intérieur. Là , me dit-il , je trouverais un escalier parfaitement commode ; tout l'embarras était donc de gravir jusqu'à la plate-forme du piédestal ; je fis encore quelques observations sur les accidents du chemin ; mais mon guide , sentant que je faiblissais , insista avec une nouvelle force ; alors la honte me prit de reculer là où un sacristain marchait si ferme , je lui fis signe de continuer sa route , et je me mis à le suivre de si près que j'arrivai presque aussitôt que lui sur le piédestal. Il était temps : les montagnes , la ville et le lac commençaient à tourner d'une manière désordonnée ; si bien que je n'eus que le temps de fermer les yeux , de me cramponner à un pan de la robe du saint , et de m'asseoir sur le petit doigt de son pied gauche. Grâce à cette assiette plus tranquille , je sentis bientôt se calmer le bourdonnement de mes oreilles , j'acquis la conviction de l'immobilité de la base sur laquelle je reposais , et sentant que j'avais repris mon centre de gravité , je me hasardai à rouvrir les yeux : je retrouvai les montagnes , le lac et la ville à leur place ; il n'y avait que mon sacristain d'absent ; je tournai mes regards de tous côtés , il était complètement disparu ; je l'appelai , il ne me répondit pas : décidé-

ment cet homme avait été créé et mis au monde pour me faire damner.

Je me mis à sa recherche, présumant qu'il jouait à la cache-cache et que je le retrouverais dans quelque pli de ce bronze colossal ; je commençai en conséquence à faire le tour de la statue : c'était chose assez facile sur les côtés ; mais en tournant je trouvai sur mon chemin la queue de la robe du saint archevêque, et il fallut m'aventurer dans les flots de ce vêtement, qui pendaient au bord du piédestal ; enfin, tantôt en mé cramponnant, tantôt marchant sur mes deux pieds, tantôt rampant à quatre pattes, je parvins à passer sans accident cette mer de bronze et à mettre le pied sur sa rive de granit. Je ne m'étais pas trompé, mon farceur m'attendait à moitié chemin d'une échelle de corde, qui s'introduisait sous un pan de la robe du saint et conduisait dans l'intérieur de la statue ; il se mit à rire en m'apercevant, enchanté de l'espièglerie qu'il m'avait faite, et que je le soupçonne de renouveler chaque fois qu'un voyageur innocent a l'imprudence de le suivre. En effet, il aurait aussi bien pu placer tout de suite l'échelle de bois en face de l'échelle de corde ; mais il tenait, à ce qu'il paraît, à me faire dans les plus grands détails les honneurs de son archevêque ; je n'ai jamais vu d'homme d'église si frétilant, et si peu préoccupé de la dignité de son costume.

Au reste , je ne fis pas mine de garder rancune de sa gentillesse ; je m'approchai de lui d'un air dégagé, et prenant mon temps je l'empoignai par le bas de la jambe.

Alors commença notre seconde ascension , qui , quoique de huit ou dix pieds seulement , n'était pas la plus commode ; cependant je m'en tirai à mon honneur , grâce au point d'appui que je m'étais créé, et au bout de quelques instants je me trouvai dans l'intérieur du saint.

Mon premier soin fut de chercher de tous côtés , à la lueur de la lumière qui venait du haut, l'escalier promis ; mais ce fut là que je reconnus dans quel guet-apens j'avais été attiré : le seul et unique moyen d'ascension qui existât était une espèce d'échelle formée par une multitude de barres de fer, posées en travers , comme les bâtons d'une cage et destinées à soutenir cette masse énorme. Mon étonnement me fit lâcher prise : à peine eus-je commis cette imprudence que mon sacristain sauta sur la première traverse et grimpa de barre en barre comme un écureuil aux branches d'un arbre. Alors une rage me prit d'avoir été joué ainsi par une espèce de rat d'église ; j'oubliai tournoiemens et vertiges , et je me mis à sa poursuite , avec moins d'adresse mais plus de force ; j'allais l'atteindre , lorsqu'il disparut une seconde fois dans une espèce de caverne , qui ouvrait sur notre route une gueule

sombre de vingt pieds de hauteur sur cinq ou six de large. Comme je ne savais pas où elle conduisait, je m'arrêtai court, et me mis à cheval sur ma barre de fer pour en garder l'entrée, décidé à le rattraper à sa sortie et à ne plus le lâcher.

A force de regarder dans ce gouffre, mes yeux s'habituaient à son obscurité. Alors j'aperçus mon guide, auquel je ne savais plus quel nom donner, et que j'étais parfois tenté de croire quelqu'un de ces êtres fantastiques comme en a connu Hoffmann, se promenant tranquillement dans une espèce de corridor en pente, et s'éventant voluptueusement avec son mouchoir. Dès qu'il vit que je l'avais découvert : — Eh bien ! me dit-il, ne venez-vous pas vous reposer un instant ? nous sommes à moitié chemin.

Il m'offrait à la fois une bonne chose, et m'apprenait une excellente nouvelle : aussi je sentis ma colère s'évanouir pour faire place à la curiosité. Notre voyage, à part ses difficultés, qui commençaient à me paraître moins insurmontables, ne manquait pas d'une certaine originalité. Je pris donc le parti de le considérer sous son point de vue instructif et pittoresque ; en conséquence, je m'accrochai à la barre de fer supérieure, je mis le pied gauche sur celle qui me servait de cheval, et je sautai du pied droit dans l'enfoncement où m'attendait mon compagnon de gymnastique.

— Où diable sommes-nous donc ? lui dis-je , après avoir cherché vainement à me rendre compte des localités.

— Où nous sommes ?

— Oui.

— Nous sommes dans le livre de saint Charles.

— Tiens , tiens , tiens !

En effet , ce missel , qui d'en bas m'avait paru un in-folio ordinaire , avait vingt pieds de haut , dix pieds de long , et cinq pieds de large.

Je pris un instant haleine, appuyé contre sa reliure de bronze ; puis , poussé par la curiosité , ce fut moi qui à mon tour demandai à mon guide de continuer le voyage.

Comme je l'ai dit , je commençais à me faire aux difficultés de la route ; aussi arrivai-je bientôt à l'ouverture pratiquée dans le dos du saint , et qui offre la dimension d'une fenêtre ordinaire. Elle s'ouvrait sur le chemin que j'avais parcouru le matin même en venant de Baveno. Je ne m'arrêtai donc qu'un instant à considérer le paysage , puis je me remis en chemin. Quant à mon sacristain , il était arrivé depuis longtemps , et , comme les ramoneurs au haut des cheminées, je l'entendais, sans le voir, chanter son cantique d'action de grâces ; ce qui m'empêchait de le découvrir , c'était le rétrécissement de la route ; il était produit par le cou de la statue ; ce détroit franchi , je me trouvai au sortir

du larynx dans une immense coupole éclairée par deux lucarnes ; au milieu de ces deux lucarnes , qui sont les trous des oreilles , mon sacristain , les jambes pendantes , était irrégulièrement assis dans le nez de saint Charles.

Au reste , je dois lui rendre cette justice , c'est qu'aussitôt que je parus il m'offrit sa place ; mais , comme je suis plus respectueux des choses saintes que beaucoup de ceux qui en vivent , je refusai , sans lui dire la cause de mon refus , qu'il n'aurait certes pas comprise.

Alors il me raconta je ne sais quel dîner de douze couverts qui avait été donné dans la tête de l'archevêque : les cuisiniers étaient dans le livre , et l'office dans le bras droit ; cela ressemblait beaucoup à l'histoire de Gulliver dans le pays des géants.

Voyant que je refusais obstinément de m'asseoir dans le nez de saint Charles , il m'invita à regarder par son oreille gauche : c'était une autre affaire , et qui ne flairait aucunement le sacrilège ; aussi ne fis-je aucune difficulté de passer ma tête par le *vas ist das*.

Mon sacristain avait raison , car de là on découvrait une vue magnifique : au premier plan , le lac bleu comme un ciel et uni comme un miroir ; au second plan , les collines couvertes de vignes et le petit château crénelé d'Angera , puis au delà , se prolongeant entre les Apennins et les Alpes , les riches

plaines de la Lombardie , qui s'étendent jusqu'à Venise et vont mourir sur les sables du Lido. Je restai véritablement émerveillé et comme en extase.

Je redescendis au bout d'une heure , sans penser au danger du chemin ; arrivé au bas du piédestal , le sacristain me demanda si je lui en voulais encore ; je lui répondis en lui mettant une piastre dans la main.

Moyennant cette rétribution , il se chargea de me procurer un bateau , de sorte que le même soir j'arrivai à Sesto-Calende , qui est , je crois , le premier bourg du royaume Lombard-Vénitien.

Je trouvai toute l'auberge sens dessus dessous : il y avait huit jours qu'un voyageur français était arrivé en poste avec une jeune dame si souffrante , qu'elle n'avait pu aller jusqu'à Milan : force leur avait donc été de s'arrêter à Sesto. Aussitôt le jeune homme avait envoyé un courrier à Pavie , avec ordre de ramener , à quelque prix que ce fût , le docteur Scarpa ; malheureusement le docteur Scarpa était mourant lui-même : en conséquence il avait délégué un de ses confrères ; le médecin était arrivé , mais avait trouvé la malade sans espoir. Deux jours après elle était morte d'une affection chronique de l'estomac , et le matin même elle avait été enterrée ; quant au jeune homme , après lui avoir rendu les derniers devoirs , il était reparti à l'instant même pour la France.

Une circonstance bizarre s'était présentée : en Italie on enterre les cadavres dans les églises et dans une fosse commune, dont on descelle la pierre à chaque nouveau voyageur que la mort envoie à son hôtellerie : cette coutume avait répugné au mari, au frère ou à l'amant de la trépassée, car on ne savait pas à quel titre il lui appartenait. En conséquence, il avait acheté une maison et le jardin qui en dépendait ; il avait fait bénir ce jardin et y avait enseveli au milieu des fleurs et à l'ombre des orangers et des lauriers-roses sa mystérieuse compagne ; quant à son tombeau, c'était une simple pierre de marbre avec un nom dessus.

La soirée était charmante ; je demandai si l'on ne pouvait pas me conduire à ce jardin ; l'aubergiste me donna un guide ; il marcha devant moi, et je le suivis.

La maison achetée par mon compatriote était située hors du village, sur une petite colline d'où l'on découvre une partie du lac ; les anciens propriétaires, qui s'étaient réservé trois mois pour faire leur déménagement, m'introduisirent sans difficulté dans ce jardin qui était devenu un cimetière ; je fis signe de la main que je désirais qu'on me laissât seul : je n'avais pas l'air d'un profanateur de tombes, on y consentit.

J'allai d'abord au hasard dans ce petit enclos tout embaumé ; puis j'aperçus un massif de citronniers,

et me dirigeai de son côté : à mesure que j'avais, je voyais sous son ombre blanchir une pierre ; bientôt je reconnus que la forme de cette pierre était celle d'une tombe , je m'en approchai , et m'inclinant vers elle , à la lueur d'un rayon de la lune qui glissait à travers le massif qui l'ombrageait , je lus ce seul mot : *Pauline* (1).

Le lendemain le garçon de l'hôtel , que j'avais envoyé à la poste avec mon passe-port , me rapporta une lettre qui me força de partir à l'instant pour la France. Cinq jours après , j'étais à Paris.

Comme je ne connaissais de l'Italie que ce que j'en avais vu par l'oreille de saint Charles Borromée, je fis en la quittant le vœu d'y retourner : c'est ce vœu que je viens d'accomplir.

Ceci soit dit en passant pour ceux de mes lecteurs qui auront le courage de me suivre dans un nouveau pèlerinage.

(1) Un jour je publierai probablement l'histoire de cette mystérieuse jeune fille qui m'apparut ainsi trois fois , en courant à cette tombe où elle devait enfin s'abîmer pour toujours ; mais , en ce moment , quelques convenances sociales s'y opposent encore.

ÉPILOGUE.

Vers la fin de l'année 1833 , mon domestique , qui probablement ne trouvait pas les mansardes de la rue Saint-Lazare à sa guise , me répéta si souvent que mon logement ne me convenait pas , que je lui dis un soir qu'il avait raison , et que je ne demandais pas mieux que de le quitter, s'il se chargeait de m'en trouver un et de faire mon déménagement sans que j'eusse à m'en occuper.

Le lendemain matin , j'entendis une grande discussion dans ma salle à manger ; je passai ma robe de chambre , et j'allai voir ce que c'était. Joseph discutait avec un commissionnaire le prix du transport de mes tableaux et de quelques petits meubles. Aussitôt que ce dernier m'aperçut , il fit un appel à ma conscience en me demandant si c'était trop de

vingt-cinq francs pour transporter mes tableaux, mes livres et mes curiosités, rue Bleu, n° 30.

— Il paraît, dis-je à Joseph, que je préfère la rue Bleu à la rue Saint-Lazare ?

— Oui, monsieur, me répondit-il, et vous y avez loué ce matin un logement au premier, qui ne coûte que cent francs de plus que celui-ci, qui est au troisième.

— C'est bien ; seulement vous vous informerez pourquoi on écrit la rue Bleu sans *e*.

— Oui, monsieur. Je rentrai dans ma chambre et me remis au lit.

— Vous voyez, reprit François, que monsieur ne trouve pas que ce soit trop cher.

— C'est bien, tu auras tes vingt-cinq francs ; mais tu te chargeras de savoir pourquoi on écrit la rue Bleu sans *e*.

— Et à qui faut-il que je demande cela ?

— C'est ton affaire.

— Alors on verra à s'informer, dit François.

La fin de ce dialogue me confirma dans une idée qui m'était déjà venue il y avait longtemps. C'est que Joseph faisait cirer mes bottes par le concierge et faire ses courses par François, et que la seule peine que cette partie de mon service lui coûtait était d'ajouter à ma note mensuelle quinze francs de ports de lettres que je n'avais pas reçues.

C'est chose déplaisante d'être volé par son valet

de chambre, d'autant plus qu'il vous prend pour un imbécile, ce qui l'entraîne tout naturellement à vous manquer de respect ; mais c'est chose plus désagréable encore de changer une figure à laquelle on est habitué pour une figure à laquelle on ne s'habituerait peut-être pas ; il faut un an au moins pour lever le masque qui couvre un nouveau visage, et encore faut-il supposer qu'on n'ait guère que cela à faire.

Malheureusement pour ma bourse et heureusement pour Joseph, j'avais en ce moment autre chose à faire, *Angèle*, je crois. Je décidai donc que je continuerais à me laisser voler.

Je venais de prendre cette détermination, lorsqu'une nouvelle discussion s'éleva dans l'antichambre.

— Monsieur n'y est pas, dit Joseph.

— Oh ! je sais bien, répondait une voix qui ne m'était pas inconnue ; on m'avait prévenu qu'à Paris, on n'y était jamais.

— Monsieur est sorti.

— Sorti à huit heures, c'est bon dans nos montagnes, là ; mais dans la grande ville, quand on est sorti de si bon matin, c'est qu'on n'est pas rentré.

— Monsieur ne découche jamais, dit sèchement Joseph, qui tenait à me conserver une réputation virginale.

— Je ne dis pas cela pour vous offenser ; mais ça

n'empêche pas que s'il savait que je suis là il me ferait joliment entrer.

— Si vous voulez laisser votre nom , continua Joseph , je le remettrai à monsieur quand il rentrera.

— Oh ! que oui , que je le laisserai mon nom , et quand il saura que je suis à Paris , qu'il m'enverra chercher un peu vite encore !

— Et où demeurez-vous ? dit Joseph qui commençait à prendre peur.

— A la barrière de la Villette , vu que ça coûte moins cher que dans l'intérieur.

— Et comment vous appelez-vous ? ajouta Joseph de plus en plus inquiet.

— Gabriel Payot.

— Gabriel Payot , de Chamouny ? criai-je de mon lit.

— Hein ! farceur , que je savais bien qu'il y était , moi. Oui , oui , de Chamouny , et qui vient vous voir encore , et qui vous apporte une lettre de Jacques Balmat , dit Mont-Blanc.

— Entrez , mon brave , entrez.

— Ah !... fit Payot.

Joseph ouvrit la porte , et annonça M. Gabriel Payot , de Chamouny.

Payot le regarda de côté pour voir s'il ne se moquait pas de lui ; mais , voyant que Joseph fermait la porte en gardant son sérieux , il chercha où j'étais , et m'aperçut dans mon lit.

— Oh ! pardon , excuse , me dit-il.

— C'est bien , c'est bien , mon enfant. Et par quel hasard ?

— Oh ! je vais vous conter tout cela.

— Asseyez-vous d'abord.

— Je ne suis pas fatigué , merci.

— Asseyez-vous toujours , c'est l'habitude à Paris.

— Puisque vous le voulez absolument.

— Là , là ; je lui montrai une chaise auprès de mon lit. Connaissez-vous cette montre-là , Payot (1) ?

— Si je la connais ! je le crois bien ; elle a donné plus de tourment à mon cousin Pierre qu'elle n'est grosse. Elle va toujours ?

— Mais oui , quand je n'oublie pas de la remonter.

— Eh bien , j'en avais une aussi , moi , oh ! mais qui en faisait quatre comme celle-là , une montre de Genève ; un jour que j'étais en ribotte , je lui ai donné un tour de clef de trop , ça a décroché le grand ressort ; je l'ai portée , sans rien dire à ma femme , au maréchal ferrant de Chamouny , qu'est adroit comme un singe , il fait des tourne-broches ; eh bien ! c'est égal ! elle n'a jamais été fameuse depuis.

— Et qu'est-ce qui vous amène à Paris , mon bon Payot ?

(1) Voir au commencement des *Impressions de Voyage*.

— A Paris ! ah ! bah ! je viens de Londres.

— De Londres ! et que diable avez-vous été faire à Londres ?

— Il faut d'abord vous dire qu'il est venu l'année dernière , derrière vous , un Anglais à Chamouny ; il en vient un sort , vous savez ; tant mieux pour le village , parce qu'ils payent bien. Ce n'est pas que les Français ne payent pas , oh ! ils payent aussi : c'est le même prix pour tout le monde d'ailleurs ; mais nous aimons mieux les Français nous autres , ils parlent savoyard ; si bien qu'il est venu et qu'il a fait la même tournée que vous , si ce n'est qu'il a été au jardin où vous n'avez pas voulu aller , vous , et vous avez eu tort , parce que quand on y a été on peut dire : J'y ai été. Si bien qu'il me dit : — Quelle est la dernière personne que vous avez menée ? — Ah ! ma foi , je lui dis , c'est un bon garçon ; je vous demande pardon , monsieur , vous n'étiez pas là ; moi , j'ai dit ce que je pensais ; d'ailleurs vous savez comme tout le monde vous aime chez nous. Voilà ses certificats ; vous vous rappelez que vous m'en avez donné trois , un en anglais , un en italien et un en français.

— Oui , très-bien.

— Oh ! mais voilà la farce , vous allez voir ; si bien qu'il me dit : — Si tu veux me donner un de ces certificats-là pour vingt francs , je te l'achète.

— Est-ce que vous voulez vous faire guide ? que

je lui dis ; c'est un vilain métier , allez , vaut mieux être milord. — Non , qu'il me répond ; mais je fais une collection d'*ortographes*. — Oh ! quant à l'*orthographe* , elle y est , c'est d'un auteur ; si bien qu'il me tira les vingt francs de sa poche ; je les prends moi ; j'ai bien fait , n'est-ce pas ? ça ne valait pas plus de vingt francs , ce chiffon de papier ?

— Ça ne valait pas vingt sous.

— Je l'ai pensé ; mais ils sont si bêtes , ces Anglais ! si bien qu'arrivés au jardin , voilà qu'il nous part deux chamois : un hasard ; mais c'est égal , l'Anglais était très-content. — Pardieu , dit-il , voilà deux petites bêtes que je payerais bien mille francs la pièce , rendues à mon parc. — On peut vous en conduire deux à moins que ça. — Vraiment ? dit-il. — Parole d'honneur ! — Eh bien ! voilà mon adresse à Londres ; si tu m'amènes deux chamois , vivants , je ne me dédis pas.

— Tope , que je lui répons. — Veux-tu que je te fasse un engagement ? — Tapez dans la main , ça suffit. Effectivement , voilà tout ce qui a été dit ; seulement , en me quittant au bout de trois jours , il me donna cent francs au lieu de vingt-sept. Vous savez , neuf francs par jour , c'est le prix pour un homme et un mulet. A propos de mulet , vous vous rappelez Dur-au-trot ? il est ici.

— Bah ! je vous plains , si vous êtes venu dessus.

— Ah ! je le loue aux voyageurs ; mais je ne le

monte jamais ; je ne m'en sers qu'à la voiture. Si bien qu'à ce printemps , je me suis souvenu de mon Anglais , et comme je connais à peu près tous les repaires , je n'ai pas été longtemps à mettre la main sur deux chamossaux superbes , un mâle et une femelle : ils étaient gros comme le poing ; ils ne voyaient pas clair , on leur a donné à teter avec un biberon , comme à des enfants ; c'est offenser Dieu , ma parole ! C'est ma fille qui les a nourris. A propos , vous savez bien ma fillé , elle était grosse ; elle est accouchée , on m'attend pour faire le baptême. Si bien que quand mes chamois ont eu trois mois , j'avais toujours l'adresse de mon Anglais , je dis à ma femme : — Faut que j'aïlle à Londres. Je vous demande un peu si elle était saisie ! — Qu'est-ce que tu va faire à Londres ? — Livrer ma marchandise , ces deux bêtes-là , ça vaut deux mille francs ! — Tu es en ribotte , qu'elle me dit : c'est son mot. Je la laisse dire ; je m'en vas dans la cour , j'arrange une vieille cage ; je tire la charrette du hangar , j'entre dans l'écurie ; je dis à Dur-au-trot : En voilà un bout de chemin que nous allons faire ! Je mets mes chamois dans la cage , la cage dans la charrette , la charrette au derrière de Dur-au-trot ; je demande au maître d'école le chemin de Londres. Il me dit que quand je serai à Sallanche , je n'ai qu'à tourner à droite ; quand je serai à Lyon , qu'à prendre à gauche , et qu'à Paris , le premier commissionnaire venu m'in-

diquera ma route. Effectivement , à Paris , on me dit : Vous voyez bien la Seine ? Eh bien ! suivez-la toujours , et vous trouverez le Havre.

— Et vous êtes parti comme cela , sans autre convention avec votre Anglais ?

— Tout était convenu , il m'avait tapé dans la main ; mais voilà le plus beau de l'histoire. J'arrive au Havre , il faisait nuit fermée ; l'aubergiste me demande où je vas , je lui dis que je vas à Londres. Le lendemain matin , j'étais en train d'atteler , quand il entre dans la cour un jeune homme avec un chapeau ciré , une veste bleue et un pantalon blanc ; il vient à moi , je mettais ma roulière ; il me dit : — C'est vous qui allez à Londres ? — Oui. — Eh bien ! voulez-vous que je vous passe ? — Quoi ? — La Manche. — Farceur !... Je boucle la sous-ventrière à Dur-au-trot , et en avant , marche. La route de Londres mon ami ? — Tout droit. — Le chapeau ciré me suivait par derrière. Au bout de cinq minutes plus de chemin , je demande où je suis ; on me répond : — Sur le port... — Et Londres donc ? — Eh bien , de l'autre côté de la mer. — Et pas de pont ! Le chapeau ciré se met à rire. — Ah ! mais je dis , nous ne sommes pas convenus de cela ; il ne m'avait pas dit qu'il y avait la mer , l'autre. Je ne suis pas marin , moi... J'étais vexé on ne peut pas plus ; enfin je dis à Dur-au-trot : Faut retourner , quoi ! ça ne nous connaît pas. Nous retournons ; le gremlin d'aubergiste

était sur sa porte. — Tiens, il me dit, vous voilà ? — Oui, me voilà ; vous êtes gentil, vous ne me dites pas qu'il faut traverser la mer pour aller à Londres. Il se met à rire. — Brigand ! — Dame ! dit-il, je vous ai vu partir avec un matelot du vapeur. — Le chapeau ciré ? — Oui, un paroissien bien aimable encore : comme vous. — Allons, venez boire un verre de cidre, dit l'aubergiste ; faut vous dire que dans ce pays-là ils font du vin avec des pommes.

— Oui, je sais. Enfin, comment êtes-vous parti ?

— Oh ! il m'a fallu en passer par où ils ont voulu ; j'ai laissé Dur-au-trot et la charrette chez l'aubergiste, et le lendemain matin, au petit jour, je me suis embarqué avec mes bêtes. Croiriez-vous qu'ils ont eu l'infamie de me faire payer leurs places ! Quand je dis que je les ai payées, c'est un milord qui les a payées, parce que mes chamois ont amusé sa fille. Imaginez-vous une pauvre jeune fille qui était poitrineuse... dix-huit ans ! Oh ! mais belle ; on disait comme ça sur le vapeur qu'elle était condamnée, elle venait du Midi ; mais le mal du pays lui avait pris. Moi ce n'était pas le mal du pays, c'était le mal de mer qui me tenait. Avez-vous jamais eu le mal de mer, vous ?

— Oui.

— Eh bien ! vous savez ce que c'est, alors. J'aimerais mieux, voyez-vous, que ma femme accouche que de repasser par là ; d'ailleurs, je n'étais pas le seul,

ils étaient tous dans des états !... Je crois que c'est ce gredin de cidre qui me tournait sur le cœur. Le chapeau ciré me disait : — Faut manger , faut manger. Ah ! oui, manger, au contraire. Au bout de six heures de route , nous étions tous sur le flanc. Il n'y avait que la jeune Anglaise qui n'éprouvait rien. Elle passait au milieu de nous tous, légère comme une ombre, pour venir jouer avec mes chamois. Elle aurait pu leur ouvrir la cage et les lâcher , que je n'aurais pas couru après , je vous en répons.

Vers le soir , le temps devint gros , comme ils disent. On entendit quelques coups de tonnerre, et la mer se mit à danser. Ce n'était pas le moyen de nous soulager. Aussi je donnais mon âme à Dieu et mon corps au diable. Avec cela il venait une gredine d'odeur de côtelettes , pouah !... c'était le chapeau ciré qui faisait cuire son souper. L'orage allait son train ; je disais : Bon ! si ça continue , il y a l'espoir que nous ferons naufrage , au moins. On donnerait sa vie pour deux sous quand on est comme cela. Tout tournait , voyez-vous , comme quand on est ivre. La nuit était venue, le pont avait l'air d'être vide , le paquebot semblait marcher à la grâce de Dieu : la jeune fille alla s'appuyer contre le mât et y resta debout. A chaque éclair, je la revoyais blanche et pâle comme une sainte , avec ses grands cheveux blonds qui flottaient au vent, et ses yeux que brûlaient la fièvre ; puis je l'entendais tousser que ça me déchi-

rait la poitrine. Pendant un éclair, je lui vis porter un mouchoir à sa bouche, elle le retira plein de sang. Alors elle se mit à sourire, mais d'un sourire si triste, que c'était à fendre l'âme ; en ce moment il passa un éclair que le ciel sembla s'ouvrir, et la pauvre enfant fit un signe de la tête comme pour dire : Oui, j'y vais. Quant à moi, je fermai les yeux, tant mon cœur se retournait, et je ne sais plus ce qui se passa : je me rappelle qu'il fit du vent et qu'il tomba de la pluie, voilà tout. Puis j'entendis des voix, je crus voir la lueur de torches à travers mes paupières ; enfin on me prit par-dessous les épaules : j'espérais que c'était pour me jeter à la mer.

Au bout d'une demi-heure à peu près, je me trouvai mieux, je sentis quelque chose de tiède et de doux qui me passait sur les mains ; j'ouvris les yeux et je regardai : c'étaient mes petites bêtes qui me léchaient. J'étais dans une chambre, couché sur un lit, avec un bon feu dans la cheminée : nous étions à Brighton.

J'en eus pour dix minutes au moins, avant d'être bien sûr que nous étions sur la terre ferme ; il me semblait toujours sentir ce maudit roulis ; enfin, petit à petit, ça se passa, et mon estomac commença à me tirailler. C'était pas étonnant, je n'avais rien pris depuis la veille, au contraire ; et puis il venait de la cuisine une fine odeur de côtelettes ; je dis : — Bon ! on s'occupe du souper, à ce qu'il paraît.

En ce moment , le garçon entra et me baragouina trois ou quatre paroles en anglais ; comme il avait une serviette devant lui , et qu'il me fit signe en portant sa main à sa bouche , je compris que cela voulait dire que le potage était servi. Je ne me le fis pas dire deux fois, et je descendis.

Arrivé en bas , on me demande si j'étais des premières ou des secondes. — Des secondes , je dis ; car je ne suis pas fier , moi. La porte de la salle à manger des premières était ouverte ; j'y jetai un coup d'œil en passant ; tout le monde était déjà en fonctions , excepté la jeune Anglaise et son père qui n'étaient pas à table. Je trouvai mon chenapan de chapeau ciré , qu'avait devant lui une pièce de bœuf !... — Ah ! je lui dis , sans rancune , je vas me mettre en face de vous , hein ?... — Faites , qu'il me répond. C'était un brave garçon , foncièrement... — Ah ! je lui dis , un verre de vin ; vite , ça me fera du bien. — Du vin ! qu'il me répond , êtes-vous assez en fonds pour en consommer , ça coûte douze francs la bouteille , ici. — Douze sous , vous voulez dire. — Douze francs ! — Excusez du peu ! Qu'est-ce que c'est donc ça que vous avez dans une cruche ? — De l'ale. — De ?... — De la bière , si vous l'entendez mieux ; l'aimez-vous ? — Dame , ça n'est pas fameux : mais ça vaut toujours mieux que de l'eau , versez. — A votre santé ! — A la vôtre pareillement ! — A propos de santé , que j'ajoutai , quand

j'eus reposé mon verre, et notre jeune fille? — Laquelle? — Du vapeur. — Oh! ça va de travers. Elle se meurt. — Bah! elle n'était pas malade. — Non de votre maladie qui n'était rien; mais elle en avait une autre qui était quelque chose. C'est mauvais signe, voyez-vous, quand un chrétien n'éprouve pas ce qu'éprouvent les autres; et je me suis douté de ce qui arrive: la maladie a vaincu le mal; c'était la mort qui la soutenait. Quand vous étiez sur le vaisseau, n'est-ce pas? elle était seule debout. Maintenant nous sommes sur la terre, elle est seule couchée, et elle ne se relèvera pas. — Ah! que je lui répondis, vous m'avez donné à souper, je ne mangerai plus. Pauvre enfant!...

Le lendemain matin, au petit jour, comme j'allais partir dans une carriole de retour, toujours avec mes bêtes, je vis son père; il était assis dans la cour sur une borne, il avait l'air de ne songer à rien. Sans cœur! que je pensai; il ne bougeait pas plus qu'une statue. Ah! ces Anglais, que je disais, ça n'a pas d'âme; si j'avais une fille comme ça, moi, malade, mourante, je me casserais la tête contre les murs. Gros bouledogue, va!... Je tournais autour de lui pour lui donner un coup de poing, ma parole d'honneur! il ne faisait pas plus attention à moi qu'à rien du tout, quand en passant devant sa figure!... Pauvre cher homme, il avait deux grosses larmes qui lui coulaient des yeux et qui lui roulaient sur

les mains. — Pardon , que je lui dis , je vous demande pardon. — Elle est morte ! me répondit-il. En effet, un vaisseau s'était brisé dans sa poitrine, et le sang l'avait étouffée pendant la nuit.

Je mis deux jours pour aller à Londres. C'est bien long deux jours , quand on est tout seul avec un farceur qui chante tout le long de la route , et qu'on a une pensée triste. Je voyais toujours cette pauvre fille sur le pont du bâtiment , et le gros Anglais sur la borne ; enfin , n'en parlons plus.

Si bien que j'arrivai enfin. Je demande si on connaît mon adresse ; on m'indique la maison. A la porte , je demande si l'on connaît mon homme ; on me dit que c'est ici. J'entre avec mes bêtes ; toute la maison était autour de la carriole. Un monsieur se met à la fenêtre et demande en anglais ce qu'il y a. Je reconnais mon voyageur : — C'est Gabriel Payot de Chamouny , que je lui dis ; et je vous amène vos chamois. — Ah ! — Vous savez que vous m'avez dit... — Oui , oui. Il m'avait reconnu. C'est comme vous. Ah ! voilà un brave milord. C'était une joie dans la maison !... On conduisit les chamois dans une chambre superbe. Bon ! je dis, si on les loge comme ça , où me mettra-t-on , moi ? Dans un palais ?

Je ne m'étais pas trompé : un grand laquais me dit de le suivre ; je montai deux étages. On m'ouvrit un appartement où il y avait des tapis partout , des rideaux de soie , des chaises de velours , un

luxe, quoi ! Ma foi, je ne fis ni une ni deux : je laissai mes souliers à la porte, et j'entrai comme chez moi. Cinq minutes après, le domestique m'apporta des pantoufles, et me demanda si j'aimais mieux déjeuner avec milord ou être servi dans ma chambre. Je répondis que c'était comme milord voudrait. Alors il me demanda si j'avais l'habitude de me faire la barbe moi-même ; je lui répondis qu'à Chamonny le maître d'école venait me raser dans ses moments perdus ; mais que depuis que j'étais en route j'étais obligé de me faire la chose moi-même. — Oui, cela se voit, qu'il me dit. Effectivement j'avais deux ou trois balafres, parce que j'ai la main lourde, moi, l'habitude de m'appuyer sur le bâton ferré, voyez-vous... — On vous enverra le valet de chambre de milord. — Envoyez. Cinq minutes après, il entra un monsieur en habit bleu, en culotte blanche et en bas de soie. Devinez qui c'était ?

— Le valet de chambre.

— Tiens !... eh bien ! moi, je le pris pour le maire, je me levai et je lui fis un salut... il dit qu'il venait pour me faire la barbe, je ne voulais pas le croire ; il tira des rasoirs, une savonnette, enfin tout ce qu'il fallait ; il m'avança un fauteuil, je me fis beaucoup prier pour m'asseoir, je voulais lui montrer que je savais vivre. Je lui disais : Non, non, je resterai tout droit, merci. Mais il me répondit que cela le gênerait : je m'assis, il me frotta le menton

avec du savon qui sentait le musc , et puis alors il me passa sur la figure un rasoir , ce n'était pas un rasoir , c'était un velours ; puis il me dit :

— C'est fait. Je ne l'avais pas senti. Maintenant, monsieur veut-il que je l'habille ?

— Merci ; j'ai l'habitude de m'habiller tout seul.

— Monsieur veut-il du linge ?

— Oh ! j'ai mon affaire dans mon paquet ; est-ce que vous croyez que je suis venu ici comme un sans-culotte ? Faites-moi monter le portemanteau ; il est garni , allez !

— Et quand monsieur sera-t-il prêt ?

— Dans dix minutes.

— C'est que milord attend monsieur pour déjeuner.

— S'il est pressé , dites-lui de commencer toujours , je le rattraperai.

— Milord attendra monsieur.

— Alors dépêchons-nous.

Je fis une toilette soignée, ce que j'avais de mieux enfin. Milord était dans la salle à manger avec sa femme et deux jolis petits enfants. Il me présenta à elle , et lui adressa quelques mots en anglais.

— Excusez, me dit-il , mais milady ne parle pas français. (Un drôle de nom de baptême , n'est-ce pas , milady) ?— Il n'y a pas de mal , que je lui dis ; on n'est pas déshonoré pour cela. Madame Milady me fit signe de m'asseoir près d'elle. Milord me versa

à boire ; je saluai la société , et je portai le verre à ma bouche. — Voilà du crâne vin ! que je dis à milord.

— Oui , il n'est pas trop mauvais.

— Et ce farceur de chapeau ciré qui me disait que le vin coûtait douze francs la bouteille , en Angleterre !

— Oui , le vin de Bordeaux ordinaire ; mais celui-là est du Château-Margot !

— Comment ! meilleur il est , moins cher il coûte dans ce pays-ci ? Fameux pays !

— Vous ne m'avez pas compris : je dis que celui-là coûte , je crois , un louis.

Je pris la bouteille pour y verser ce qui restait dans mon verre.

— Que faites-vous ? dit milord en m'arrêtant le bras.

— Je ne bois pas de vin à un louis , moi , c'est offenser Dieu ; gardez-le pour quand le roi viendra dîner chez vous , c'est bien.

— Est-ce que vous ne le trouvez pas bon ?

— Je serais difficile !

— Eh bien ! alors ne vous en faites pas faute , mon brave , je vous en donnerai une vingtaine de bouteilles pour faire la route.

Tant qu'il n'y eut qu'à boire du vin de Bordeaux et à manger des biftecks , ça alla bien ; mais à la fin du déjeuner , voilà un grand escogriffe qui apporte un plateau avec des tasses , une cafetière d'argent

et une fontaine de bronze dans laquelle il y avait de l'eau et du feu. On met tout cela devant la maîtresse de la maison ; elle jette plein sa main de vulnéraire dans la cafetière , elle ouvre le robinet , l'eau coule dessus , au bout de cinq minutes on verse l'infusion dans les tasses. Milord en prend une , milady une autre , on m'en passe une troisième ; je dis : Non , merci ; je ne me suis pas donné de coups à la tête , je ne crains pas de dépôt , buvez votre médecine , moi , je m'en prive. — Ce n'est pas pour les coups à la tête , dit milord , c'est pour la digestion de l'estomac. Je n'ose pas refuser deux fois , je prends la tasse. J'avale trois gorgées sans goûter ; à la quatrième , impossible ; c'était mauvais ! je repose la tasse. — Eh bien ! dit milord. — Peuh ! heu ! — C'est de l'excellent thé qui vient directement de la Chine. — Est-ce bien loin la Chine ? que je lui dis. — Mais à cinq mille lieues de Londres , à peu près. — Eh bien ! ce n'est pas moi qui irai en chercher là , s'il en manque ici. Madame Milady lui souffla deux mots en anglais ; alors milord se retourne de mon côté et me dit : — Est-ce que vous n'avez pas mis de sucre dans votre tasse ? — Non , je réponds , je ne savais pas , moi ! — Mais cela doit être exécrable. — Le fait est que ça n'est pas bon , avec ça que vous ne m'avez pas dit de prendre garde , je me suis brûlé la langue : voyez. — Pauvre homme ! — Et puis ce n'est pas tout ; oh là , là ! il me semble que le mal de mer me reprend :

c'est l'eau chaude, voyez-vous. Je ne peux pas sentir l'eau chaude, moi, la froide me fait déjà mal. — Qu'est-ce que vous voulez prendre, Payot ? il faudrait prendre quelque chose. — Voulez-vous me permettre de me traiter moi-même ? — Sans doute. — Eh bien ! faites-moi donner un verre d'eau-de-vie, de la vieille.

— Au fait je me rappelle, dis-je à Payot, enchanté de trouver une occasion d'interrompre son récit, qui commençait à traîner en longueur, que vous ne détestez pas le cognac. Joseph !...

Mon domestique entra.

— Apportez la cave.

— Oh ! il n'y a pas besoin de toute la cave, une bouteille suffira.

— Soyez tranquille. Ainsi donc vous avez été très-bien reçu à Londres ? Combien de jours y êtes-vous resté ?

— Trois jours ; le premier, milord me conduisit à la campagne. Nous avons lâché les chamois dans le parc, devant la femme et les enfants, ç'a été une fête. Le second, nous avons été au spectacle, tout ça dans la voiture de milord. Le troisième, il m'a conduit chez un marchand d'habits, où il y en avait plus de cent cinquante tout faits ; et il m'a dit : Choisissez-en un complet, complet. Alors je ne me suis pas embêté, vous comprenez ; j'ai pris un velours qui se tenait tout seul, je l'essayai, il m'allait

comme un gant ; d'ailleurs c'est celui-là , voyez. Payot se leva et fit deux tours sur lui-même.—Maintenant, me dit milord, il faut quelque chose dans les poches pour les empêcher de ballotter, voilà cent guinées.

— Qu'est-ce que ça fait , cent guinées ?

— Deux mille sept cents francs à peu près.

— Mais vous ne me devez que deux mille francs.

— Pour les chamois , c'est vrai ; les sept cents fr. seront pour le voyage.

— Enfin , que je lui dis , je ne sais pas comment vous remercier, moi.

— Ça n'en vaut pas la peine : maintenant , tant que vous voudrez rester, vous me ferez plaisir.

— Merci ; mais , voyez-vous , il faut que je retourne au pays , ma fille est accouchée , et on m'attend pour le baptême ; oh ! sans ça je resterais ici , j'y suis bien.

— Alors je vous ferai reconduire demain à Brighton ; le paquebot part après-demain pour le Havre , j'y ferai retenir votre place.

— Tenez , milord , j'aimerais mieux m'en aller par un autre chemin et payer la voiture.

— Cela ne se peut pas , mon ami , l'Angleterre est une île comme le jardin où nous avons été , vous savez ? seulement , au lieu de glace , c'est de l'eau qu'il y a tout autour.

— Enfin , puisque c'est comme ça et que nous n'y

pouvons rien faire, il ne faut pas nous désoler, je partirai demain.

Le lendemain, au moment de monter en voiture, madame Milady me donna une petite boîte. — C'est un cadeau pour votre fille, me dit milord. Oh ! madame Milady ! que je lui dis, vous êtes trop bonne.

— Vous pouvez appeler ma femme milady, tout court.

— Oh ! jamais.

— Je vous le permets.

Il n'y a pas eu moyen de refuser, je lui ai dit : Adieu, Milady, comme j'aurais dit : Adieu, Charlotte, et me voilà.

— Soyez le bienvenu, Payot ; vous dînez avec moi, n'est-ce pas ?

— Merci, vous êtes trop bon.

— C'est bien ; à quelle heure dînez-vous ordinairement ?

— Mais je mange la soupe à midi.

— Cela me va parfaitement, c'est l'heure où je déjeune. C'est dit, je vous attends.

— Mais, dit Payot, retournant son chapeau entre ses doigts, c'est que moi je suis ici, voyez-vous, comme vous étiez à Chamouny, et je ne me reconnais pas plus dans vos rues que vous ne vous reconnaissez dans nos glaciers ; de sorte que j'ai pris un guide, un pays, un bon enfant, et que je lui ai dit de venir dîner avec moi pour la peine.

— Eh bien , amenez-le.

— Ça ne vous dérangera pas ?

— Pas le moins du monde ; nous serons trois au lieu de deux , voilà tout ; nous parlerons du Mont-Blanc.

— C'est dit.

— A propos du Mont-Blanc , vous avez pour moi une lettre de Balmat ?

— Oh ! c'est vrai.

— Que fait-il ?

— Eh bien ! il cherche toujours sa mine d'or.

— Il est fou.

— Que voulez-vous ? c'est son idée ; il serait riche sans ça , il a gagné de l'argent gros comme lui ; mais tout ça s'en va dans les fourneaux. Ah ! il vous en parle dans sa lettre , j'en suis sûr.

— C'est bien , je vais la lire ; à midi !

— A midi !

Payot sortit. J'appelai Joseph , et lui ordonnai d'aller commander à déjeuner pour trois personnes au Rocher de Cancale ; puis je décachetai la lettre de Balmat. La voici dans toute sa simplicité :

« Par l'occasion de Gabriel Payot qui va à Londres et qui passe par Paris , je vous dirai que deux messieurs , avocats à Chambéry , ont voulu faire l'ascension du Mont-Blanc , le 18 août dernier , mais qu'ils n'ont pu réussir à cause du mauvais temps ,

vu que ces messieurs m'avaient bien fait visite avant de partir, mais qu'ils n'avaient pas demandé mon conseil pour la sûreté du ciel ; alors ils ont été pris par un brouillard neigeux , et ensuite par une bourrasque de grêle épouvantable , de sorte qu'ils n'ont pu monter que jusqu'au pré du Petit-Mulet ; mais là ils ont été renversés sur la neige à cause du gros vent , et forcés de redescendre bien mal contents de n'avoir pas monté à la cime. Ce n'est pas ma faute, car en passant devant ma maison , je leur avais prédit qu'ils auraient le brouillard ; mais les guides leur ont dit que j'étais un vieux radoteur. C'est eux qui sont trop jeunes ; ils sont avides de gagner de l'argent , et voilà tout ; ils ne connaissent pas assez le temps pour faire de pareilles courses. Aujourd'hui un jeune Anglais m'a fait une visite chez moi , et m'a dit que l'année prochaine il avait le projet de gravir le Mont-Blanc. J'aimerais pourtant bien à entendre que des Français y aient monté aussi, vu que les Anglais sont toujours les vainqueurs et bavardent les Français.

« Je vous remercie infiniment de votre bon souvenir, et de m'avoir fait parvenir votre premier volume des *Impressions de Voyage*. Un Parisien m'a dit que vous allez mettre le second volume à l'impression ; s'il ne coûtait pas trop cher, j'aimerais bien l'avoir, ainsi que les deux volumes de la *Minéralogie de Beudant*, attendu qu'à force de cher-

cher je crois que j'ai trouvé un filon de mine d'or.

« En attendant de vos nouvelles, je vous salue bien et suis votre dévoué serviteur,

« JACQUES BALMAT, dit MONT-BLANC. »

P.-S. « Je vous écris à la hâte, et ne sais trop si vous pourrez déchiffrer la lettre, l'écriture n'étant pas mon fort, attendu que je n'ai pris que dix-sept leçons à un sou la leçon, et que mon père m'a interrompu à la dix-huitième, en me disant que c'était trop cher. »

Je sortis pour aller chercher le deuxième volume des *Impressions de Voyage* et la *Minéralogie de Beudant*, admirant la force de volonté de cet homme. A vingt-cinq ans, une lettre de Saussure lui avait donné l'idée de gravir le Mont-Blanc ; et après cinq ou six tentatives infructueuses, dans lesquelles il avait risqué sa vie contre une mort inconnue et sans gloire, puisqu'il n'avait confié son secret à personne, il était parvenu à la cime de la montagne la plus élevée de l'Europe. Plus tard, en se penchant pour boire l'eau glacée des bords de l'Aveyron, il avait remarqué des parcelles d'or dans le sable de la rive ; dès ce moment, il avait pensé à chercher la mine d'où l'eau détachait ces parcelles, et voilà qu'il l'avait trouvée peut-être, après avoir employé trente ans à cette recherche. Qu'aurait donc fait cet

homme au milieu de nos villes, s'il y avait reçu une éducation en harmonie avec cette force de caractère ?

Midi sonna , Payot fut exact.

— Vous venez seul ? lui dis-je.

— Le camarade n'a pas osé monter.

— Et pourquoi cela ?

— Eh ! parce qu'il dit qu'il n'est qu'un pauvre diable , et qu'il croit que vous ne voudrez pas dîner avec lui.

— Il est fou , allons le chercher... Au bas de l'escalier je rencontraï François. Et le déménagement ? lui dis-je.

— C'est fini , monsieur.

— C'est bien , alors montez ; Joseph vous payera.

— Oh ! ce n'est pas pressé.

— Montez toujours. François obéit. Eh bien ! dis-je à Payot , où est votre homme ?

— Eh mais , c'est lui !

— Qui lui ?

— François.

— François ! il est de Chamouny , François ?

— Né natif.

— Attendons-le alors... Cinq minutes après il redescendit , j'allai à lui. François , lui dis-je , j'espère que vous ne refuserez pas de dîner avec moi et Payot , quand je vous inviterai moi-même.

— Comment , monsieur , vous voulez ?...

— Je vous en prie.

— Oh ! monsieur sait bien que je n'ai rien à lui refuser.

— Alors partons, mon cher Payot, je n'ai pas une voiture comme milord ; mais nous allons trouver un fiacre à la porte ; je n'ai pas de bordeaux chez moi, mais je sais où on en trouve, et de très-bon, soyez tranquille ; quant au thé...

— Merci, si ça vous est égal, j'aime mieux autre chose.

— Eh bien ! nous le remplacerons par le café.

— A la bonne heure, voilà une boisson de chrétien ; mais l'autre, je ne m'en dédis pas, c'est une drogue.

Je tins parole à Payot ; je lui fis boire le meilleur vin de Borel et prendre le meilleur café de Lemblin ; puis, quand je le vis dans cette heureuse et douce disposition d'esprit qui suit un bon déjeuner, je lui proposai de le reconduire en un quart d'heure à Chamouny.

— Monsieur plaisante ?

— Pas le moins du monde ; dans un quart d'heure, si vous le voulez, nous serons à la porte de l'auberge.

— Chez Jean Terraz ?

— Et nous verrons le Mont-Blanc comme je vous vois.

— Dame ! ça se peut, dit Payot, je crois tout maintenant, j'en ai tant éprouvé de diverses !

— C'est décidé ?

— Ma foi, oui.

— Allons.

Nous remontâmes en fiacre, le cocher s'arrêta à la porte du Diorama, nous entrâmes.

— Où sommes-nous ? dit Payot.

— A la douane de la frontière, et je vais payer deux francs cinquante centimes pour chacun de nous. Je lui remis sa carte d'entrée. Voici votre feuille de route. Nous fûmes bientôt dans une obscurité complète.

— Vous reconnaissez-vous, Payot ?

— Non, ma foi.

— Nous sommes aux Échelles.

— À la grotte ?

— Vous voyez bien qu'il ne fait pas clair.

— Alors nous approchons, dit Payot.

— Oh ! mon Dieu, dans cinq minutes et même plus tôt, tenez. En effet, nous arrivions au moment même où la forêt Noire disparaissait pour faire place à la vue du Mont-Blanc ; dans le coin du tableau qui commençait à paraître, on distinguait de la neige et des sapins. Je plaçai Payot de manière à ce que sa vue pût plonger dans l'ouverture à mesure qu'elle s'agrandissait ; il regarda un instant les yeux fixes, sans souffle, étendant les bras, selon que le tableau magique se déroulait ; enfin il jeta un cri et voulut s'élançer, je le retins.

— Oh ! s'écria-t-il , laissez-moi aller , laissez-moi aller , voilà le Mont-Blanc , voilà le glacier de Taconnay , voilà le village de la Côte , Chamouny est derrière nous !... Il se retourna. — Laissez-moi aller embrasser ma femme et ma fille , je vous en prie , je reviendrai vous retrouver tout de suite.

Tous les spectateurs s'étaient retournés de notre côté , et je commençais à être assez embarrassé de ma contenance : je pensai qu'il était temps de finir cette comédie , et comme Payot insistait toujours , je lui dis que ce qu'il voyait n'était pas la nature , mais un tableau. Il tomba sur un banc.

— Oh ! que vous m'avez fait de mal , me dit-il , et il se mit à pleurer.

Les spectateurs nous entouraient. — Quel est cet homme ? et qu'a-t-il ? me demanda-t-on.

— Cet homme , c'est un guide de Chamouny , il a cru revoir son pays , et il pleure ; voilà tout.

— Je vous demande pardon , dit Payot en se relevant ; mais cela a été plus fort que moi. Il tourna de nouveau les yeux vers le tableau. — Oh ! que voilà bien ma vallée , dit-il ; et il croisa les bras et regarda en silence , abîmé dans une contemplation muette et avide , cette toile qui lui rappelait tous les souvenirs de la jeunesse , tous les bonheurs de la famille , toutes les émotions de la patrie.

Je profitai de sa distraction pour sortir ; j'avais peur qu'on ne me prit pour un compère.

Le lendemain, à sept heures du matin, Payot était chez moi, rue Bleu.

— Pourquoi donc vous êtes-vous en allé? me dit-il.

— Je croyais vous faire plaisir, et je vous avais fait peine, j'étais désolé.

— Oh! peine, au contraire, c'est toujours bon de revoir son pays, même en peinture. Vous autres Parisiens, vous n'avez pas de pays; vous avez une rue, et ce n'est pas votre faute si vous ne savez pas cela. Il faut être né dans un village, voyez-vous, pour comprendre ce que c'est : à Chamouny, il n'y a pas une maison que je ne voie de loin comme de près; dans cette maison pas un homme qui me soit étranger, et dans le cimetière, pas une tombe que je ne connaisse; je n'ai qu'à fermer les yeux et je revois tout, tandis qu'à Paris la vie de dix hommes, mise à la suite l'une de l'autre, ne suffirait pas même à apprendre le nom des rues.

— Oui, c'est vrai, vous avez raison, mon ami; mais qu'êtes-vous devenu après mon départ?

— Eh bien! il y avait là un monsieur qui avait été à Chamouny, et même au jardin où vous n'avez pas voulu aller, vous; alors il m'a fallu expliquer la chose à tout le monde, comment on avait besoin de trois jours pour faire l'ascension; que la première nuit on couchait au sommet de la côte, enfin tout.

— Et alors ils ont été contents?

— Il paraît que oui, car ils se sont réunis et m'ont donné cinquante francs pour boire à leur santé.

— Ah çà ! Payot, si vous restiez seulement deux ans en France et en Angleterre, vous retourneriez à Chamouny millionnaire.

— Il y paraît ; mais, dans tous les cas, je ne prendrai pas le temps de le devenir ; je viens vous dire adieu, je pars.

— Aujourd'hui ?

— A l'instant... Oh ! voyez-vous, vous m'avez montré le pays, faut que j'y retourne. Je tendis la main à Payot.

— Est-ce que vous ne direz pas un petit bonjour à Dur-au-trot ? il est en bas avec sa carriole.

— Si fait, et avec empressement ; il m'a laissé des souvenirs que je n'oublierai pas.

— Eh bien ! allons donc.

— Et la goutte !

— C'est juste.

Je passai un pantalon à pied et ma robe de chambre, et je reconduisis Payot. Dur-au-trot l'attendait effectivement à la porte, je le reconnus parfaitement.

Payot me demanda la permission de m'embrasser, je serrai son brave cœur contre le mien ; il essuya deux larmes, sauta dans sa carriole, fouetta son mulet et partit.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il arrêta sa bête, se retourna, et voyant que je le suivais des yeux : —

Vous pouvez dire, si vous revenez à Chamouny , que vous y serez le bienvenu , me dit-il. Allons , en route !

Cinq minutes après , il tourna le coin du faubourg Poissonnière et disparut. Je remontai.

— Eh bien ! dis-je à Joseph , savez-vous pourquoi on écrit la rue Bleu sans e ?

— Personne n'a pu me le dire ; mais si monsieur veut s'adresser au fils de M. Bleu , qui a fait bâtir la rue , il demeure à quatre maisons d'ici.

— Merci , je sais ce que je voulais savoir.

J'avais gagné un pari sur le premier philologue de France , qui avait pris un nom propre pour une épithète.

Il y a quelques jours qu'en détachant les milliers de lettres qui m'avaient été adressées par ceux qui s'obstinaient à me croire fort confortablement à Montmorency , tandis que je mourais à peu près de faim à Syracuse , j'en vis une portant le timbre de Sallanche , je reconnus l'écriture de Balmat , et je l'ouvris. Voici ce qu'elle contenait :

« Je profite de l'occasion d'un monsieur , docteur de Paris , qui vous connaît parfaitement , pour vous écrire cette lettre et pour vous remercier de votre

volume d'*Impressions de Voyage* et de la *Minéralogie de Beudant*, que vous m'avez envoyée par Gabriel Payot. Ce dernier ouvrage me sera bien utile, vu que j'ai trouvé, comme je le disais, un filon d'or qui doit me conduire à une mine, et comme le temps est beau, je pars demain à sa recherche.

« J'ai l'honneur de vous saluer avec mille remerciements.

« JACQUES BALMAT, dit MONT-BLANC. »

« P.-S. A propos, j'oubliais de vous dire qu'en arrivant à Chamouny, Gabriel Payot avait fait une chute et s'était tué. »

La lettre me tomba des mains. Voilà donc pourquoi il était si pressé de retourner au pays, cet homme!... Je poussai du pied la corbeille où était toute ma correspondance, et je dis à un ami qui était là de continuer pour moi. Au bout de cinq minutes, il me donna une seconde lettre; elle était, comme la première, au timbre de Sallanche; je l'ouvris et je lus :

« Monsieur,

« Je vous dirai avec bien du chagrin que c'est moi qui ai reçu la lettre que vous aviez écrite à mon père, attendu que le digne homme n'était plus de

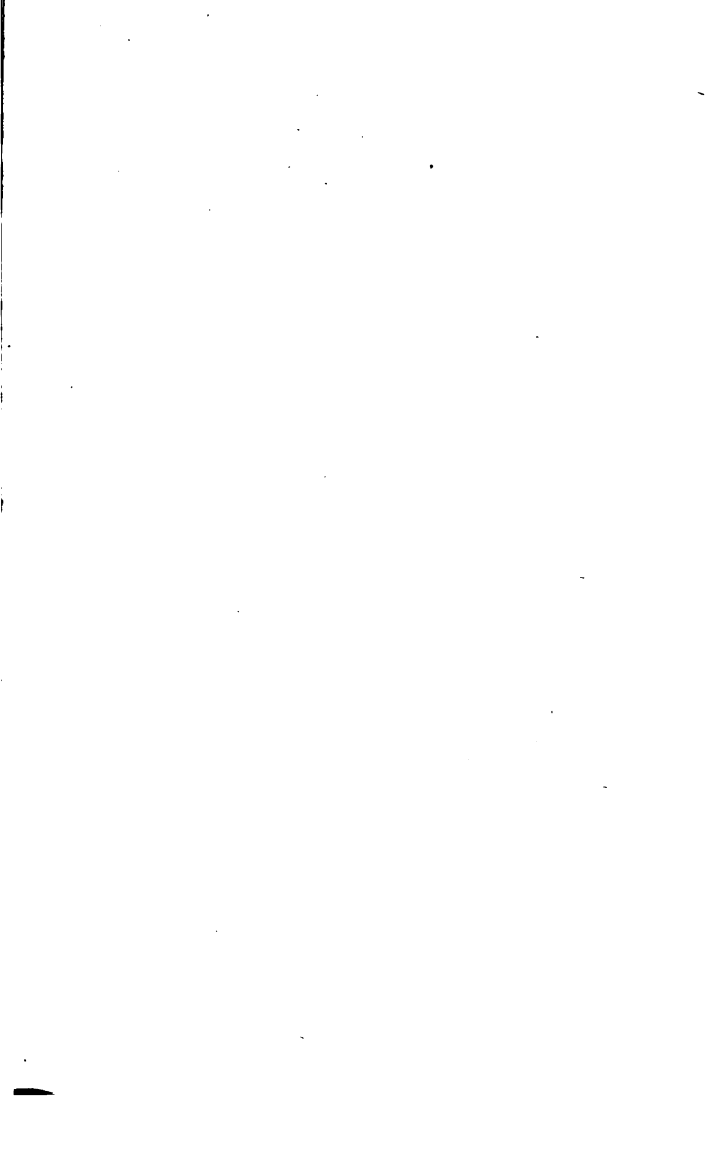
ce monde quand elle est arrivée à Chamouny ; comme je sais l'intérêt que vous lui portiez , je vous adresse tous les détails que nous avons pu recueillir.

Le 14 septembre de l'année dernière , et le lendemain du jour où il vous avait écrit , il est parti avec un homme du pays pour aller faire une course aux environs de Chamouny , à la recherche d'une mine d'or , dans un endroit où il y a de grands précipices. Mon cher père était si passionné , comme vous le savez , pour les mines ; que , malgré les défenses réitérées que nous lui avons faites , il a voulu partir. Mon père et son compagnon sont allés jusqu'au bord du précipice ; mais là , comme le chemin était étroit et glissant , ce dernier n'a pas voulu aller plus loin. Mon père qui , vous le savez bien , était un intrépide quoiqu'il eût soixante et dix-huit ans , a continué son chemin malgré les cris de son compagnon , qui a fait tout ce qu'il a pu pour l'arrêter. Mon père n'a voulu entendre à rien ; alors l'autre est revenu chez lui , sans oser me faire connaître que mon père était resté dans la montagne. Au premier moment où je sus son arrivée , j'allai chez lui ; il y avait déjà trois jours qu'il était revenu ; pressé par mes questions , il me dit qu'il n'avait pas bonne idée de mon père. Sur ce mot , je courus chez moi prendre un bâton ferré , et je revins lui dire de me conduire où il l'avait quitté. Il me mena jusqu'au sentier où ils s'étaient séparés , et je pris la route

qu'avait prise mon père ; mais pendant deux jours et deux nuits je l'ai cherché et appelé en vain , et je n'ai aucune trace de lui , ni vivant ni mort. Sans doute il aura été entraîné par une avalanche, ou précipité dans un glacier... »

Je laissai tomber la seconde lettre auprès de la première , et je fis brûler les autres sans les déca-cheter.

FIN.



NOTES.

NOTE I.

Quelques personnes ont pu croire, après avoir lu mon chapitre sur les Ours de Berne, que je m'étais livré en véritable voyageur, non à un simple récit de faits, mais à un caprice d'imagination. Comme je ne voudrais pas qu'une idée aussi éloignée de la vérité restât dans l'esprit du spectateur, je reproduis ici textuellement une lettre qui me servira de certificat de véracité :

MON CHER ALEXANDRE,

Je viens de lire, dans *la Revue des Deux Mondes*, ton article intitulé : *les Ours de Berne* ; il est trop exact dans toutes ses parties pour que je ne t'adresse pas quelques détails relatifs à ces intéressants animaux, et que moi seul pouvais te donner, car c'est ici plus que jamais que le *quorum pars magna fuit* est applicable.

Non-seulement les Français, en entrant à Berne, en firent sortir le trésor, mais encore deux des quatre ours auxquels le trésor appartenait ; l'un de ces ours était le fameux *Martin* qui fit depuis les délices de Paris, et dont la célébrité est arrivée jusqu'à toi. Quant au trésor, il était entièrement composé de monnaie française et se divisait en pièces de 6, 24 et 48 livres tournois aux deux écussons de Louis XIV. C'est avec ce trésor que se fit l'expédition d'Égypte et qu'on nous paya, au moment de la faire, nos trois mois d'avance.

Ce fut le maréchal Suchet, alors chef de brigade à la suite du 18^e, qui fut chargé de présenter au Directoire les clefs de la ville accompagnées de son trésor et de ses ours. Il fut fait à cette occasion général de brigade.

Je puis t'affirmer la vérité de ces singuliers détails, puisque c'est moi qui ai présidé au départ de Leurs Excellences et qui leur ai fait prendre leur place à la queue du premier convoi dont une partie avait été leur propriété : j'étais alors capitaine commandant un escadron de dragons du 3^e régiment.

Bonjour, mon cher Dumas; je serais enchanté que ces détails puissent t'être de quelque utilité, car tu sais combien je t'aime.

Tout à toi,

BARON DUMONCOURT.

P.-S. J'ai de plus été à même de me convaincre que le départ des ours fit sur la ville de Berne plus d'impression que celui du trésor; c'était un deuil général, et vingt fois j'ai entendu des dames dire: — Que vous nous ayez pris notre trésor, très-bien; mais nous enlever nos bons ours, c'est affreux. Du reste, ce furent surtout nos jeunes officiers qui souffrirent de l'impression défavorable que cet événement laissa dans l'esprit des dames de Berne; il y en eut peu, ce qui était chose rare, qui, en quittant la ville, eurent des motifs de la regretter.

NOTE II.

INTERLAKEN.

Nous avons dit que c'est de ce village qu'on part pour s'enfoncer dans les montagnes, c'est donc à ce village qu'il est nécessaire de faire ses préparatifs, préparatifs, au reste, dont on ne comprend bien l'importance qu'après avoir fait soi-même ce voyage à pied, et lorsqu'on s'est aperçu en chemin combien peuvent nuire au plaisir

et à la sûreté de la route le plus petit obbli ou la plus légère imprudence. Nous allons donc indiquer, autant qu'il sera en notre pouvoir, quelles précautions doivent être prises par les amateurs.

On trouve à acheter, à l'auberge même d'Interlaken, le sac, les souliers, le bâton et la gourde de voyage ; il est donc inutile de se munir ailleurs de ces objets qui ne seraient bons qu'à embarrasser jusque-là ; puisque leur nécessité ne se fait sentir qu'au moment de se mettre en route à pied. Le sac ordinaire est assez grand pour contenir la garde-robe de voyage la mieux montée : c'est-à-dire une redingote ou un habit ; un pantalon, deux paires de guêtres, deux gilets, quatre chemises, quatre cravates et six paires de chaussettes. On trouvera de plus, dans une de ses poches, place pour un petit nécessaire, et dans l'autre, pour une longue-vue.

Le pantalon doit être de drap, parce qu'au fur et à mesure que l'on gravit, le froid augmente, et, qu'arrivé au sommet de la montagne, on sera enchanté de substituer au pantalon léger de la vallée une étoffe plus solide ; les guêtres doivent être de cuir, afin qu'elles garantissent les jambes du contact des rochers qui bordent la route et des troncs d'arbres qui la parsèment ; mais les chemises de couleur seront préférables aux chemises blanches ; les foulards aux cravates empesées, et les chaussettes de laine aux chaussettes de fil.

Les souliers sont chose fort importante, et sur laquelle j'invite les voyageurs à ne point passer légèrement ; une chaussure trop étroite blesse bien plus vite dans les montagnes que dans la plaine ; une chaussure trop large empêche le pied d'être sûr, dans les chemins difficiles, et surtout en descendant. Qu'un Parisien ne s'effraye pas surtout de l'épaisseur des semelles et de la grosseur des clous. L'épaisseur de ces semelles l'empêchera de sentir les cailloux sur lesquels il marchera, et qui, s'il gardait ses bottes fines, lui broieraient les pieds au bout d'une heure. La grosseur des clous lui sera utile dans les chemins escarpés et glissants où il se trouvera, grâce à elle, le pied aussi ferme que s'il marchait avec des crampons : d'ailleurs nos souliers de chasse les plus solides ne résisteraient pas à 8 jours de marche dans la montagne.

Le bâton doit être à son tour l'objet d'une attention particulière : c'est à la fois une arme et un soutien ; il est garni par un bout d'une pointe de fer à l'aide de laquelle on trouve en lui un point d'appui

solide, soit pour monter, soit pour descendre, et quelquefois orné à l'autre bout d'une corne de chamois ; mais cet ornement est à la fois incommode et dangereux : incommode, en ce qu'il s'accroche à tout moment aux arbres ou aux vêtements ; dangereux, en ce que l'on croit, en montant, pouvoir se fier à la solidité de son crochet qui, ne pouvant que rarement supporter le poids du corps, se brise et vous expose à tomber à la renverse. On devra le choisir de 6 pieds de haut au moins, afin que si l'on rencontre sur la route un torrent de 10 ou 12 pieds de large, on puisse le franchir par le saut qu'on appelle, en gymnastique, le saut de la lance.

Quant à la gourde, les précautions à prendre à son égard se réduisent à deux : bien souffler dedans pour s'assurer que le verre n'en est point cassé, accident qui entraînerait les suites les plus funestes ; puis, ce point vérifié, la faire remplir immédiatement d'excellent kirsch-wasser qu'on trouve, au reste, dans les plus mauvaises cabanes de la Suisse : c'est à la fois la liqueur la meilleure et la plus saine ; j'ai vu des jeunes et jolies femmes, qui à Paris n'auraient pu en supporter l'odeur, en avaler, dans nos courses de montagne, des gorgées dont une seule aurait fait la réputation d'un bouzingot.

Toutes ces précautions prises, et en adoptant pour costume de départ le pantalon de coutil, la blouse de toile écrue, le chapeau de paille, le col rabattu, les guêtres de cuir et les souliers ferrés, on aura chance d'arriver au terme du voyage sans accident aucun. Il est inutile de dire que le guide se charge du sac, et que vous gardez pour vous la gourde et le bâton.

Qu'on me permette d'ajouter encore une recommandation à cette longue liste, et celle-là, je la garde pour la dernière, parce qu'elle n'est pas la moins importante ; elle concerne la manière de traiter les guides.

Leur dévouement et leur probité sont passés en proverbe ; ainsi, sur ces deux points, ils seront toujours les mêmes, quel que soit votre ton avec eux : s'il est hautain, il ne les empêchera pas de faire leur devoir envers vous : mais ils ne feront alors que leur devoir. Adieu à cette causerie familière dans laquelle l'homme de nos villes apprend tant de choses de l'homme de la montagne, adieu aux récits de chasse qui abrègent la route, aux traditions populaires qui la poétisent, aux mille petits soins qui la rendent facile ; puis, une

fois arrivé à l'auberge, vous vous apercevrez bientôt, au mémoire de l'hôte, qu'ayant parlé haut, on en a auguré que vous saviez payer cher.

Si, au contraire, vous avez fait votre camarade de votre guide, et soyez tranquille, car pour cela il ne croira ni que vous vous soyez abaissé jusqu'à lui, ni que vous l'ayez élevé jusqu'à vous, au sentiment de son devoir se joindra celui d'une reconnaissance qu'il vous prouvera bientôt par la confiance la plus entière, et le dévouement le plus absolu ; alors ni lui, ni la contrée n'auront plus rien de caché pour vous : il vous confiera ses secrets de famille quelque intimes qu'ils soient, il vous racontera les traditions de la contrée, quelque peu incroyables qu'elles lui paraissent ; et, dans ces secrets de famille, dans ces traditions de contrées, il y aura toujours, si vous voulez les approfondir, un mystère du-cœur ou de la nature.

Puis il y a quelque chose de satisfaisant pour soi-même, ce me semble, à sentir qu'en quittant l'un de ces hommes dont la vie appartient à tout le monde, vous lui laissez dans le souvenir quelque chose de plus que ce qu'y ont laissé et ce qu'y laisseront les autres, et que vous pourrez leur envoyer des amis qui se recommanderont de votre nom, et qui seront reçus le sourire de la cordialité sur les lèvres.



TABLE.

	Pages
Les muets qui parlent, et les aveugles qui lisent.	1
Prosper Lehmann.	13
Une chasse au chamois.	33
Reichenau.	51
Pauline.	57
Un coup de tonnerre.	66
Pourquoi je n'ai pas continué le dessin.	83
Constance.	94
Napoléon le Grand et Charles le Gros.	103
Une ex-reine.	115
Une promenade dans le parc d'Arenenberg.	125
Reprise de l'histoire de l'Anglais qui avait pris un mot pour un autre.	133
Dénoûment de l'histoire de l'Anglais qui avait pris un mot pour un autre.	149
Cœnigsfelden.	167
L'île Saint-Pierre.	179
Un renard et un lion.	192
Prise du château de Granson.	209
La bataille.	223
Pourquoi l'Espagne n'aura jamais un bon gouvernement.	236
Comment saint Éloi fut guéri de la vanité.	249
Pauline.	267
Les îles Borromées.	279
Une dernière ascension.	286
Épilogue.	301
Notes.	337

FIN DE LA TABLE.

— 63644867



